B-VII
1

F.C.
B.582 u

BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES ROMANS;
OUVRAGE PÉRIODIQUE,

DANS lequel on donne l'analyse raisonnée des Romans anciens & modernes, François, ou traduits dans notre Langue; avec des Anecdotes & des Notices historiques & critiques concernant les Auteurs ou leurs Ouvrages: ainsi que les Mœurs, les Usages du temps, les circonstances particulières & relatives, & les Personnages connus, déguisés ou emblématiques.

NOVEMBRE 1782.

209726
4. 3. 27

A PARIS,
AU BUREAU, rue Neuve Sainte-Catherine, pour Paris;
AU BUREAU, & chez DEMONVILLE, Libraire-Imprimeur, rue Christine, pour la Province.

Avec Approbation, & Privilége du Roi.

BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES ROMANS.
NOVEMBRE 1782.

PREMIÈRE CLASSE.
ROMANS ÉTRANGERS.

LES DANGERS
DE L'HABITUDE.
Traduit de l'Allemand, imprimé en 1758.

L'INDOLENCE eſt la fille de la Foibleſſe, la ſœur du Vice & la mère des

Malheurs. Dès que ce penchant de la Nature eſt affermi par l'habitude, il n'y a plus d'ambition de ſe rendre utile, ni d'eſpérance de faire aucun progrès dans quelque carrière. La ſageſſe eſt le fruit de la réflexion : on ne l'acquiert point ſans effort; & quiconque ne voit jamais les rayons du ſoleil levant, mourra ſans jamais avoir entendu parler de lui.

Fils de la Perſévérance, lis & ſois ſage; c'eſt Salah qui te parle; c'eſt l'Hermite de Lébanon, qui, dans la cinquante-ſeptième année de ſa retraite, laiſſa cette inſtruction au genre humain.

J'étois autrefois ce que vous êtes à préſent, un voyageur ſur la terre, un contemplateur des aſtres. Je trafiquai, & j'amaſſai de grands biens; j'aimai, & je jouis de toutes les faveurs de l'Amour; je portai la robe d'honneur, & j'entendis le doux concert de la flatterie; l'ambition entra dans mon cœur, & je parvins à des charges honorables: mais tout cela me raſſaſioit, & ne me contentoit pas; je me ſentis malheureux, & me retirai. Je cherchai long-

temps ce que je trouvai enfin dans ce déſert, un aſyle où les beſoins coûtaſſent peu de déſirs & de ſoins, un état où je ne fuſſe point obligé de payer les folies des hommes, & d'acheter leurs ſecours. C'eſt ici que je trouvai des fruits, des herbes & de l'eau, & où je réſolus d'attendre le moment de la mort, dont je ne crains pas beaucoup les approches.

Je paſſai bien des années loin des mortels, & ſans goût pour leur commerce. Un jour que je conſidérois un rocher ſuſpendu ſur ma cellule, l'envie me prit d'y monter; je voulus réprimer ce déſir, non qu'il fût criminel, mais parce qu'il étoit nouveau, & qu'un eſprit, inſtruit par l'expérience, ſe méfie de tout changement: je craignois que mon cœur ne me trompât, que ma curioſité ne vînt de l'inquiétude, & que l'ardeur de contempler les ouvrages de la Nature ne renfermât un retour ſecret vers le monde. Je ramenai donc auſſitôt mes penſées à ma cellule : mais la diſtraction augmentant, j'eus quelqu'eſpèce de remords, & je doutai ſi ce

n'étoit pas la pareſſe qui m'empêchoit de monter au ſommet du Lébanon.

Je me levai donc avant l'aurore, & je commençai à grimper cette rude montagne. Chargé d'années & de proviſions, j'avançois lentement. Dès que le jour me permit de diſtinguer les objets, je vis que la pente de la montagne devenoit toujours plus eſcarpée: le ſable gliſſoit deſſous mes pieds; enfin, j'arrivai à une petite plaine entourée de rochers, ouverte du côté de l'Orient: c'eſt-là que je m'aſſis pour recouvrer mes forces. Après quelque repos, je voulus continuer: mais la crainte de la fatigue, les branchages qui formoient ſur ma tête une ombre verdoyante, & les vents printaniers qui portoient dans ces agréables lieux la fraîcheur des eaux avec le parfum des fleurs, tout m'arrêtoit.

Dans cet état d'irréſolution, une peſanteur inſenſible engourdit tous mes ſens; j'inclinai la tête ſur le gazon, & je tombai dans les bras du ſommeil. Il me ſembloit entendre le bruit du vol des aigles, & je crus voir un Etre plus

qu'humain. « Où allez-vous, Salah, me » dit-il d'un air & d'un ton qui m'inſpi- » rèrent la confiance? = Je grimpois » répondis-je, au ſommet de la monta- » gne, pour y jouir à loiſir de la plus » belle perſpective de la Nature. = » N'allez-pas plus loin, continua-t-il; » je vous expliquerai ce que vous ver- » rez & ne concevrez pas. Je ſuis un de » ces êtres bienfaiſans qui veillent ſur » les enfans de la pouſſière, afin de les » garantir des malheurs qu'ils n'ont pas » mérités : regardez, obſervez, & ap- » prenez ».

Je regarde, & je découvre une montagne plus élevée que le Lébanon, dont le ſommet ſe perdoit dans les nues, & la racine dans un abyme de ténèbres. Etonné de la voir ſans fondement, comme ſuſpendue dans un vuide immenſe, mes yeux s'égarèrent. « Ne ſoyez point » effrayé, me dit-il; levez encore les » yeux, & inſtruiſez-vous ».

Je contemplai, & j'obſervai que le bas de la montagne étoit d'une pente aiſée & couverte de fleurs; le milieu, plus eſcarpé, paroiſſoit hériſſé de rochers &

coupé de précipices, mais parsemé d'arbres fruitiers, de bosquets & de palais jettés comme au hasard. Le sommet étoit stérile & d'un aspect peu attrayant; cependant à travers les fentes des rochers, il sortoit des buissons toujours verds, où les Voyageurs pouvoient accrocher leurs mains, quelquefois appuyer leurs pieds, & quelquefois s'asseoir.

Comme j'observois toujours plus attentivement, j'apperçus une multitude innombrable de jeunes enfans qui s'amusoient à cueillir des fleurs sous la garde d'une Vierge modeste, vêtue d'une robe blanche; elle les laissoit errer librement & sans contrainte, parce que le terrein étoit uni, de sorte qu'ils ne pouvoient ni tomber ni s'égarer. Lorsqu'ils cueilloient une épine au lieu d'une fleur, comme il arrivoit souvent, la Nymphe rioit de la mépriſe. Heureuse la troupe, disois-je en moi-même, qui est sous des loix si douces & si charmantes! Mais cette Vierge ne les garda pas long-temps; elle les conduisit dans un quartier plus élevé, où une autre Nymphe, d'un regard plus sévère &

d'un ton impérieux, vint les réunir. Ils auroient bien voulu ne pas quitter leur mère; quelques-uns s'éloignèrent de la nouvelle Maîtresse, qui les faisoit marcher par des sentiers étroits & raboteux: mais loin de rentrer dans leur premier chemin, ils s'égaroient à travers la fange & les précipices.

Craignez l'habitude, répétoit sans cesse à sa troupe timide la Nymphe redoutée; c'est elle qui rend les passions dangereuses: les passions font les crimes, & l'habitude forme les vices. La passion se fait détester par ses propres excès; l'habitude étouffe les remords, & ferme le retour à la sagesse: ses chaînes s'étendent, se perpétuent, & l'homme vit & meurt dans l'esclavage; craignez l'habitude.

Bientôt la Nymphe arriva vers le milieu de la montagne; elle remit sa troupe à deux autres Nymphes d'une taille majestueuse & d'un aspect vénérable: elles paroissoient l'une & l'autre descendre du Ciel; l'une commandoit aux Nations, mais recevoit les ordres de l'autre, & se taisoit pour l'écouter.

La Nymphe, qui se retira, ne reçut de ses Disciples ni regrets ni marques de reconnoissance : ils sembloient même lui reprocher déjà leur ignorance, & beaucoup d'erreurs qu'ils entrevoyoient dans une région plus éclairée.

La Nymphe subordonnée leur dit : = Je n'ai que des avis à vous donner; je ne suis que votre guide, & je vais vous mener à votre Maîtresse. = Nous n'en voulons point d'autre que vous, s'écria la Multitude. = Prenez garde : je ne suis pas faite pour le grand nombre; combien y en a-t-il que je n'ai pu garantir de la tyrannie des passions ? L'Habitude, qui les avoit saisis dans la région tumultueuse des Appétits, les a précipités dans la caverne du Désespoir. Ce n'est pas à moi de contraindre; je ne sais qu'avertir, & vous avez besoin de frein. On marche ici dans la route des dangers, & vous n'êtes pas assez forts pour les franchir tous à ma suite. Voyez-vous ce brouillard qui termine ma vue? au-delà sont les Temples de la Félicité, où les Voyageurs se délassent, pendant l'éternité, des fatigues

de leur pélerinage. Je ne connois pas cette région, & je vais vous conduire à celle qui vous en montrera le chemin==. Je vis cette foule se partager en deux bandes, & la plus nombreuse aller se ranger sous les étendards de la première Nymphe.

==Avez-vous bien considéré, Salah, me dit alors l'Etre Divin, cette montagne que vous voyez? c'est la montagne de l'Existence, qui représente la vie humaine : avant que les mortels parviennent à la connoissance du bien & du mal, ils errent dans des sentiers fleuris sous la conduite de l'Innocence ; mais à mesure que l'âge développe en eux le germe du vice & de la vertu, l'Education doit veiller sur leurs pas : dès qu'ils ont atteint les jours de la vigueur, du travail & du péril, la Raison & la Religion marchent à leur tête, pour leur faire traverser les routes scabreuses de l'Existence. Voyez-vous comment ils sont continuellement harcelés dans cette moyenne région de la vie? Ce sont les Appétits d'un côté, & les Passions de l'autre : les attaques de ceux-

là ſont plus impétueuſes, & les combats de celles-ci plus opiniâtres : les Appétits les entraînent avec violence hors du bon chemin; les Paſſions marchent d'abord dans un ſentier parallèle avec la Raiſon & la Religion, & détournent inſenſiblement à gauche, pour égarer ſans retour. Les Appétits attaquent ordinairement les ames groſſières, & les Paſſions s'emparent des ames nobles. Le plus fort des Appétits, c'eſt la Lubricité; la plus ſubtile des Paſſions, c'eſt la Vanité : l'aſſaut le plus redoutable, c'eſt quand l'Appétit & la Paſſion réuniſſent leurs efforts; on ſuit mieux le ſentier de la Raiſon, quand la Paſſion attire d'un côté, & l'Appétit de l'autre.

Voyez quel eſt leur empire, puiſque leurs petits ſentiers ſont toujours peuplés, tandis que les grands chemins de la Raiſon & de la Religion ſont toujours déſerts : ſur-tout voyez quel avantage ils ont ſur la Raiſon. Ceux qu'ils enlèvent à la Religion ſont bientôt rappellés par la Conſcience, ſon Emiſſaire, qui leur remet ſans ceſſe devant les

yeux les leçons de l'Education ; au lieu que la Raiſon, n'étant aidée que d'elle-même, ſouvent trahie par l'Orgueil, qui ſurprend ſa confiance, perd bientôt ſon empire, & cède à l'Habitude. Voyez-vous la cruelle comme elle tire une chaîne derrière ceux qu'elle a ſéduits, pour leur fermer toute eſpérance de retour = ?

Je vis en effet ces mortels égarés, qui, retournant ſur leurs pas à chaque cri de la Conſcience, tendoient la main à la Religion, pleuroient d'avoir quitté ſes ſentiers, brûloient d'y rentrer, faiſoient de vains efforts pour rompre les chaînes de l'Habitude, & demeuroient impitoyablement tourmentés dans ce funeſte eſclavage.

L'Habitude, fière de ſes conquêtes, oſoit capituler avec la Raiſon, qui perdoit toujours dans ſes traités ; elle ne pouvoit obtenir que des trèves & de légers avantages : jamais de victoires complètes, jamais de paix aſſurée. Au moment qu'elle comptoit ſur les plus belles eſpérances, l'Habitude venoit lui arracher ſes Sujets, & les amenoit captifs en triomphe. La Religion impérieuſe

ne vouloit traiter à aucune condition: elle avoit des chaînes auſſi-bien que l'Habitude; & pour mieux s'aſſurer de ſes ſoldats, elle les exerçoit d'abord à des travaux durs & pénibles. Il falloit de la réſolution pour la ſuivre; mais par ſes marches vigoureuſes, on ſe trouvoit bientôt loin de l'Habitude.

= Détournez les yeux, Salah, continua l'Eſprit; voyez ceux qui ne veulent ſuivre ni la Raiſon ni la Religion; contemplez leur égarement, & ſoyez ſage =.

Je vis les uns égarés par l'Ambition, qui leur montroit ſans ceſſe des Palais magnifiques ſitués ſur des hauteurs; ils la ſuivoient, & l'Ambition les menoit de précipice en précipice, où pluſieurs ſe perdirent, & ils ne parurent plus. Ceux qui échappoient, après de longues traverſes & des chûtes périlleuſes, alloient tomber ſous la tyrannie de l'Avarice, qui les chargeoit de chaînes de fer couvertes d'une lame d'or, & ils manioient & baiſoient ces chaînes juſqu'à ce qu'ils tombaſſent dans la caverne du Déſeſpoir.

Les autres, menés par l'Intempérance, alloient, à l'odeur des parfums, cueillir les fruits ſuſpendus ſur les rochers; mais la plupart tenoient à peine dans leurs mains ces pommes délicieuſes, que les branches où ils s'étoient accrochés venant à ſe rompre, ils s'engloutiſſoient dans les gouffres que la mort avoit creuſés ſous leurs pas.

D'autres ſe détournoient du chemin de la Raiſon au labyrinthe de l'Indolence, mais regardant toujours les traces qu'ils venoient de quitter, & toujours réſolus d'y rentrer le lendemain. Le Débauché chantoit & rioit dans la route; l'Ambitieux triomphoit de la chûte d'un rival: mais les Eſclaves de l'Indolence ne goûtoient ni joie ni plaiſirs. Sombres & peſans, ils ſe traînoient, en ſoupirant, juſqu'au jardin des Pavots, où la Mélancolie fermoit la porte derrière eux, & les inquiétoit ſans ceſſe dans leur ſommeil, en attendant le jour du Déſeſpoir.

Souvenez-vous, Salah, de tout ce que vous avez vu, & ſoyez ſage =.

Je m'éveillai à ces paroles, & je me

vis au milieu des rochers de Lébanon, au moment que les oiseaux annonçoient, par leurs chants redoublés, les premiers rayons du soleil.

TROISIÈME CLASSE.

ROMANS HISTORIQUES.

ADMONITIONS

DE MESSIRE

GEORGES DU TERRAIL,

Adreſſées par lui en forme de Leçons chevaleresques à ſon Neveu Pierre, qui fut depuis notre grand Chevalier Bayard;

OU

Parangon de loyauté & d'honneur préſenté à notre jeune Nobleſſe.

« *Et pater Æneas, & avunculus excitet Hector* ».
(Virg.).

NOTE PRELIMINAIRE.

QUE d'autres ſe complaiſent à tracer ſur un papier coupable les aviliſſantes

peintures des mœurs de notre âge, & à donner de nouveaux aiguillons de licence à nos neveux : quelque flatteurs que ſoient, trop ſouvent, les ſuccès qui réſultent de pareils Ouvrages, nous n'en ſommes point jaloux, & nous trouvons un plaiſir bien plus ſatisfaiſant à retracer à la Poſtérité les proueſſes, les vertus & les amours honnêtes des prudhommes du bon vieux temps.

Il y a quelques années déjà que, parcourant la Savoie, je me trouvai au Château des Marches, près de Chambéry ; de-là, ma vue s'étendit ſur les Alpes, ſur les ruines de Montmelian, ſur cette plaine délicieuſe qu'arroſe l'Isère, ſur le Gréſivaudan, dont jamais nos jardins factices, ni même ceux des Anglois, n'atteindront la verdure, la variété & l'abondance ; enfin ſur cette montagne impoſante qui recèle le chef-lieu des enfans de Saint Bruno. Je découvris auſſi en face un antique Caſtel bâti en amphithéâtre, & qui me ſaiſit d'abord d'un ſentiment involontaire d'admiration & de reſpect. Ce n'étoit pas ſans cauſe, puiſque ce Caſtel étoit celui de Bayard, notre bon Chevalier ſans

peur & sans reproche. Je voulus aller voir le berceau d'un homme d'honneur; j'aurois baisé la terre qui le porta, & je ne pouvois me rassasier de contempler ces vieux murs, ces créneaux, ces pont-levis, ces fossés, ces tours, ces appartemens si nuds & si sombres. Ah! m'écriai-je, quelle différence survenue depuis deux siècles & demi entre les bâtimens comme entre les hommes! Nous sommes bien plus brillans aujourd'hui, & la simplicité du preux Chevalier dont je vois ici le portrait enfumé, figureroit mal avec notre magnificence.

Je m'en allai fort satisfait de ce que j'avois vu; mais j'emportai dans mon cœur une sorte de mélancolie douce. Je voyageois seul & à pied, comme jadis Platon dans l'Egypte. J'arrive à Grenoble, &, pour me délasser, je visite les bibliothèques des Maisons Religieuses. Je trouve dans une de ces bibliothèques un gros billot, relié de velours violet, avec des agraffes de cuivre, & je l'ouvre; il étoit intitulé : *Admonitions de Messire Georges du Terrail, adressées à son neveu.* Vous jugez bien qu'ayant la tête toute remplie encore de Bayard,

je n'eus rien de plus pressé que de parcourir ce Livre-là, qui m'alloit parler de lui & d'un de ses oncles.

C'est un vrai Traité d'éducation de ce temps, & qui renferme tout ce qu'un Chevalier pouvoit apprendre alors à son fils, pour lui inspirer l'amour de ses devoirs, & lui tracer la route de l'honneur.

Je vais analyser ce Manuscrit, & ce n'est plus moi, c'est Messire Georges du Terrail que l'on va entendre, & qui donne ainsi ses leçons à son neveu Bayard, tantôt en vieux langage, tantôt, pour varier, en langage moderne, que j'ai cru devoir quelquefois employer dans l'Extrait.

ENFANT, dit Messire Georges, te voilà jà grandelet : commence donc aussi à agrandir ton vouloir; quand tu l'auras agrandi, renforce-le, parce qu'il ne suffit pas d'avoir la taille haute, il faut encore ne pas rester fluet. Mon ami, sans force, il n'y auroit ni courage ni vertu. Tiens, mon cœur, tu n'as que

peu d'années à vivre ; mais, si tu veux, tu seras immortel, même en ce monde. Ecoute-moi, & tu me répondras ensuite en conscience, comme au Chapelain qui te confesse.

Je ne te recommande que trois choses : sois bon Chrétien, brave Gendarme & honnête homme comme ton oncle. J'ai quatre-vingt-trois ans, & je m'en vais te conter ma vie ; prends-la pour le miroir de la tienne, excepté pourtant quelques fredaines que je te dirai, & qu'il ne faudra pas faire.

J'ai perdu beaucoup de temps dans ma jeunesse, parce que nous n'avions pas le plaisir d'avoir la guerre autour de nos montagnes, & que j'étois obligé d'occuper mon loisir à la chasse, aux tournois & aux menus plaisirs des champs. Or, tu sens toi-même, mon Jouvencel, que cette vie est fort plate pour un Gentilhomme ; & tes yeux, dans lesquels je vois déjà flamboyer l'ardeur guerrière, m'annoncent que les armes sont ton véritable lot.

J'étois donc impatient de la mêlée, comme toi, dans mes jeunes ans, &

mon impatience étoit échauffée encore par les merveilleux récits que me faiſoit mon aïeul maternel. Il avoit vu bien du pays, force aventures & combats. Mais on ne peut pas toujours durer : mon aïeul devint vieux ; n'étant plus en état d'agir, il ſe mit à parler des proueſſes de ſes contemporains & des ſiennes. On ne parle jamais, que quand on n'a plus rien à faire. Sans cela, eſt-ce que je m'amuſerois à préſent à te ſermoner ? Non, je te menerois à la mêlée ; tu me verrois combattre, &, ſans parole, *tu ferois ſelon l'exemplaire qui te ſeroit propoſé.* J'en reviens à mon oncle. Tous les ſoirs donc il nous raſſembloit au ſallon de la grande tour : mais c'étoit à moi ſur-tout que s'adreſſoient ſes diſcours. Il diſoit que c'étoit aux vieux à dreſſer les jeunes ; il me dreſſa donc, comme je vais faire avec toi, comme tu feras un jour avec tes enfans & neveux. C'eſt à nous à ſouffler ſur les nôtres, à les inſpirer, & c'eſt-là toute l'éducation d'un Gentilhomme : il n'y a que celle-là de bonne.

Garçon, tu ſauras que mon aïeul eſt

arrivé dans le bon temps ; toute la France étoit alors en armes. Quel plaisir ! le berceau de mon aïeul toucha à la vie de ces deux grands frères d'armes, du Guesclin & Clisson, dignes d'être accomparés aux douze Pairs de Charlemagne en loyautés & en prouesses. Il avoit servi notre bon Roi Charles-le-Sage, & l'avoit bravement défendu contre le méchant Roi de Navarre & les autres félons ennemis du Trône. Je palpitois d'aise au récit qu'il nous faisoit des grandes bandes; des conquêtes de du Guesclin en Espagne; de la punition des méchefs de Pierre-le-Cruel; de la manière toute généreuse avec laquelle les François firent asseoir Henri de Transtamare sur le Trône de ce méchant; des glorieuses victoires qu'on emportoit alors à chaque pas sur les Anglois. Je ne pouvois plus ni boire, ni manger, ni dormir.

=Patience, me disoit mon grand-père, en me donnant des coups sur l'épaule, en signe d'amitié : tu ne seras pas toujours enfant, & tu auras aussi le bonheur d'aller te faire estropier, en faisant service au Roi & à ta Patrie=.

Hélas ! que ce temps duroit à mon cœur, & que les jours étoient longs ! Enfin, j'eus la permiſſion de partir, monté ſur une belle haquenée. Je trouvai l'ennemi aux champs, & je jouai des couteaux comme un autre. Je ne regrettai qu'une choſe, de n'avoir pas été mené plutôt à ce merveilleux tapage.

Le bon Vieillard me raconta alors, en détail, les grands événemens dont il avoit été témoin. Il me peignit la gloire & le bonheur de la France pendant les dernières années de Charles-le-Sage. Puis, tout-à-coup, après le plus beau jour, il me montra la nuit la plus déſaſtreuſe, c'eſt-à-dire, le déplorable règne de Charles VI. = J'étois aux côtés de ce Roi malheureux, nous diſoit mon aïeul, dans la forêt du Mans, lorſque nous allions bravement punir le Duc de Bretagne de ce qu'il ne rougiſſoit pas d'être le protecteur de Craon, vil aſſaſſin du Connétable de France. Nous marchions en ſilence, rangés autour de notre Maître : il ſemble que nous préſagions la malencontre que nous allions avoir. Mon ami Pierre, je vis

de

de mes deux yeux ce ſpectre abominable & ſi fatal aux lys, ſe préſenter aux yeux du Monarque, & glacer tous ſes ſens. Témoin de l'effroi de mon Maître, je voulus le guérir, en pourſuivant le ſpectre, & en le tuant, comme on guérit la morſure d'une vipère, alors qu'on écraſe l'inſecte ſur la plaie. Mais, quand je le pouvois, on m'en empêcha; & quand on eut permis à mon courage ce combat qui m'eût rendu illuſtre, je ne trouvai plus le ſpectre. L'impreſſion étoit faite, & déjà Charles VI étoit devenu fou.

Mon aïeul retourna donc triſtement à Paris avec les autres Chevaliers. Les vapeurs ſombres & noires du Roi ſe manifeſtèrent en route; triſte prélude de cette manie funeſte qui penſa détruire le Royaume, & n'en plus faire qu'une Province d'Angleterre.

Il faut qu'un Roi ſoit bien néceſſaire à la France, il faut qu'il ſoit bien identifié avec elle, puiſqu'elle tomba alors en langueur avec ſon Roi languiſſant: tous nos braves avoient perdu leur énergie.

Hélas ! quand les François n'ont rien à faire, ils s'amuſent à faire du mal. L'argent étoit devenu la Divinité d'une Nation, qui, juſques-là, n'avoit adoré que l'honneur. On ſe vendoit publiquement aux Anglois. L'Amour étoit mis à d'indignes enchères : on achetoit le ſentiment. Les gens de bien, qui oſoient s'oppoſer à la corruption, étoient mis aux fers ; on les faiſoit périr par la main des Bourreaux.

Enfin, pour aggraver nos maux, une femme, dont la mémoire ſera maudite dans la Poſtérité : hélas ! qui le croira ? une femme, une Reine de France, s'unit aux Anglois contre ſon mari, contre ſon fils, contre ſes Sujets : une Mégère, ſous les traits d'une Grace, réſolut de conduire à la mort tout un Peuple qui l'adoroit. Telle fut Iſabelle de Bavière, belle du reſte, ſéduiſante, voluptueuſe & inſenſible.

Quatre oncles du Roi, protecteurs naturels du Trône, ſe réunirent encore pour en ſapper les fondemens ; les Peuples étoient dans la misère, & les Anglois étoient maîtres de Paris : encore

une victoire, & la France n'étoit plus.

Tiens, mon cher Bayard, ajouta Messire Georges, ce récit & mille autres que je supprime, pensèrent me faire devenir fou aussi.

Mais il faut maintenant que je te parle, non de mon aïeul, mais de moi; car ces vieilles histoires sont belles & bonnes: mais il t'en faut de plus jeunes, & les voici.

Lorsque le pauvre Charles VI, après une existence si malheureuse & si longue, eut passé de vie à trépas, & que son jeune successeur, déshérité par sa mère, trahi par ses oncles, dépouillé par les Anglois, mais bien cher à son Peuple, s'oublioit lui-même, & se livroit à l'illusion des Amours sur les bords de la Loire, tous les cœurs se réveillèrent en France; il y eut une levée générale de boucliers. Plusieurs braves Dauphinois, qui s'étoient trouvés à ces grands faits d'armes, firent savoir à ma famille qu'il leur manquoit un du Terrail; & je m'envolai comme l'oiseau de sa cage; j'allai heurler avec les loups.

Je trouvai notre nouveau Roi Charles VII trop épris des charmes de la gentille Agnès Sorel; ce qui faisoit bien murmurer les vieux Capitaines. Ils le savoient bien dire aussi à leur Roi. Je me souviens qu'un jour ce Prince donnant un beau bal, où j'étois, nous vîmes soudain entrer Poton & la Hire. Ah! ceux-là, mon ami, n'étoient pas des danseurs; ils avoient bien autre chose à faire: c'étoient deux vrais Spartiates, qui entroient à Sybaris. Quand ils eurent apperçu le Roi paré comme une Relique, & Madame Agnès brave comme Notre-Dame de Chartres, sans parler d'une foule de belles Demoiselles blanches & vermeilles, avec autant de Jouvenceaux rians comme Adonis, les deux Chevaliers se mirent tout de bon en colère. Le Roi, qui croyoit faire la plus belle chose du monde, les regardoit en dansant, & leur demandoit ce qu'ils pensoient de la manière dont il formoit ses pas. La Hire, tirant un profond soupir de son cœur: = Sire, répondit-il, je pense qu'il n'est pas possible de perdre plus gaiement un si florissant Empire =.

Ce mot ne resta pas à terre; le Roi le recueillit, & en profita: il devint plus avisé.

Mais moi, depuis ce temps, je devins Serviteur de Poton & de la Hire; je les priai de me permettre de combattre toujours auprès d'eux: ils y consentirent, en me donnant l'accolade. Je traversai presque toute la France avec eux depuis les bords de la Loire jusqu'à Reims, où, malgré les Anglois, nous allâmes sacrer notre Roi. Dans cette longue & pénible marche, je me fis connoître du grand Dunois. Je suivis la divine Pucelle dans toutes les attaques qu'elle livra aux Anglois; je fus blessé près d'elle au siége d'Orléans: je la vis prendre à Compiégne; hélas! blessé moi-même encore d'un trait cruel, je ne pus voler à son secours, ni partager ses fers, ni me faire brûler avec elle, s'il l'eût fallu.

Traîtres hommes d'Albion, s'écrie douloureusement Messire Georges, vous avez pu la faire périr sur un bûcher, cette Héroïne que le Ciel avoit daigné prêter à la France! Guerriers de sang, vous nous le paierez cher. Allons, mes

Maîtres, allons leur rendre la pareille. Si tu avois vu, Pierre, Poton & la Hire, ils ne se sentoient plus de rage. Ce fut alors que la Hire, plus colère, abrégea sa prière du matin & du soir, & qu'il se contenta de dire deux fois par jour, en joignant les mains, & se mettant dévotieusement à genoux : *Mon Dieu, fais pour la Hire ce que tu voudrois que je fisse pour toi, si j'étois Dieu, & si tu étois la Hire.* Il n'avoit pas le temps d'en dire davantage; il falloit aller à la chasse des Anglois, venger la Pucelle, exterminer les Brigands de la France. Nous les exterminâmes, mon cher Pierre...

Tu vois, mon neveu, avec qui j'ai vécu, combattu, triomphé; sois sûr que, dans les siècles les plus reculés, on parlera avec éloge des Guerriers que je viens de te citer : sois sûr qu'on ne verra jamais plus de franchise, de vertu, de patriotisme, de désintéressement & d'honneur. Crois aussi que j'imitai bien mes Maîtres. Vois mon corps, il est criblé de blessures; je ne saurois plus me servir de ce bras, de cette jambe : je n'ai plus que le cœur de bon.

Hélas ! mon cœur se fait cependant un reproche ; il m'en fait deux, & ce sont les fredaines que je t'ai annoncées d'abord.

Jouvencel, je t'étrangle, si tu n'es pas plus fidèle à ton Roi que ton oncle.

Mon enfant, c'étoit un bon & vertueux Roi que Charles VII, à la fin de ses jours. Nous lui avons tous décerné le glorieux titre de *Victorieux*, que sûrement la Postérité ne lui contestera pas. Mais les victoires ne font pas toujours le bonheur ; ce grand Roi, vainqueur de ses ennemis, trouva un ennemi bien plus redoutable dans sa propre Maison : c'étoit son fils, ce Dauphin ingrat & perfide ; c'est lui qui empoisonna les jours du meilleur des pères.

Hélas ! ce méchant Prince n'avoit que trop de moyens pour séduire : les méchans sont toujours ceux qui ont le plus d'esprit. Il me séduisit moi-même, & m'engagea à le suivre en Dauphiné. C'étoit notre Prince, il en portoit du moins le titre : tous les Gentilshommes de notre Province tombèrent dans le

même égarement que moi, & nous défendîmes un fils contre son père, un Sujet contre son Roi.

Mais j'ouvris bientôt les yeux; tous les vices, long-temps retenus, commencèrent à sortir de cette ame-là : les trahisons ne lui coûtoient pas un remords; son ingratitude, son insensibilité, ses noirceurs éclatoient à tous momens. A ces vices affreux, il joignit un libertinage révoltant. C'est pour amuser cet indigne Prince, que des Ecrivains criminels composèrent cette Collection infame, déjà connue sous le nom de *Cent-Nouvelles nouvelles*, Ouvrage d'ailleurs absurde, d'un goût détestable, & qui ne sauroit être lu que par la plus vile canaille.

Cependant Charles-le-Victorieux mouroit d'ennui; tous les jours on lui rapportoit que son fils dénaturé vouloit attenter à sa vie : le malheureux Monarque étoit menacé de poison. Cette menace fit une telle impression sur lui, qu'il refusa de prendre aucun aliment : ses intestins se rétrécirent; on l'engagea à manger, il n'en étoit plus temps; les

passages étoient presque fermés : il mourut en se plaignant de son fils, & en lui pardonnant=.

A ce récit, le jeune Bayard s'écria : =*Mon très-redouté oncle, qui vous empêchoit de quitter ce coquin-là ?* = Qui m'en empêchoit, mon enfant ! dit Messire Georges ; hélas ! c'étoit le Diable, oui le Diable lui-même : j'étois amoureux, & c'est ici ma seconde fredaine.

La Cour du fugitif Dauphin passa quelque temps à Saint-Claude. Pendant ce séjour, je résolus enfin de quitter le parti d'un criminel ; je voulois écrire au Roi, & rentrer dans le devoir : mais, mon ami, j'ai éprouvé que lorsqu'une fois on a franchi les limites, il n'est pas facile de revenir sur ses pas ; j'hésitois. Un jour, pour me fixer enfin, je me promenai le long de ces abymes creusés aux pieds du Jura, & j'allai pour m'asseoir auprès d'un torrent, tenant ma tête des deux mains, comme un homme en peine. Tout-à-coup j'entends un hennissement ; je me retourne & regarde : je vois un palefroi avec une housse cramoisie ; je vois une jeune Demoiselle qui dormoit sur le gazon. Raisonnable-

ment j'aurois dû m'en aller, & laiſſer repoſer la Beauté ; mais, machinalement, je reſte : une force ſupérieure commence à m'enchaîner-là. La Jouvencelle ſoupire, & moi je retiens ma reſpiration : une chaleur nouvelle s'empare de mes ſens; un feu dévorant circule dans mes veines; mon cœur palpite : le Roi, le Dauphin, la gloire, tout eſt envolé de ma penſée. Ma penſée ! je n'en ai plus, & Georges du Terrail eſt déſormais un lâche, un déſerteur de la gloire, un eſclave d'Amour. Mais ſuis-moi, mon enfant; tu verras ton oncle illuſtrer ſa chaîne, & donner encore la forme de ſon caractère à une paſſion qui dénature & ſubjugue le commun des hommes.

Il étoit nuit, & j'étois encore à la même place; j'y ſerois reſté toute ma vie, ſi la Dame inconnue ne ſe fût levée. Je me lève auſſi : elle m'apperçoit, & veut fuir. Mais mon air reſpectueux la fait changer de penſée; elle s'approche de moi, & réclame mon aſſiſtance. Je lui promets de répandre tout mon ſang pour elle, s'il le faut, en mettant la main ſur mon cœur.

Elle me remercie, mais avec des yeux, avec un ſourire, des graces, une ſéduction. . . Je finis ce détail, parce que la ſouvenance ſeule de ſa beauté me rendroit encore auſſi fou, avec mes quatre-vingt-trois ans, que je l'étois dans ce temps d'ivreſſe.

Elle m'apprit qu'elle s'appelloit Caroline, & que ſon père étoit un honnête Chevalier du Pays de Gex, que le Dauphin retenoit dans les fers à Saint-Claude. Elle ajouta qu'elle venoit demander ſa grace, & qu'elle me prioit de la préſenter moi-même, ou de la faire préſenter au Prince.

Je lui promis, avec tranſport, d'employer tout mon crédit pour la ſervir. Elle monte ſur ſon palefroi; je la ſuis en tremblant, & ſans oſer la regarder. Nous entrons à la Ville. Je me fais annoncer au Dauphin, qui logeoit à l'Abbaye: je ſuis introduit avec Caroline. Elle attire tous les regards; & bientôt elle intéreſſe tous les cœurs, en faiſant parler la tendreſſe filiale. Le ſon de ſa voix, ſes paroles, ſa candeur, ſes larmes, mettent tout le monde dans ſes

intérêts ; on s'unit à moi, à Caroline, pour obtenir la délivrance du Chevalier captif.

Le Dauphin lui-même paroît touché ; &, sans accorder ni refuser la grace, il fait assigner un logement à la vertueuse Suppliante.

Mon ami Bayard, apprends à connoître ce Prince déloyal. Tu sais que les ames corrompues s'entourent toujours de leurs semblables. Louis avoit donné toute sa confiance à un vil Barbier : ce misérable étoit l'agent des infames plaisirs de son Maître ; ce misérable osa faire des demandes criminelles à la plus vertueuse des femmes. L'ayant indignée par cet outrage, il osa encore la menacer ; il engagea le Dauphin à la rendre captive comme son père, & à mettre sa liberté à un prix . . . qui te fait rougir.

J'appris, dès le lendemain, cette atrocité. Quand déjà Caroline n'eût pas été gravée dans mon ame en caractères de feu, je m'étois déclaré son protecteur : l'honneur m'ordonnoit de la défendre. Juge de ce que je dus faire, après l'amour qu'elle m'avoit donné.

Je déclarai d'abord hautement que ce procédé étoit un outrage fait aux Dames, une trahiſon, une injuſtice, une diſcourtoiſie dont on ne trouveroit point d'exemple en France. Les plus illuſtres de mes Compatriotes, les la Tour-du-Pin, les Berenger, les Clermont, s'unirent à moi. Tous enſemble nous allons trouver notre indigne Dauphin, qui étoit ſeul alors avec ſon Barbier. = Monſeigneur, dis-je au nom de tous, ce n'eſt sûrement pas vous, c'eſt ce malheureux qui vient de manquer à la fille d'un Chevalier; & nous venons vous en demander vengeance, avec la liberté de la noble Demoiſelle =.

Le Dauphin répondit: *Mon Compère* (c'eſt le nom familier qu'il donnoit à ſon Raſeur), *mon Compère n'a fait qu'exécuter mes ordres.*

= Monſeigneur, ajouta la Tour-du-Pin, a pu ordonner d'empriſonner une honnête Dame, & lui faire une propoſition qui eſt un opprobre? Nos anciens Dauphins, dont le ſang coule dans mes veines, ne ſe ſont jamais permis de pareils excès.

=Ils se contentoient, poursuivit Berenger, de nous défendre, nous, nos femmes & nos enfans: jamais ils ne mirent que les malfaiteurs aux fers=.

= Humbert II, dit le fier Clermont, demanda un jour publiquement excuse à l'un de mes ancêtres, parce qu'il crut l'avoir offensé.

= Monseigneur, repris-je avec hauteur, en nous attachant à vous, nous avons cru nous attacher à un bon, sage & vertueux Prince.

= Ainsi est Monseigneur, répliqua le Barbier=.

Moi, sans répondre au Tondeur, & même sans daigner le regarder, je lui donne de mon gantelet par le visage, & le fais crier comme un blaireau.

= Quoi! dit le Dauphin, frapper ainsi en ma présence un homme qui est à moi?

= Sans doute, Monseigneur, nous écrions-nous tous, quand il manque à des Chevaliers en corps, & que vous ne le puniſſez pas sur l'heure. Nous ne ceignons l'épée que pour châtier les insolens qui osent nous manquer; & quand il est ques-

tion de notre honneur, nous ſommes toujours nos vengeurs de droit, & ſouvent nous pouvons être nos juges=.

Le ſage Dauphin, voyant que nos têtes étoient parties, ne répliqua point, & nous congédia.

Les Souverains, tout Souverains qu'ils ſont, ſe voient ſouvent forcés, pour leur propre intérêt, d'être juſtes. Louis plia ſous le joug de la néceſſité.

Nous obtenons enfin la liberté de Mademoiſelle Caroline, qui, ayant appris tout ce que j'avois fait pour ſa délivrance, daigna m'en témoigner la reconnoiſſance la plus touchante.

Ainſi, j'eus d'abord le bonheur d'obliger ce que j'aimois : elle y étoit ſenſible. Mais qu'eſt-ce que cette ſenſibilité-là auprès de celle que j'avois beſoin de lui inſpirer?

N'importe, je réſolus encore de procurer la liberté à ſon père. J'en fis part à ma Dame, & lui expliquai mon idée, ainſi qu'aux braves Chevaliers Dauphinois mes amis.

Voici cette idée qui eut l'attache de tout ce qu'il y avoit d'honnête à la Cour de Saint-Claude. Nous arrêtâmes que,

conformément aux *us* & *coutumes* de l'ancienne Chevalerie, Caroline se présenteroit le lendemain au Prince, & accuseroit de lâche & de traître quiconque avoit osé noircir la réputation de son père auprès de Monseigneur; qu'elle demanderoit en conséquence que le Chevalier captif fût jugé légalement par ses Pairs, si mieux n'aimoit Monseigneur permettre contre le dénonciateur infidèle le combat à outrance, comme dans l'ancien temps.

Caroline, en longue mante traînante, ses beaux cheveux blonds épars, les yeux animés d'une fierté douce, exécute cette résolution. Quand elle eut cessé de parler, j'appuie hardiment sa requête; je lève même l'épée pour son service: tous mes frères d'armes en font autant, & la salle d'Audience ressemble à une avant-garde d'armée.

Vois, mon fils, quel est l'empire d'une Beauté vertueuse, & si jamais elle peut manquer de sceptre, quand elle en veut.

Monseigneur fila doux, & fit bien. Il nous promit de nous établir juges nous-mêmes du père de Caroline: mais

c'étoit pour endormir notre reſſentiment; il traîna l'affaire, & ſe moqua de nous.

Monſeigneur, ſon Barbier & ſon vilain la Ballue, dont il fit depuis un Cardinal, auroient bien voulu que Caroline ne reſtât pas à Saint-Claude; mais il n'y avoit pas moyen de l'empêcher. Cette Ville étoit de la dépendance du Duc de Bourgogne, qui étoit déjà fort choqué que le Dauphin y eût exercé deux actes de ſouveraineté, en y faiſant arrêter d'abord le père & enſuite la fille. Nous le ſavions bien, & c'eſt ce qui nous rendoit encore plus fiers.

Or, pendant ce ſéjour prolongé de ma Dame à Saint-Claude, je la voyois à toute heure. Eh bien, mon fils, je ne pus jamais prendre ſur moi de lui dire que je l'aimois. Elle ne m'en dit pas davantage de ſon côté, comme tu le conçois bien; cependant nos deux ames étoient déjà priſes, & même données. Tu vois la merveilleuſe diſcrétion qui régnoit en amour pendant nos jeunes ans. Nous en étions bien plus heureux qu'aujourd'hui; nos flammes concentrées en étoient plus vives: au lieu de

parler, nous sentions ; au lieu de demander, nous désirions. La parole est-elle donc si nécessaire en amour? les yeux ne suffisent-ils pas, n'ont-ils pas assez d'éloquence ?

C'étoit pendant ce temps-là que notre bon Roi Charles-le-Victorieux tiroit à sa fin ; &, comme je te l'ai déjà dit, Caroline m'enchaînoit, & m'empêchoit involontairement de retourner à mon devoir. Le vertueux Monarque mourut avant la délivrance du père de ma Dame. Ainsi, je ne pus ni me réconcilier avec mon Maître, ni servir ma Maîtresse, & je devins tout naturellement le Sujet de ce méchant Dauphin notre ennemi, qui, comme tu le sais, en succédant à un père qu'il avoit fait mourir de chagrin, prit le nom de Louis XI.

Juge alors de ma détresse. J'étois chez Caroline, quand j'appris ces fâcheuses nouvelles. Je ne pus proférer une parole, & je pleurai comme un enfant. Ma Dame sentit ma peine, & s'en attribua fort justement plus de la moitié. = Je sais qui vous fait pleurer, fit-elle. = *Qui donc ?* repris-je. = C'est moi, Messire Georges : je vous ai rendu

déloyal. = *Mademoiſelle, je l'étois avant de vous avoir vue.* = Vous auriez ceſſé de l'être ſans moi, Meſſire. Vous m'aimez, je le vois bien; & pour me témoigner votre amour, vous êtes devenu ici mon protecteur & celui de mon père, au lieu de retourner à votre Roi. Hélas! je vous ai cauſé des remords; je voudrois être bien sûre de ne pas vous cauſer des regrets, je ſais bien ce que je ferois. = *Que feriez-vous, Mademoiſelle?* = Comme je vous aime, Meſſire, pour le moins autant que vous m'aimez, je vous dirois : Meſſire Georges du Terrail, voici ma main. = *Eh bien, ma Dame, donnez-la moi; j'en jure par Saint Joſeph & la glorieuſe Vierge Marie, je n'aurai jamais de regrets* =.

Après cette converſation, nous allons nous préſenter ſur le paſſage du nouveau Roi, qui ſe diſpoſoit à retourner à Paris. = Sire, lui dis-je, je vous demande grace pour nos tramontanes Dauphinoiſes : nous vous avons manqué de reſpect; mais vous n'étiez encore ni Sire ni Majeſté. Acquérez une nouvelle Sujette : ma Dame, que voilà, eſt ſoumiſe à la domination de Savoie; mais

en me choisissant pour époux, elle veut devenir Françoise. Rendez la liberté à son père, ce sera encore un Guerrier de plus pour vous. Pour moi, vous savez comment je vous ai servi ; je vous servirai toujours de même, foi de Chevalier ==.

La jeune Reine, qui étoit présente, appuya ma proposition. == Mon très-redouté époux (dit-elle à Louis XI), mes pères, Souverains de la Savoie & de Gex, ont toujours fait cas de ceux de Caroline ; lorsque vous m'élevez sur le Trône de France, faites que je puisse avoir auprès de moi cette gente & vertueuse fille : difficilement trouveriez-vous une Dame qui eût plus d'honneur.

==Je ne le sais que trop, dit tout bas le Barbier.

==Eh bien, nous dit le Roi, Georges du Terrail, suivez-moi à Paris ; & vous, belle Caroline, la Reine voudra bien prendre soin de vous.

== On ne sauroit mieux prononcer, dit le bon Duc de Bourgogne : la bravoure doit toujours être auprès des Rois, comme la vertu auprès des Prin-

ceſſes. Mais, Sire, ajouta-t-il, conſommez l'œuvre ; délivrez encore le père de ces honnêtes enfans, & donnez-le moi ; il eſt de mon âge : nous parlerons enſemble du bon vieux temps, & nous ſerons tous heureux.

= Volontiers, répondit le Roi ; il eſt votre Sujet : gardez-le à Dijon =.

Ce même Duc de Bourgogne, ſi juſtement ſurnommé Philippe-le-Bon, avoit rendu les plus grands ſervices à Louis pendant ſes malheurs ; il étoit en droit d'en attendre au moins de la juſtice : mais pour les ingrats, les bienfaits ſont de pénibles fardeaux. Louis ne fut pas plutôt monté ſur le Trône, qu'il regarda ſon bienfaiteur comme ſon ennemi mortel.

Mais ne devançons point le temps, & revenons à mes affaires.

Plus contens & mille fois plus enchantés que le Monarque, qui alloit prendre poſſeſſion du plus beau Royaume de l'Europe, nous le ſuivons à Paris, après avoir embraſſé le père de Caroline, & obtenu ſon conſentement. Ce bon Vieillard auroit bien voulu ne pas ſe ſéparer de ſa fille ; elle-même auroit bien mieux

aimé ne pas quitter ce respectable guide de son enfance : mais les bontés du Duc de Bourgogne pour lui, celles de la Reine pour Caroline, celles du Monarque pour moi, nous consoloient. D'ailleurs, les fers du Vieillard étoient rompus, nous étions heureux.

Que dis-je? l'Enfer étoit entr'ouvert sous nos pas. O l'indigne Roi, & les horribles Ministres, dans un temps si simple, avec des hommes si vertueux!

Écoute, mon Jouvencel, la texture des malheurs de ton oncle; apprends aussi (& cela est bien plus essentiel), apprends à soutenir la hauteur de ton courage au sein de l'infortune; & sache qu'on peut être illustre, mais jamais grand sans les souffrances.

D'abord, le Roi manqua indignement de parole à Monseigneur de Bourgogne, & la guerre commença. Hélas! moi qui avois été si bien traité à Dijon par ce Prince; moi qui lui devois la délivrance du père de ma Dame; moi qui l'aimois, & qui aurois mille fois sacrifié ma vie pour lui, je me vis obligé de lui faire la guerre comme les autres. Je le combattis à Péronne, à Beauvais;

je remportai sur lui & sur les siens des palmes qui me firent rougir. Mais j'étois François ; mon Roi étoit un méchant homme ; c'étoit mon Roi pourtant. J'étois à Péronne quand ce Roi-là s'y laissa prendre comme un sot. Je l'accompagnai à Liége, quand le Duc de Bourgogne l'y traîna, pour donner à ce Roi prisonnier le déplaisir mortel de voir châtier des rebelles qu'il avoit eu la bassesse de faire révolter contre leur Souverain, son bienfaiteur. Je vis l'indigne Louis, devenu flatteur du Duc, louer, sans pudeur, la punition de ces mêmes Liégeois, qui ne s'étoient révoltés que pour lui être agréables, & après les plus grandes sollicitations de sa part.

Pendant cette course à Liége, si honteuse pour les François, le bon Duc m'invita encore de m'attacher à son service, & Comines m'en pressa avec la plus grande ardeur ; il m'offrit même l'honorable Collier de Bourgogne, porté par les plus grands Princes : mais la fidélité, même pour un Roi tel que le mien, étoit à mes yeux un ornement de bien plus grand prix.

O mon neveu Pierre, pourrois-tu ne pas toujours rester attaché à tes Rois, puisque ton oncle est resté si ferme au service de Louis XI ?

Le vieux Duc de Bourgogne mourut, & le Prince Charles, ce brillant Comte de Charolois son fils, succéda à sa puissance, comparable à celle des grands Rois, & rivale de la France. Mais avant qu'il allât prendre possession de ses nouveaux Etats, le Roi avoit déjà trouvé le moyen de s'emparer de la personne du père de Caroline : nantissement nécessaire à l'exécution de ses projets sinistres.

De plus, le Barbier, digne Compère du Monarque, & le vil la Ballue, & une infinité de gens de cette espèce, connoissant l'inclination déloyale que leur Maître avoit pour ma Dame, formèrent à l'envi des plans pour séduire l'innocence. La chose n'étoit point facile ; Caroline étoit sous la garde de sa vertu, la plus sûre des surveillantes : elle étoit sous les yeux de la Reine, la plus respectable des femmes. Mais la Vertu a-t-elle jamais dérangé les projets du Vice ?

On

On avoit tenté de séduire ma Dame à Saint-Claude, & l'on a vu le succès de cette entreprise. Mais le Roi nourrissoit toujours un coupable espoir; & l'impur la Ballue, confident de cette belle flamme, la Ballue, le plus avare des hommes, crut que rien ne résistoit à l'or, & que puisqu'avec ce métal Philippe de Macédoine s'étoit rendu maître des plus fortes places, & que Jupiter s'étoit introduit dans la tour d'airain de Danaé, ce même métal triompheroit aisément de Caroline. On fit donc briller à ses yeux ce brillant appât; & un jour on lui en apporta, à Plessis-les-Tours, une cassette toute pleine, qu'on laissa sur sa table. La Ballue étoit caché derrière une tapisserie, pour juger de l'effet de l'or, & pour faire son message officieux, quand il auroit vu l'impression favorable. Caroline l'apperçoit, l'appelle, & lui dit: = La Ballue, vous avez fait votre devoir, & je vais faire le mien. Pour les gens de votre espèce, l'or est la Divinité unique; mais la nôtre, c'est l'honneur. De ce côté-là, je me crois assez riche; du vôtre,

il vous manque peut-être quelque chose : tenez, mon ami, emportez vos présens, & dites à celui qui me les envoie le cas que j'en fais=.

Elle parla à la Reine de ces procédés choquans : cette Princesse s'en plaignit au Roi, qui la maltraita. Telle fut la principale origine des malheurs de cette princesse, qui fut toute sa vie plutôt l'esclave que la compagne de son époux. Depuis ce temps, on la confina seule dans son appartement, sans qu'il lui ût permis d'avoir même ses Dames-d'honneur. On avoit imaginé ce moyen pour tromper plus aisément Caroline, & lui ôter les sages avis de la Reine. Mais abandonnée à ses propres forces, ma Dame n'en fut pas moins inébranlable dans ses principes.

N'ayant pu la corrompre, on fit l'impossible pour la tromper. On me supposa infidèle; on nomma des rivales à Caroline : je passai pour inconstant auprès de tous les hommes légers de la Cour; mais je ne le fus jamais dans le cœur de ma Dame. On me fit mille récits mensongers contre sa gloire; on

lui en fit mille contre ma conſtance. Toutes ces impoſtures furent perdues, & n'excitèrent jamais que notre mépris.

Mon neveu, crois toujours à la vertu; crois ton ami & ta Maîtreſſe plus que tous les hommes enſemble, & même plus que toi, ou n'aie jamais ni Maîtreſſe ni ami.

J'étois toujours à la ſuite de la Cour, & j'y portois le plus importun ombrage à l'amour du Monarque. En pareil cas, on éloigne, ſous un titre honorable, celui qu'on veut ſupplanter; ainſi David lui-même écarta le brave & malheureux époux de Bethſabée. Il eſt vrai que je ne fus pas le ſeul qu'on voulût reléguer; on éloigna en même temps tout ce qu'il y avoit d'hommes eſtimables auprès du Roi, & il ne reſta plus à la Cour que la lie de la Nation, ſubſtituée aux grands Seigneurs. Les amis naturels du Prince étoient répandus dans toutes les parties du Royaume; la Ballue gouvernoit le timon de l'Etat, & le Barbier étoit le diſtributeur des graces.

J'avois eu ordre de suivre, en Picardie, M. de Saint-Pol, l'un des plus grands hommes de guerre qu'il y eût alors en France. Avant de partir, j'eus une conversation nécessaire avec Caroline.

=Eh bien, lui dis-je, voyez les promesses des Rois; nous devions être unis, nous en avions la parole la plus formelle. Mais les paroles des Grands ne s'accomplissent que quand leur intérêt y est attaché; ou du moins, s'ils font du bien, ce n'est guère par l'amour du bien même: c'est par caprice, par indifférence & par air. Ma Dame, nos jours s'écoulent, & l'instant du bonheur se passe; nous traînons ici notre chaîne; nous régnerions dans le manoir de nos pères; retournons-y: un simple Chapelain nous unira tout aussi-bien qu'un Grand-Aumônier de France=.

Fais attention, mon ami, comme les femmes sont de bonnes & sages conseillères.

= Messire Georges, me répliqua-t-elle, vous parlez en Amant vulgaire,

& non en digne Chevalier. En ceignant l'épée, vous avez pris l'engagement de la porter jusqu'aux glaçons de la vieillesse ; si les Rois manquent à leurs paroles, un Gentilhomme n'y doit jamais manquer. Je ne sais quand je serai à vous, ni si j'y serai jamais ; car vous voyez toutes les tourmentes qui nous menacent. Mais je vous aime, & rien ne peut m'ôter cet amour. Content de cette assurance, ayez le mérite d'aller servir un Roi qui nous persécute ; il vaut encore mieux faire des ingrats, que l'être. Allez, mon ami, quand même la Vertu seroit malheureuse, elle porte toujours son prix avec elle ; & le Vice, fût-il couronné, est privé de ce grand avantage. Nous sommes sous la puissance du Roi ; ne nous débattons pas contre nos fers : allez plutôt faire quelque grande action qui le force de nous unir=.

Je résolus de faire quelque grande action, & l'occasion s'en présenta avant que j'allasse en Picardie. Charles-le-Hardi, dernier Duc de Bourgogne, s'étant mis à la tête des mécontens, suscita bientôt cette guerre, connue

sous le nom de la guerre du bien public. Les armées se rencontrèrent à Montlhéry ; les coups y furent terribles, & la victoire douteuse. Je fus blessé dangereusement dans cette journée : mais je crois y avoir rempli l'attente & les desirs de Caroline ; avec cinquante hommes d'armes, je repoussai vers la tour un corps nombreux de Brabançons & de Flamands. Je fis plusieurs prisonniers ; j'enlevai six bannières, parmi lesquelles se trouva celle du Sire de Ligne. En déposant aux pieds du Roi ces marques de gloire, & pendant que mes oreilles étoient délicieusement flattées des éloges de tous nos Capitaines, mon cœur goûtoit un plaisir bien plus doux, celui de penser à la joie de Caroline. Au milieu de ce triomphe même, on m'apprit que le plus chéri de mes frères avoit été tué dans cette bataille funeste ; je tombai de foiblesse & d'épuisement aux pieds du Roi : on me crut mort aussi, & les larmes coulèrent.

Pierre, dirois-tu que notre Roi, loin de feindre au moins, ne put pas même dissimuler sa joie ? Cependant, mon ami, tu vois ce que j'avois fait pour lui !

On me porta chez moi; je fus plusieurs heures avant de reprendre ma connoissance. Les premiers mots que je prononçai, tu t'en doutes, ce furent celui de Caroline, celui de mon frère. Je fis aussi-tôt connoître mon état à ma Dame : deux jours se passèrent, & je n'eus point de ses nouvelles. J'en demandai à ceux qui m'entouroient; je ne les connoissois point : c'étoient des émissaires du Roi. Au lieu de me répondre, ces malheureux, fort habiles dans l'art de feindre, baissoient les yeux, avoient un maintien triste & gardoient le silence. Je me mis en colère; & saisissant le premier par le bras : Malgré ma foiblesse, lui dis-je, je t'étrangle, si tu ne me réponds pas. Cet homme me répondit en tremblant, & comme malgré lui, que Caroline m'étoit infidelle, & que déjà le Roi . . .

Arrête, m'écriai-je, race de Caïn, & tais-toi maintenant. Je le lâchai.

Mon neveu, j'ai bien entendu parler de la jalousie, mais j'ignore encore ce que c'est; je ne connois point ce mouvement féroce, injurieux à la Beauté. Peut-on ne pas estimer ce qu'on aime?

Quel Chevalier, quand il a entendu sortir une fois de la bouche qu'il adore : *Je t'ai choisi, je suis à toi*, quel vrai Chevalier ne croit pas à ces mots sacrés ? Je sais qu'il y a eu des femmes infidelles, & qu'il s'en rencontre encore; mais avant de renoncer à une persuasion si douce, il faut que l'infidélité soit avérée. Ma Caroline infidelle ! jamais, jamais cette abominable idée n'est entrée dans ma tête, & bien moins encore dans mon cœur.

Cependant j'étois malade; toute la Cour, le Roi lui-même m'envoyoient visiter chaque jour, & pas le moindre message de la part de Caroline : l'unique personne pour qui la vie m'étoit ravissante, sembloit la seule qui me laissât mourir sans me marquer de l'intérêt.

Je me doutai d'abord de la vérité, & mon cœur accusa l'ordinaire trahison du Roi. Je me dis que cette ame de mensonge ne manquoit pas d'ourdir encore ses trames accoutumées; & je ne me trompois pas.

Il fit sur-le-champ annoncer à ma Dame que j'étois du nombre des morts; il empêcha qu'on ne pût la détromper,

& défendit, à tous autres qu'à ſes agens, d'aller chez elle. Il y alla lui-même, me loua, s'efforça de la conſoler, oſa lui parler d'amour.

Je tranche ſur toutes ces perfidies, ſur toutes ces baſſeſſes ; ton ame eſt pure, je ne veux point l'effaroucher par des horreurs.

Je reſſuſcitai ; & après mille tentatives vaines, je pus voir Caroline, un ſoir, près de Cléry. Elle ne put que me dire ces mots : *Demain chez la Reine.*

J'allai chez la Reine, qui étoit ſeule, alors, dans ſon cabinet avec ma Dame. = Vous ne ſavez pas tous vos malheurs, nous dit cette bonne Princeſſe : Caroline, armez-vous de courage ; il y a long-temps, ma fille, que je vous aurois unie à ce brave Chevalier : une raiſon puiſſante m'en a toujours empêchée ; &, pour vous épargner des peines, je ne voulois pas vous la dire, cette raiſon. Depuis pluſieurs années que votre père eſt tombé une ſeconde fois dans les fers, & qu'enlevé de Dijon, on l'éloignoit ſans ceſſe de nos regards, j'oſai demander encore une fois ſa grace au Roi. Il me répondit que je l'offenſois

de lui parler d'un homme qu'il haïssoit. Je me tus, & je tâchai de découvrir la cause de cette haine. Elle avoit deux motifs. Mon époux, encore Dauphin & fugitif, avoit jetté les yeux, ma chère Caroline, sur votre père, pour une entreprise hardie qu'on n'a pas voulu m'apprendre, & à laquelle le vertueux Vieillard se refusa, parce qu'elle n'étoit pas honnête. Cette résistance avoit donc occasionné sa première captivité. Depuis, pendant qu'il étoit à Dijon, le Roi, ayant conçu pour vous cette passion fatale à nous tous, lui fit offrir une dignité considérable, s'il vouloit consentir à son opprobre & au déshonneur de sa fille. Une juste indignation avoit été la seule réponse de l'honnête Chevalier; mais cette indignation lui coûta cher. O ma chère Caroline, votre père ne vit plus; vous avez entendu parler de ces odieuses oubliettes . . . Viens, mon enfant, viens dans les bras de ta mère; tu n'as plus de père, mais je te reste=.

Caroline s'évanouit; la Reine fondit en larmes, & moi je m'emportai en injures contre cette effroyable barbarie.

La Reine nous dit: = Calmez votre douleur & votre reſſentiment; écoutez-moi. Il ne vous reſte qu'un parti à prendre; fuyez, mes enfans: mais que votre fuite n'entraîne aucun reproche ni aucun remords. J'ai fait venir ici un Chapelain, il va vous unir ſous mes yeux.

=Nous unir! s'écria Caroline: hélas! dans quel moment, Madame! ô mon vertueux père=!

Pour abréger mon récit, nous ſommes unis; nous fuyons: nous arrivons au pied du Jura, en Franche-Comté, ſur la domination de Bourgogne, alors ennemie de la France.

Là, je commençai à goûter le bonheur: ce bonheur étoit bien pur, parce qu'il étoit partagé; mais il y entroit une ſorte de mélancolie inſéparable des ſentimens qui ont été long-temps malheureux. Nous habitions un manoir ſitué au-deſſous du Châtel de Joux, & nous avions ſous les yeux cette prairie merveilleuſe, qui, pendant une heure, eſt couverte d'eau, & qui en eſt privée l'heure ſuivante, ſans que jamais cette alternative varie. Nous allions fréquem-

ment visiter la source qui produit ce phénomène, & qui tantôt répandant son onde limpide sur l'herbe, tantôt la faisant filtrer par une route souterreine, excitoit notre admiration, & nous jettoit dans de douces rêveries. Hélas! disions-nous, c'est ici l'image du monde.

Nous nous rappellions, au milieu de nos plaisirs, toutes nos peines anciennes; & les exemples des gens vicieux ne faisoient que nous affermir dans la vertu.

J'étois encore capable de porter les armes, & d'acquérir de la gloire. Caroline avoit peur que cette passion, à laquelle je ne sacrifiois plus, ne me rendît malheureux. Elle me dit un jour: =Mon ami, je vous entends quelquefois soupirer; je ne remplis pas tous vos desirs: mais je suis généreuse, & je puis vous faire des sacrifices. N'est-il pas vrai que vous êtes fâché d'avoir si-tôt quitté le harnois? = Oui, lui dis-je, quelquefois cela me fâche. = Eh bien, me répliqua-t-elle, examinons la chose. L'Amour aspire à régner, mais non à tyranniser: le mien ne sera jamais d'une

compoſition difficile. Par les loix de la Chevalerie & de l'honneur, vous ne pouvez ſervir qu'en France; mais qui ſerviriez-vous maintenant? l'Aſſaſſin de mon père; je dis plus, votre ennemi perſonnel. Croyez-vous qu'il vous pardonne aiſément votre fuite & notre hymen? Combien d'infortunés n'a-t-il pas déjà fait périr pour bien moins de choſe? Pouvez-vous raiſonnablement vous fier à cette ame perfide, vindicative & ſanguinaire? Tous les jours n'entendez-vous pas publier ſes arrêts injuſtes? L'infortuné Saint-Pol, Connétable de France, & votre ancien Général, n'a-t-il pas été récemment décapité? Ne ſe joue-t-il pas de la vie des hommes? les plus vertueux ne ſont-ils pas les plus perſécutés par lui? Mon ami, eſt-ce pour voler au ſupplice que vous voulez vous arracher de mes bras? A tant d'excès tyranniques, le Prince qui n'a payé vos ſervices que de la plus noire ingratitude, joint une baſſeſſe qui ne ſauroit trouver grace à vos yeux.

= Ah! ma Dame, m'écriai-je, on voit bien que vous n'êtes point Françoiſe. Quels que ſoient nos Princes,

nous ne saurions nous empêcher de les aimer ; ce sont des pères que la Loi nous donne : ils deviennent les rivaux de ceux de la Nature ; ou plutôt nous les confondons ensemble ; nous les identifions les uns & les autres. Cent fois vous m'avez vu rougir pour Louis, quand, après avoir demandé par dérision la mort de ceux qui lui déplaisoient, à la bonne Vierge qu'il portoit à son chapeau, il envoyoit gaiement les infortunés au supplice. Vous m'avez vu honteux de la risible colère où il entra, au retour de sa captivité, contre les Parisiens, qui avoient appris à leurs perroquets à prononcer le nom de Péronne, & du massacre qu'il fit faire, non-seulement de ces oiseaux indiscrets, mais encore de tous les chats & de tous les chiens, qui étoient fort innocens. Et quand, à l'exemple de Tibère, devenu inhabile au plaisir de l'Amour, ou plutôt du libertinage, il faisoit venir sous ses fenêtres, à Plessis les-Tours, tous les Pastoureaux & les Pastourelles du voisinage, & que-là, il les exhortoit lui-même à violer les saintes loix de la Pudeur, vous vous rappellez,

Madame, combien j'étois révolté. Cependant il eſt mon Roi; il eſt le Chef de ma Patrie, & je lui dois mon ſang.

=Allez donc le répandre pour lui, me dit-elle; pour moi, je retourne à Gex : allez augmenter le nombre de tant d'infortunées victimes, & me préparer des larmes nouvelles. Meſſire Georges, vous ne m'avez jamais aimée=.

Elle pleura; je fus attendri, & je reſtai dans mon manoir de Joux avec elle.

Quelquefois, me voyant encore triſte, elle me diſoit : =Attendez, le Roi eſt atteint d'une maladie de langueur; le crime ne vit pas âge d'homme, attendez le nouveau règne.

= Hélas ! Madame, lui répondois-je, de quel règne me parlez-vous ? je vieillis, il ne ſera plus temps. Et puis, ajoutai-je, voyez comme on élève notre jeune Dauphin : ſon père le relègue au Château d'Amboiſe, avec des Valets; ſans un ſeul Chevalier, qui lui parle d'honneur; ſans un Maître habile, qui lui apprenne l'Art de régner; ſans un homme inſtruit, qui lui donne les premiers principes de la Morale & de

la Religion. Eſt-ce qu'il ne faut pas des leçons pour devenir bon, honnête & grand?

=Mon ami, me répliquoit-elle, il y a des Natures qui ſe forment toutes ſeules=.

Elle avoit raiſon: le jeune Dauphin, devenu Charles VIII, ne fut pas un homme ordinaire.

Enfin, mon neveu Pierre, Louis XI eſt mort: la baſſeſſe, qui lui ſurvit, lui érige à Cléry un Mauſolée que je n'irai ſûrement pas voir. Je deſirerois vivement de reprendre les armes: mais je ſuis trop vieux à préſent pour aller faire la guerre; c'eſt un métier de jeune homme. Je ſuis revenu exprès en Dauphiné pour te l'apprendre. Telle ſera l'occupation de ma vieilleſſe. Je n'ai que des filles: elles m'ont ſuivi ici avec ta tante; tu ſeras notre fils.

Sais tu, mon ami, ce que j'ai toujours deſiré de voir avec paſſion en France? c'eſt un jeune Roi, juſte par nature, bon ſans calcul, vertueux ſans effort, fidèle à ſa parole & à ſes engagemens, ayant des mœurs, reſpectant la Religion, ſimple dans ſes diſcours,

dans sa conduite, dans son habillement, &, pour tout dire en un mot, un Roi honnête homme. J'aurois desiré encore que ce bon Monarque de France, que je ne verrai jamais, pour avoir lui-même la juste récompense du bien qu'il feroit à son Peuple, fût l'époux d'une Reine charmante, douce & bonne, & le père d'un Dauphin, qui, dès le berceau, annonçât autant de vertus que celui à qui j'ai sacrifié mon plus bel âge, fit paroître de vices. Si, avant de mourir, j'avois ce ravissant spectacle, je dirois volontiers comme le vieux Siméon : *Seigneur, vous pouvez congédier, quand il vous plaira, maintenant votre serviteur.*=Non pas moi, s'écria Bayard ; je dirois au contraire : *Seigneur, laissez-moi long-temps au service de votre image*=. (Ah! bon Bayard, que n'êtes-vous venu deux cents soixante ans plus tard! vous auriez eu ce spectacle ; vous auriez vu tout ce qu'a desiré votre oncle, *un jeune Roi vertueux, une charmante Reine qui fait son bonheur, un Dauphin qui est tout à-la-fois le gage de leur amour & le garant de la félicité publique*).

Revenons. Meſſire Georges pourſuivit ainſi.

Maintenant, il faut que j'en revienne à mon premier propos. Tu ſais en gros l'hiſtoire de ma vie ; tu vois que je n'ai pas fait honte à notre race. Tu en es le chef à préſent; mais tu as beſoin de guide, & me voici.

Réponds-moi donc à préſent comme à ton Confeſſeur ; veux - tu être d'Egliſe ou d'Epée, Evêque ou Chevalier ?

BAYARD.

Chevalier, mon oncle.

Mre. GEORGES.

Apprends donc tout ce que cette noble profeſſion t'impoſe.

La Chevalerie eſt en même temps le plus rude & le plus glorieux de tous les métiers ; c'en eſt le plus rude. Vois les grands ſacrifices qu'il nous faut faire. C'eſt peu, quand la trompette ſonne, de nous arracher des bras de nos parens, de nos femmes & de nos enfans ;

de consumer nos patrimoines pour le service de l'Etat ; de faire sans relâche les courses les plus pénibles ; d'endurer la faim, la soif ; de vivre de privations continuelles : il faut encore lutter contre la Nature, & la vaincre ; oui, la vaincre. Elle a gravé dans nos cœurs, cette Nature, l'amour de la vie & celle de notre conservation. Un Chevalier doit braver la mort ; il doit la braver à chaque pas : il faut que, des bras de celle qu'il adore, il vole sans murmure au champ de bataille.

Pierre, ne mens point ; es-tu capable de ces grandes choses ?

BAYARD.

Oui, mon oncle.

Mre. GEORGES.

Jure-le-moi donc sur cette image du glorieux Saint Georges, mon Patron, & celui de tous les Guerriers. Jadis Annibal, encore enfant comme toi, approcha sa main de l'autel de Saturne ; &, en vouant une haine éternelle aux Romains,

il ne fut point parjure. Auras-tu la force d'imiter ce grand homme ?

BAYARD.

Oui, mon très-redouté oncle.

Mre. GEORGES.

Dans ce cas, voici ta récompense, & voici comme le métier de la guerre est le plus glorieux de tous les métiers.

Les plus belles choses, mon fils, sont toujours celles qui coûtent le plus. As-tu l'ame assez large encore, pour y contenir l'image de la gloire toute entière ? Peux-tu savoir, à ton âge, combien cette passion est enivrante ?

BAYARD.

Eh ! ne le vois-je pas dans vos yeux ? vous m'enivrez moi-même, seulement quand je vous contemple.

Mre. GEORGES.

Brave enfant, tu ne tromperas pas

mon espoir; tu seras digne de ton sang, & un jour on te citera, avec honneur, parmi les Chevaliers vertueux.

Mais j'ai bien des choses à te dire; écoute.

Tu n'as peut-être jamais entendu parler d'Hercule; c'étoit un rude Héros, mon fils, & qui, avec sa seule massue, terrassa plus de Géans & déconfit plus de monstres que tous les canons de l'Europe ne pourroient faire ensemble. Sais-tu pourquoi il devint si grand? c'est qu'il avoit une volonté forte. Lorsqu'il sortoit de l'enfance, & qu'il entroit dans cet âge où les desirs de tout genre se précipitent en flots dans notre ame, il vit un jour deux femmes d'une merveilleuse beauté: l'une inspirant l'ivresse, la séduction, tous les charmes des sens, alloit pomper son cœur par l'organe des deux plus beaux yeux du monde, & le remplir de délices ineffables; c'étoit la Volupté, Déesse trop séduisante en effet, & qui fait tourner bien des têtes.

L'autre femme, plus belle encore, mais d'une beauté naturelle & sans art, calme avec de grands traits réguliers,

blanche comme la fleur dont nos Rois ont fait leurs armes, pleine de candeur, respirant l'innocence, animée pourtant, ayant dans ses grands yeux une fierté douce, un attrait vainqueur, je ne sais quel empire qui entraînoit; c'étoit la Vertu, mon cher Bayard. Courbe la tête en entendant prononcer ce nom divin, & suis-moi attentivement dans le beau récit que j'ai *encommencé pour* toi.

La Volupté dit à Hercule: « = Jeune enfant, objet des complaisances du Ciel, je viens m'offrir à toi; dès ton entrée dans la carrière de la vie, je viens t'offrir des plaisirs sans peine & des jours de délices: je t'ouvre les bras; accours, & goûte la félicité suprême = ».

La Vertu dit, à son tour, au noble Demi-Dieu: « = Enfant, le don que je veux te faire est tout différent. On te présente des plaisirs faciles; je ne t'annonce que des travaux & des peines, si tu veux suivre ma bannière blanche; mais l'immortelle Gloire t'attend au bout de la lice. Choisis = ».

Le jeune Héros s'écrie: *Mon choix*

eſt fait. Hercule s'attacha, dès ce moment, à la Vertu; il condamna ſa vie aux travaux; il expoſa ſes jours. Rien ne put ralentir ſa généreuſe volonté; il franchit les montagnes; il traverſa les mers; il parcourut le monde: il combattit les méchans, releva les malheureux, triompha & laiſſa à la terre un modèle.

Dis-moi, Pierre, s'il n'eût ſuivi que la Volupté, ſon nom ſeroit-il arrivé ſi grand juſqu'à nous? Crois toujours, mon ami, qu'il eſt beau de ſurvivre & d'étendre ſa mémoire au loin des bornes de cette courte vie. Sais-tu que tous ceux qui n'ont d'autre affaire que leurs plaiſirs, ſont les plus miſérables des êtres qui végètent ſur notre globe de douleur? C'eſt ce que j'ai bien vu à la Cour & dans la Capitale de la France: on ne bâille que-là. Un Dieu bienfaiſant nous a condamnés au travail. L'ennui, la plus horrible des maladies, vient ſaiſir à la gorge quiconque ne travaille pas. Vois les ruches de mon jardin, y a-t-il rien de plus gai que mes abeilles? Regarde autour de ce vilain bourbier

les lourds frélons traîner si péniblement le poids de leur existence : choisis aussi comme Hercule. Ce que je te dis-là, je le tiens de mon aïeul; lui-même le tenoit d'une femme; cette femme est la fameuse Christine de Pisan (1), qui étoit venue de l'Italie éclairer notre Roi Charles-le-Sage & sa Cour. Chargée de donner un plan d'éducation pour un de nos Princes, au lieu de parler, de babiller, elle montre par des exemples sensibles; elle enflamme les jeunes cœurs, comme je t'enflamme toi-même, mon cher neveu. Va, je le vois, tu seras un brave; ton ame vole au-devant de la mienne, & reçoit fidellement toutes mes impressions; ta noble ardeur déride mon front & console ma vieillesse : tu prolongeras ma vie.

(1) Voyez notre Extrait de *Christine de Pisan*, fidellement formé des deux Ouvrages qui ont été imprimés d'elle, & de tous ses manuscrits conservés sur vélin à la Bibliothèque du Roi. Cet Extrait est du second Volume d'Octobre 1779.

Mon

Mon ami, prends d'abord tes ancêtres pour modèle, & n'oublie jamais combien ils reſtèrent fidèles à l'honneur. Jamais ces preux Paladins n'ont démenti leurs deviſes. Si je ſavois écrire, & ſi le Ciel m'eût fait un Chevalier lettré, je compoſerois, pour l'inſtruction de la jeune Nobleſſe, un Livre que j'intitulerois : *Les Deviſes des grands Chevaliers de France.* Ah ! comme je ferois palpiter les cœurs de nos enfans ! je raſerois impitoyablement, & j'enſevelirois, pour leur vie, dans les Cloîtres tous ceux qui reſteroient à froid après la lecture de mon Livre.

Toutes ces deviſes, mon Jouvencel, je vais les raſſembler pour toi; je vais t'enrichir des véritables biens de toutes les grandes Maiſons du Royaume. Approprie-toi d'abord cet honorable cri de Rohan : *Plutôt mourir, que me ternir*, en reſtant toujours auſſi pur que l'hermine de Bretagne. Oſe t'attribuer la roſe blanche de Montmorency, ſi tu peux te flatter d'être ſans tache juſqu'au tombeau, comme les Héros de cette race. Prends la roue de la Tré-

mouille, si, comme ceux qui ont porté ce glorieux nom, tu ne crois jamais t'*écarter de l'ornière du devoir*. Fais graver sur le pommeau de ton épée, comme les Lusignan, si tu veux leur ressembler, ces belles paroles : *En perdant tout, je sauve mon honneur*. Arbore le phénix de celui-ci, si tu peux raisonnablement te flatter d'éclipser tous les rivaux de gloire. Embellis le haut de ton corset de mailles du pélican de celui-là, si tu brûles de répandre ton sang pour sauver la vie de tes frères & de tes compatriotes. Ne choisis le lion, que si tu es sûr de joindre la générosité à la bravoure ; & ne t'élève jusqu'à l'aigle que quand ton cœur te dira que tu peux planer sur la tête de tes égaux.

A tous les bouts de ce Royaume, vrai domicile de la vaillance, tu trouveras, mon ami Pierre, des rejettons de ces grandes Races ; tu liras leurs généreuses devises, gravées sur les cimiers des casques de leurs auteurs, qu'on garde comme des reliques sacrées, ou sur les frontons de leurs respectables Châtels. En entrant à Nesle, j'ai senti,

dès mes jeunes ans, le frisson de l'admiration, du respect & de l'amour, en me faisant expliquer ce cri des vieux Mailly : *Hongne qui vonra ;* expressions Picardes, dont je ne saurois te bien rendre le sens en François. *Hongner* signifie l'action d'un chien plein de colère, & qui étouffe ses aboiemens, en faisant, tiens, mon ami Pierre : *Ho, ho ;* puis, en renforçant sa voix : *Hongne ;* & voilà mon brave parti, élancé sur sa proie qu'il déchire. Or, les magnanimes Mailly défioient leurs ennemis & leurs rivaux d'honneur par ce cri ; & personne n'osa jamais hongner contr'eux.

A l'extrémité du Royaume, opposée à la Picardie, tu trouveras encore cette belle devise d'une Maison valeureuse : *Rè que Diou.* Tu en trouveras cent autres qui te feront venir la chair de poule.

Dis-moi s'il est possible d'être lâche, quand on est enflammé par ces expressions simples de la bravoure, de la vertu & de l'honneur de nos ancêtres ? Dis-moi si, avec de pareils exemples, nous avons bien du mérite à être des gens de cœur ?

Il faut, à ce propos, que je te conte encore une hiſtoire. Un jour j'étois allé voir l'aîné des la Tour-du-Pin, mon frère d'armes : il étoit allé chaſſer l'ours à Vaureppe, & je ne trouvai que ſon fils, à qui on faiſoit apprendre le blazon. Je ne pus m'empêcher de m'écrier : *Fi, Maître Simon, pourquoi mettre dans la tête de mon petit couſin tous ces pompeux & inutiles mots de pal, de lambel, & le reſte de votre abuſive litanie; c'eſt ſon cœur chevaleresque qu'il faut enflammer, & vous l'enflammerez ſoudain, Maître, ſi, au lieu de tout cet étalage, vous lui dites par quelles actions nos aïeux ont mérité ces armoiries que nous portons.* Vrai Dieu, ſi j'avois des enfans, je les rendrois foux d'honneur, & non de ſcience; & c'eſt ce que je tâche de faire pour toi, Pierre. Sais-tu quelles furent les exhortations de Montmorency & de Mailly, deux preux Chevaliers, s'il en fut onc, à leurs enfans, avant la bataille de Montlhéry; elles ne ſont pas longues : *Regardez*, dit l'un, *ces ſeize aigles rangées ſur notre écu; ce ſont ſeize drapeaux qu'un de nos pères arracha jadis à l'Empereur Othon dans les plaines de Bouvines. Allez donc, enfans, &*

faites comme lui. L'autre montra à ſes hoirs ſes trois maillets, & ſe contenta de leur dire : *Je vous aſſomme ce ſoir, ſi vous revenez ſans avoir bien tapoté le Duc de Bourgogne.* Ils le tapotèrent, comme beaux Diables, comme toi-même tu tapoteras un jour les ennemis de tes Rois, Seigneurs & Maîtres.

Je ſuis bien sûr que je ferois un beau Livre ſur ce ſujet-là, & que j'enflammerois mes jeunes Lecteurs, puiſqu'en te parlant ſeulement, je ſuis tout en feu, comme tu vois.

Quand on porte écrit ſur ſon haubert : *Loyal en tout*, comment pourroit-on être réfractaire à la loi? & ne faudroit-il pas être bien abandonné de Dieu & des hommes, pour dégénérer d'aïeux qui ont tranſmis à leur poſtérité cette deviſe : *Et virtus & ſanguis ?* Non, non, le mouvement d'honneur que nos ancêtres nous ont imprimé ſera auſſi durable que le mouvement général du monde. Il ágit toujours d'âge en âge, de génération en génération ; il ſe cache quelquefois comme le ſoleil : mais franchiſſant bientôt les nuages qui oſent le ternir pour un inſtant, il en reparoît

toujours plus vif, plus beau, plus impoſant. Graces éternelles ſoient rendues à la Chevalerie, d'où nous vient cette généreuſe ardeur! O ſiècle heureux de nos preux ancêtres, ſiècle conſacré dans les faſtes du monde par l'honneur & par l'amour des bonnes choſes, jours dignes d'éternels regrets, & où ceux qui ont donné le branle à la gloire ont lié la Poſtérité, & lui ont impoſé la loi de ſuivre leurs généreux exemples, & de retracer toutes leurs vertus! Où eſt-il le Chevalier François qui auroit la baſſeſſe de manquer à ſon cri? Il n'en eſt point; il n'en ſera jamais. Daigne, juſte Ciel, ne jamais démentir ce vœu ardent du patriotiſme; & que la France continue d'être à jamais le théâtre de l'honneur, de la fidélité, de la galanterie, de la gloire & de la vertu, comme elle ſera toujours celui des Graces & des diſcrètes Amours.

Tous ces emblêmes, mon ami, ſont des préceptes vivans, que la ſage Antiquité imagina pour enflammer les jeunes courages, & pour leur inſpirer l'amour de la vertu & du devoir. Sais-tu ce qui entretint ſi long-temps à Rome

la grandeur d'ame? c'eſt que chaque maiſon Patricienne gardoit les images de ſes hommes illuſtres : on les rangeoit dans un ſallon, où l'enfance n'avoit pas le droit de pénétrer. A l'âge de quinze ans, quand on prenoit la *prétexte*, on avoit enfin l'honneur d'être introduit dans ce ſanctuaire ſi long-temps deſiré. Là, les regards avides des enfans des Fabrice, des Camille, des Cincinnatus, ſe fixoient ſur les tableaux de leurs immortels ancêtres; on leur racontoit alors les belles actions, mais bien plus encore les beaux traits de vertu de ces grands hommes, & les larmes couloient.

Je me ſouviens qu'au camp devant Beauvais, M. de Saint-Pol ayant beſoin de quelques braves Chevaliers pour faire un coup de main, fit défiler devant lui les Taleyrand de Périgord, les la Tour-d'Auvergne, les Charny de Bourgogne, les Cruſſol, deſcendus de ce Géant immortel, Fondateur de notre belle Ville de Valence en Dauphiné; enfin tous les floriſſans rejettons des principales ſouches du Royaume,

& qu'il leur dit : *Ce n'eſt pas à vous que j'en veux ; vous n'avez que trop de fleurons, mes chers camarades : ne ſoyez pas trop avides de péril & de gloire ; pour Dieu, laiſſez-en un peu aux autres.* Puis, voyant quelques Chevaliers de moins haut parage, il leur dit : *Approchez, vous autres, & montrez moi vos deviſes.* Elles étoient en latin ; il ſe les fit expliquer par un Clerc. Il choiſit celui qui portoit : *Ne jamais changer, malgré tous les changemens de la vie* (1) ; puis celui qui avoit : *Quand la guerre enlève quelqu'un de ma race, il en repouſſe ſoudain un autre* (2) ; le troiſième avoit pour cri : *Je ne crains que le déshonneur* (3). Je ne me ſouviens plus des autres ; mais toutes ces deviſes étoient ſuperbes. Si tu avois vu, Pierre, comme nos yeux, nos cœurs, nos bras étoient animés à cette vue, ſur-tout quand M. de Saint-Pol s'écria : *Enfans de Héros, Héros vous-mêmes, allez juſti-*

(1) *In variis nunquam varius.*

(2) *Uno avulſo, non deficit alter.*

(3) *Opprobrium tantùm timeo.*

fier tant de magnanimes cris, & soutenir les lauriers de vos pères. Nous allâmes en cueillir d'autres, mon fils.

Tu as déjà vu, mon cher Pierre, les vieilles images de nos ancêtres communs. Crois qu'ils ont les yeux sur toi, dès ton entrée dans la carrière. Ne sois pas assez sot pour te croire honoré du nom de tes pères, si tu n'es pas héritier de leur magnanimité. Le fils d'un Héros, qui n'est qu'un lâche, est plus méprisable qu'un lâche ordinaire. A mes yeux, tout homme vicieux cesse d'être noble. Je n'ai jamais pu retenir que trois mots latins : les voici ; retiens-les bien aussi : *Nobilitas sola est atque unica virtus.* Mon enfant, sois noble comme tes pères ; comme ton trisaïeul, qui fut tué aux pieds du Roi Jean à Poitiers ; comme ton bisaïeul, qui eut le même sort à Azincourt ; comme ton père, qui s'acquit tant de gloire, & fut tant de fois blessé en défendant sa Patrie ; mais sur-tout, sois toujours honnête homme comme eux.

Hélas ! les temps sont bien changés. On étoit pur alors ; une licence affreuse commence à régner dans nos camps : on

ne reſpecte plus l'honnêteté publique comme en mes jeunes ans ; nos Anciens diſoient que c'étoit-là le prélude de la fin du monde. Mais Comines, qui connoît ſi bien l'Hiſtoire, m'a aſſuré que c'étoit ſeulement l'avant-coureur d'une révolution. Il ajoutoit que la ruine des Empires des Aſſyriens, des Mèdes, des Perſes, des Grecs, des Romains & de Conſtantinople, avoit été précédée d'une corruption générale. Il diſoit que cette corruption pouvoit durer long-temps, & que les grands Etats, ſemblables à des chênes vigoureux, ne ſe renverſoient qu'avec bien de la peine ; mais ils ſe renverſent enfin. Mon enfant, tout François doit être une racine de l'arbre de la France ; ſois toujours une ſouche inébranlable & tenace.

Si jamais tu deviens libertin, je te renie pour mon neveu, & te donne d'avance ma malédiction.

Mon ami, ſi tu veux être heureux, commence par bien remplir tous tes devoirs, & par te mettre parfaitement bien avec ta conſcience. Tu entres dans l'âge de la ſéduction, & bientôt tu

entendras la voix trompeuse de la Volupté. Apprends, mon cher neveu, que l'illusion ne fait que montrer le bonheur, & qu'elle s'enfuit avec lui après l'ivresse d'un moment. J'ai vu la Cour; j'ai vu le véritable empire de cette Volupté fatale, qui, du charme, jette ses partisans dans la satiété, de la satiété dans l'ennui & dans l'apathie. Cette maudite influence rend soudain un homme incapable de tout; elle lui ôte son énergie : un voluptueux ne sait plus que parler. Nous, mon enfant, agissons, faisons notre métier d'homme, de Chevalier sur-tout; respectons toutes les Dames, & n'en aimons qu'une. Partageons notre cœur entre la gloire & elle, ou même ne le partageons pas. En faisant un bon choix, c'est la gloire encore que nous aimons dans notre Maîtresse; une femme d'honneur en est toujours le héraut le plus impérieux. C'est ce que j'ai bien éprouvé dans ma Caroline; je lui dois tout, mes vertus, mes lauriers & mon bonheur.

Dans mes jeunes ans, nous regardions comme félons, non-seulement ceux

qui fauſſoient la foi due à leur Prince, ou qui trahiſſoient leurs amis & même leurs ennemis, mais encore ceux qui violoient la parole donnée à leur Maîtreſſe. Un trompeur de Dames étoit l'ennemi-né de toute la Chevalerie. Maintenant on commence à être infidèle à la Beauté; & le temps viendra ſans doute où l'on abandonnera, ſans pudeur, le ſexe le plus aimable & le plus foible. Malheur à toi, ſi tu tombes jamais dans ce coupable excès!

Tout libertin eſt un infame; c'eſt peu encore, tout libertin eſt un lâche: oui, un lâche, & je le ſoutiens; c'eſt le ſeul nom que mérite quiconque va trompant une femme d'honneur, & lui raviſſant ce précieux titre. Je ſais que ce lâche pourra encore braver la mort & remporter des victoires; mais au lieu de vaincre les autres, il feroit bien mieux de ſe vaincre lui même: au lieu d'être un Héros, s'il étoit honnête homme, s'il craignoit de porter l'opprobre dans une famille vertueuſe, il ſeroit bien plus qu'un Héros à mes yeux; je l'eſtimerois, & je le mépriſe.

Mes Héros, à moi, ſont Bertrand du Gueſclin, Poton, la Hire, & leurs ſemblables. Vois ſi jamais aucune tache a déparé leur belle vie. Voilà, mon neveu, les vrais parangons que je te propoſe.

Si tu as jamais un commandement & des hommes à conduire, mon ami, reſpecte bien tes ſemblables, & ſache que c'eſt un grand honneur de donner des ordres à des François. Les autres Peuples nous regardent comme des orgueilleux, en voyant cette idée ſi avantageuſe que nous avons tous de nous-mêmes. Ah! s'ils pouvoient deſcendre dans nos cœurs, ils verroient que nous avons de bonnes raiſons pour être ſi fiers. Eh! qui jamais aima ſa Patrie, ſes Rois, ſes Concitoyens, comme nous? Ces Grecs & ces Romains ſi vantés ont-ils notre ame? ne ſommes-nous pas un Peuple de frères? Aime bien tes ſoldats, mon neveu: allége, par des ſoins conſtans, par la douceur, par mille bontés, les peines que ces malheureux endurent pour défendre nos foyers communs: un mot les conſole, une louange les fait voler à la mort.

Grace au privilége que nous tenons de la Nature, l'honneur eſt le Dieu qui précipite nos bataillons à la victoire. J'ai vu les Capitaines Etrangers contraints de faire marcher, à l'aide du bâton, leurs ſoldats à la mêlée, tandis que nous n'avions d'autre peine que de modérer la généreuſe ardeur des nôtres. Ah ! mon ami, nous devons des égards à des hommes de cette trempe, & la juſtice nous oblige à la reconnoiſſance. Ne vois tu pas combien nos bons Payſans ſont fiers de nous avoir pour maîtres ? Quand Berenger, Clermont, la Tour-du-Pin & moi, nous rencontrions quelques ſoldats Dauphinois dans les Provinces éloignées du Royaume, ces braves gens pleuroient, en reconnoiſſant les bannières des Gentilshommes de leur Pays, & nous allions les embraſſer comme nos enfans, en pleurant avec eux. Il ne falloit pas leur recommander de ſe bien conduire, & de conſerver notre vieille renommée de bravoure; ils étoient auſſi rangés, auſſi intrépides que nous. Apprends donc, mon ami, à ne commander que par l'amour; tu ſeras bien plus fort

qu'avec toutes les punitions déshonorantes qu'il faut renvoyer au-delà du Rhin & des Alpes. Nos soldats ont de l'honneur comme des Gentilshommes; laissons-leur cette fleur précieuse & conservatrice de nos fleurs-de-lys. Voilà notre vrai palladium; les Troyens en avoient un autre, qui ne valoit pas celui-là. Tiens, je ne suis qu'une bête; mais qu'on me donne une armée de François, & je défie Alexandre, parce que je les conduirai avec douceur: c'est un assaisonnement indispensable au commandement parmi nous. C'est par-là que du Guesclin surpassa Clisson, qui étoit au moins son émule en talens militaires. Nos meilleurs Rois ont toujours été les mieux obéis; & quiconque veut se faire craindre parmi nous, n'est pas craint: il révolte & refroidit au contraire. Vois ce qui est arrivé à Louis XI.

Quand le temps sera venu pour toi d'aimer, aime honnêtement, fidellement, comme eux, ou comme ton oncle. Sache que le myrte est toujours verd, l'hiver comme l'été; sache qu'un amour qui finit n'est pas un véritable amour.

Dernièrement, quand j'ai été visiter avec toi les sept merveilles du Dauphiné, & que je t'ai fait manger l'omelette bitumineuse sur la prairie tremblante, on t'a dit que cette prairie merveilleuse brûloit de toute éternité : tel doit être ton cœur pour celle qui l'aura touché. Est ce que je n'aime pas toujours ta tante avec la plus vive ardeur depuis tant d'années ? L'Amour est comme la vie; son mouvement ne doit cesser qu'à la mort.

Si tu as jamais une affaire de cœur, ce que je ne te souhaite pas, sois du moins bien discret, mon ami. L'indiscrétion, en amour, est une vraie forfaiture. Se vanter des faveurs de sa Dame, c'est révéler les secrets de la bonne Déesse, & rarement ces sortes de crimes restent impunis. Ce fut ce méchef qui causa la mort au beau Duc d'Orléans, père de notre brave Dunois; il n'avoit pas plutôt triomphé d'une Belle, qu'il couroit apprendre son triomphe à son mari; & le Duc de Bourgogne, dont il avoit osé nommer la femme, le fit assassiner. Un Contemporain de ce même Duc d'Orléans, Montagu, Vidame de

Laonois, & Surintendant des Finances, s'étant vanté auſſi d'avoir obtenu les faveurs d'Iſabelle de Bavière, on examina ſes comptes; il fut décapité, & attaché aux fourches patibulaires de Montfaucon.

Mais laiſſons cela; j'ai bien des choſes plus eſſentielles à te dire. Il faut que je te parle de la Religion: voilà le point capital de la vie, & ce point renferme tous les autres. L'ame religieuſe eſt la ſeule qui rempliſſe bien tous ſes devoirs, la ſeule qui ſoit fidelle à ſon Roi, ſoumiſe à ſes parens, tendre pour ſes enfans, compatiſſante pour tous les hommes. L'homme eſt trop foible de ſa nature; il lui faut un frein. Nous ſommes ſujets à mille erreurs: nous tombons fréquemment; mais alors, en regardant le Ciel, ſi nous croyons que notre véritable Maître y réſide, cette vue nous réveille, & va ſoudain avertir notre conſcience: nous nous relevons à l'aide des remords. Méfie toi des gens irréligieux; quel garant peux-tu avoir de leur foi? ſur quel pivot roulent leurs principes? Quiconque ne croit pas une autre vie, n'eſt mu dans celle-ci que par ſon intérêt perſonnel.

Mon cœur, ce n'eſt pas parce que je ſuis ton oncle, & que je te tiens lieu de père, mais c'eſt parce que c'eſt la vérité, que je t'aſſure qu'un autre grand devoir indiſpenſable eſt d'aimer ſes vieux parens. A ton âge, on eſt fort préſomptueux : on croit tout ſavoir ; on nous regarde comme des radoteurs. Mon neveu, ſi jamais une Nation entière pouvoit adopter cette opinion funeſte, elle ſeroit bientôt détruite. Apprends que, depuis que le monde eſt monde, les Etats ont toujours été préſervés par les vieux, & perdus par les jeunes. Si je n'étois pas Chrétien, je me le ferois tout à-l'heure, quand ce ne ſeroit que pour le quatrième Commandement de Dieu. Louis XI, déſobéiſſant à ſon père, a donné un fâcheux exemple à la France; mais, grace au Ciel, cet exemple n'a pas pris, & les anciens principes ont prévalu. Ah ! ſi jamais ce mauvais fils avoit ſes imitateurs ; ſi, par la ſuite des temps, on pouvoit perdre ce vieux reſpect filial, ne pas être attendri à la vue des rides paternelles, affliger le plus pur des ſentimens ; ſi ce crime, que la Nature réprouve, pouvoit être général,

en France sur-tout où nous sommes si tendres, mon cher neveu, pleure alors sur les ruines de ta Patrie. Tout Etat est composé d'une infinité d'autres petits Etats : ces petits Etats sont les familles ; comment pourroit-on établir l'harmonie dans un tout, dont les parties seroient en discorde = ?

Telles sont les grandes leçons que Messire Georges donne avec bien plus de détail à son neveu. Il lui fait promettre de les observer pendant toute sa vie ; & le bon Chevalier le lui promet, en se mettant à genoux, en joignant les mains, & en prenant pour témoins de son engagement Saint-Georges d'Angleterre, Saint-Maurice-du-Valais, la glorieuse Vierge Marie, *Emperière du monde*, & Saint-Denis, Patron de la France & Gardien de notre oriflamme.

On sait qu'il fut bien fidèle à sa parole.

Pierre du Terrail, appellé le Chevalier Bayard, naquit sous le règne de Louis XI. Messire Georges, après avoir mis dans son cœur le germe des vertus, le présenta à Philippe, Comte de Baugé, qui devint depuis Duc de Savoie, &

qui étoit alors Gouverneur de Lyon. Ce Prince reçut le jeune homme au nombre de ſes Pages. Charles VIII, paſſant, peu après, par Lyon, pour ſa brillante expédition de Naples, fut ſi content de ſa gentilleſſe & prudhommie, qu'il le demanda à M. de Baugé, & le mena en Italie avec lui en 1495.

Bayard ne trompa point l'eſpoir du Monarque; il donna les plus grandes preuves de bravoure, & ſe diſtingua ſurtout à la bataille de Fornoue. M. de Gié, M. de la Trémouille & M. de Dunois, ne pouvoient ſe laſſer d'admirer non-ſeulement ſon courage, mais encore ſa ſageſſe & ſa bonne conduite dans un âge ſi tendre. Le Duc d'Orléans diſoit qu'il voyoit un Dugueſclin dans ce jeune homme.

Charles VIII étant mort, & ce même Duc d'Orléans lui ayant ſuccédé ſous le nom de Louis XII, voulut avoir Bayard dans l'armée qu'il conduiſit en Milanez en 1499. De-là, il l'envoya à Naples, où il réſiſta ſeul, ſur un pont, à deux cents hommes; ce qui le fit ſurnommer le Coclès François. Louis XII, mécontent des Génois, leur oppoſa en-

core Bayard ; il voulut depuis qu'il marchât au ſecours de l'Empereur Maximilien Premier. Nous voyons enſuite ce bon Chevalier faire merveille au ſiége de Padoue, ſecourir la Comteſſe de la Mirandole & le Duc de Ferrare, aider Gaſton de Nemours à battre les Vénitiens, & à prendre la Ville de Breſſe. C'eſt-là que Bayard fut dangereuſement bleſſé ; & c'eſt-là qu'il fit cette action ſi vantée par nos Hiſtoriens, en offrant aux filles de ſon Hôte les deux cents piſtoles qu'on lui avoit données pour racheter une maiſon du pillage. Il ſoutint ſa réputation à Ravenne, & fut fait priſonnier à la journée des Eperons.

Il revint en France l'an 1514, & Louis XII, pour récompenſer tant de ſervices, le nomma ſon Lieutenant-Général en Dauphiné.

François Premier ayant ſuccédé à Louis XII, livra, en 1515, aux Suiſſes cette bataille mémorable, connue ſous le nom de bataille des Géans ou de Marignan. Il la gagna, & en attribua l'honneur à Bayard ; il voulut même être

armé Chevalier par ce brave. *Après quoi*, selon un Historien du temps, *Bayard, tout joyeux, se mit à dire à son épée : Certes, ma bonne épée, vous n'êtes pas si malheureuse d'avoir fait aujourd'hui Chevalier un si puissant Roi ; vous serez dorénavant regardée comme une relique, & honorée sur toutes les épées du monde.*

Il seroit trop long d'indiquer ici les autres exploits de Bayard. Nous dirons seulement qu'il alla briller ensuite au siége de Pampelune ; que de Pampelune il vola défendre Mézières contre une armée de cinquante mille hommes, commandée par Charles-Quint ; qu'il repassa les Monts en 1523 avec Bonnivet ; & qu'enfin, à la retraite de Rébec, il reçut un coup de mousquet, qui lui brisa l'épine du dos. Il tomba, en s'écriant : *Jésus, mon Dieu, je suis mort.* Il fit un acte de contrition, baisa la croix de son épée ; &, ne trouvant point-là de Chapelain, il se confessa à son Ecuyer.

Ayant mis ordre à sa conscience, il pria qu'on le mît sous un arbre, qu'on lui posât la tête sur une pierre, & qu'on lui tournât le visage contre l'ennemi,

parce que ne lui ayant jamais tourné le dos, il ne vouloit pas commencer dans ſes derniers momens.

Il ſupplia M. d'Alègre de dire au Roi qu'il mouroit content, puiſqu'il mouroit pour lui, & qu'il n'étoit fâché que de ne pouvoir plus lui rendre ſervice.

Il fit enſuite ſon teſtament militaire. Il le finiſſoit, quand il vit arriver à lui le Connétable de Bourbon, qui lui dit: =Ah! mon pauvre Capitaine Bayard, que je ſuis marri de vous voir en cet état! = Monſeigneur, lui répondit Bayard, ce n'eſt pas moi qu'il faut plaindre: je meurs en homme de bien. Vous êtes bien plus digne de pitié, vous qui portez les armes contre votre Patrie=.

Puis, d'une voix mourante, le bon Chevalier exhorta ce grand Prince à ſe réconcilier avec ſon Roi.

Avant de rendre le dernier ſoupir, le Marquis de Peſcaire, ce fameux Général de Charles-Quint, arriva auſſi, & donna des larmes au plus redoutable de ſes ennemis. Ainſi, depuis, Montecuculli pleura notre immortel Turenne. Les hommes de bien n'ont point d'ennemis; & ſans doute le Ciel voulut que

la vertu eût le glorieux privilége d'écarter la haine, & de commander l'Amour.

Enfin, Bayard suivit religieusement toutes les sages leçons de Messire Georges. Jamais homme ne fut plus universellement regretté. François Premier le pleura, & rappelloit sans cesse son courage & ses vertus.

On rendit au corps de Bayard tous les honneurs qu'on auroit pu rendre au plus grand Roi. On le rapporta en Dauphiné; on l'enterra dans l'Eglise des Pères Minimes de la Plaine, près de Grenoble; & le Rédacteur de cet Extrait n'a pu s'empêcher de s'attendrir sur sa tombe.

Avec toutes les vertus, Bayard n'eut jamais qu'une foiblesse, que les naïfs Historiens du temps nous ont fidellement conservée. Dans sa seconde campagne d'Italie, la licence du temps & du Pays, le désœuvrement, & sans doute aussi l'impérieuse Nature, lui firent desirer d'avoir une jeune fille d'une rare beauté. On la lui amena, & sa mère la présenta elle-même au Chevalier. L'infortunée fondit d'abord en larmes;

larmes; elle avoit toute la candeur & toute l'innocence d'une Vierge du Guide. Elle se jetta aux genoux de Bayard, & le supplia, du son de voix le plus déchirant, d'épargner sa vertu, seul trésor que la fortune ennemie n'avoit encore pu lui arracher. Le Chevalier attendri demanda à la mère de cette jeune fille par quelle raison étrange elle sacrifioit ainsi une personne si honnête & si pure: =C'est la pauvreté qui nous y force, répondit la mère=.

Bayard répliqua: =Que ne parliez-vous? Dans quel crime vous alliez me précipiter, mère aveugle=!

Puis il releva cette fille tremblante, & lui dit: =Mon enfant, je vous demande pardon de vous avoir si peu connue, & je vais réparer ma faute, autant qu'il est en moi. Si vous n'aviez été qu'une femme perdue, je vous donnois cinquante pistoles, & le repentir en eût été bientôt mon unique récompense. On doit faire pour la vertu plus que pour le vice. Voilà deux cents pistoles; prenez-les, & emportez avec mon estime le plaisir d'avoir épargné une foiblesse à Bayard=.

Ainſi jadis le plus grand des Scipions renvoya à ſes parens cette belle captive Eſpagnole, ſi connue dans l'Hiſtoire. « Il remporta cette grande victoire ſur lui-même, dit Tite-Live, à l'âge de vingt-quatre ans, lorſqu'il n'avoit encore nul engagement, & qu'il venoit de conquérir l'Eſpagne : *Et juvenis, & cælebs, & victor* ».

On nous a tranſmis les opérations militaires de Bayard, & quelques traits de ſa vie privée ; mais quoique nous ayions une Hiſtoire particulière de lui, quoique l'honnête & patriote du Belloy en ait fait le ſujet d'une Tragédie, qui ne manque point d'intérêt, l'ame de Bayard n'eſt pas encore aſſez connue. C'eſt l'Epaminondas de la France ; qui ſera ſon Plutarque ?

En attendant que tu aies trouvé ce Héraut de ta gloire, ô vertueux Chevalier, s'il eſt vrai que les ames de tes ſemblables volent encore au-deſſus des climats qui leur ont donné l'être, lorſqu'elles ſont affranchies de leurs dépouilles mortelles, plane auſſi au-deſſus de l'Empire des Lys ; ſuis nos jeunes

Héros jusqu'à ce Détroit où jadis l'Océan en fureur détacha le Calpé de l'Abyda, jusqu'à cette montagne immortalisée par les colonnes d'Alcide ; & tandis que le Camp de Saint-Roch retentit des grands noms d'ARTOIS, de BOURBON & de NASSAU, inspire encore ceux qui les portent ; tu armas jadis leurs pères Chevaliers : tu les guidas dans les combats ; tu leur montras le chemin de la gloire. Ombre magnanime, conserve sur leur Race ton héroïque influence ; que les Enfans de nos Maîtres & de nos Braves foudroient ces murs orgueilleux, & que les flammes de Gibraltar, se répandant au loin sur l'Océan, écartent pour jamais de la Méditerranée les trop ambitieux Citoyens d'Albion : assez vaste est leur Empire, assez brillante est leur gloire ; assez longue a été leur persuasion mensongère, que Neptune leur avoit cédé tous ses droits : *Imperium pelagi sævumque tridentem.* C'est Cromwel, qui, par son Acte fameux de Navigation, leur avoit donné cette superbe. Fumans encore du sang de Charles Premier, ils s'indi-

gnèrent contre l'illuſtre Grotius, de ce que, dans ſon Livre intitulé *Mare Liberum*, il avoit revendiqué la liberté des mers pour toutes les Nations. Ils lui firent répondre par un Ecrit qui a pour titre: *Mare clauſum*, que cette liberté étoit perdue pour quiconque n'avoit pas l'honneur d'être Anglois. De-là cette prédiction d'un Membre célèbre de leur Chambre-Baſſe, qu'*il viendroit un temps, & que ce temps n'étoit pas éloigné, où nulle Nation du monde n'oſeroit tirer un coup de canon dans l'immenſité de l'Océan, ſans la permiſſion de la majeſté du Peuple Anglois*; prédiction arrogante, mais ſublime, & que l'événement n'a que trop juſtifiée. Que les Anglois joignent notre eſtime au grand caractère qui les diſtingue; mais qu'ils ne ſe flattent point d'un aſcendant durable ſur nous; qu'ils ſe contentent de leurs trois Royaumes, & qu'ils ſoient forcés de reſtituer à l'Eſpagne une Ville fameuſe, & trop long-temps retenue.

O Lecteurs, pardonnez-moi cet écart, mon ſujet m'entraîne; en parlant de Bayard, il eſt bien difficile de ne pas être patriote: je reviens.

L'homme d'honneur ne devroit jamais mourir ; en prolongeant sa carrière, il soutiendroit la vertu, & confondroit le vice. Perse a dit dans les plus beaux vers que nous connoissions en aucune Langue : « Souverain des » Dieux, quand tu voudras bien punir » un scélérat, montre-lui la vertu ; il » dessèchera de douleur de l'avoir aban- » donnée :

» *Virtutem videant, intabescantque relictâ* ».

Nous présumons assez favorablement de notre Nation, pour croire que quand même elle seroit dépravée, Bayard n'auroit qu'à reparoître au milieu d'elle avec toute sa gloire, toute sa bonhommie, sa franchise, sa douceur, sa probité, son désintéressement, son respect pour les mœurs & pour les Dames, & qu'il produiroit encore le plus salutaire effet. Quiconque est supérieur en France, peut faire changer les opinions. On connoît toute la supériorité du Chevalier sans peur & sans reproche, & nous n'avons plus rien à ajouter à son éloge.

Les Races des Braves s'anéantissent :

le dernier Rejetton mâle de Bayard eſt mort ſous le règne de Louis XIV; mais ce beau ſang a été glorieuſement conſervé par les femmes : il coule encore dans les veines de M. le Comte d'Eſtaing, deſcendant d'une Bayard. C'eſt la bravoure qui épouſa la bravoure. Puiſſe la Race des valeureux d'Eſtaing elle-même ne pas finir ſi-tôt ! puiſſent nos neveux ne pas dire un jour : Dans les temps les plus reculés, la France eut un Décius, qui ſauva la vie à un de nos vieux Rois dans une grande bataille (1) ! & la Patrie reconnoiſſante

(1) On voit qu'il eſt ici queſtion de la bataille de Bouvines, ſi honorable pour le Roi qui la gagna, & pour notre grande Chevalerie, qui le ſervit avec tant de bravoure. Ce fut un ſpectacle bien raviſſant, quand, avant de livrer cette bataille à jamais mémorable, Philippe-Auguſte, ôtant de ſa tête ſa couronne d'or, & la plaçant ſur l'autel en préſence de toute ſon armée, il s'écria : « François, la voilà ; s'il eſt un plus » digne que moi de la porter, qu'il la prenne, » je lui l'abandonne. =*Non*, s'écrièrent tous nos » preux, *elle ſied trop bien à votre glorieux chef*».

honora sa magnanimité d'une manière digne de lui & de ses pareils, en lui

Philippe, la remettant fièrement sur sa tête, ajouta : *Sus donc, enfans de la Victoire, venez tomber, avec moi, sur cet Empereur Othon & sur tous les ennemis de nos lys.*

Ils y tombèrent, & furent en effet les enfans de la Victoire. Mille Chevaliers firent merveille à cette grande bataille; mais trois, dont les généreux rejettons brillent encore en France, y surpassèrent tous les autres : ce furent *Montmorency*, qui prit de sa main seize aigles Impériales; *d'Estaing*, qui sauva la vie à Philippe-Auguste; & *Bonnière*, qui portoit l'oriflamme, & qui défendit en lion cette bannière sacrée. M. le Duc de Guines descend de ce valeureux Chevalier de Bonnière.

La postérité des autres Prudhommes de la France, tués à la bataille de Bouvines il y a cinq cents cinquante-huit ans, ne fut pas aussi heureuse que celle des trois dont nous venons de parler. Il est mort, dans le siècle où nous sommes, la dernière descendante d'un des Chevaliers qui relevèrent Philippe-Auguste abattu sous son cheval. Cette femme étoit à la charité de sa Paroisse.

permettant de joindre les nobles lys à son écusson, & de porter les couleurs de nos Monarques. Les descendans de ce Héros ont toujours glorieusement marché sur ses traces; & le dernier, qui fut la terreur des Anglois, ne laissa après lui que de la gloire, & pas un enfant, trop fidèle, en ce dernier point comme en tant d'autres, à Bayard & à Turenne.

Pourquoi faut-il, dit un vieux Poëte Grec, que la vertu soit si peu féconde, tandis que le vice, fatal aconit, pousse & répand par-tout ses dangereux rameaux?

Ce billot, relié de velours violet, dans lequel nous avons trouvé les *Admonitions de Messire Georges du Terrail à son neveu*, renferme encore un autre Ouvrage, qui porte aussi l'empreinte du bon vieux temps, & dont nous allons donner une idée.

LES ÉVÉNEMENS

du Château de Marcoussis.

TEL est le titre de ce second Ouvrage. Le Château de Marcoussis est situé au pied d'une montagne, à une lieue de Montlhéry; il fut bâti par le Sire de Montagu, Vidame de Laonois, & Surintendant des Finances sous Charles VI. Ce Ministre infortuné fut depuis décapité aux Halles de Paris, par un effet de la haine que lui portoient les oncles du Roi. Il n'avoit pas mérité cette haine; c'étoit un homme de bien, & un fidèle Serviteur du Roi : aussi sa mémoire fut réhabilitée bientôt après. Il fonda à Marcoussis trois monumens qui subsistent encore depuis plus de trois siècles, un Monastère, l'Eglise Paroissiale, & le Château.

Les Célestins, qu'il avoit mis dans son Monastère, firent éclater, à la mort de leur Fondateur, des sentimens qui méritent d'être rapportés. Ils attaquèrent

les Accuſateurs de Montagu, & ſuivirent le procès avec le zèle le plus vif & le plus touchant. Ayant obtenu que la mémoire du Surintendant fût réhabilitée, ils allèrent arracher des fourches patibulaires de Montfaucon les triſtes reſtes de ſon corps, malgré les huées du Peuple, qui ſe perſuade toujours qu'un homme exécuté ne ſauroit être innocent, & les rapportèrent en triomphe dans leur Egliſe, où ils lui érigèrent un beau mauſolée, qui ſubſiſte encore. Ce mauſolée peu connu des François, quoiqu'il ſoit à la porte de Paris, eſt viſité par tous les Etrangers inſtruits, & principalement par les Anglois. La figure qu'on y a donnée au Surintendant eſt belle & noble. Il avoit quarante-cinq ans à ſa mort. Nous n'oſerions aſſurer s'il eut réellement une liaiſon de cœur avec Iſabelle de Bavière, & s'il ſe rendit coupable de l'indiſcrétion que lui impute Meſſire Georges dans notre Extrait précédent; c'eſt une Anecdote que nous n'avons trouvée nulle part que là.

Quoi qu'il en ſoit, Montagu eut deux frères, dont l'un fut Archevêque de Sens, & l'autre Evêque de Paris. Il laiſſa

aussi un fils, qui mourut pour l'Etat au champ d'Azincourt, sans postérité, avec deux filles, dont l'une épousa un Bourbon, & l'autre l'Amiral de Graville.

Cette dernière, qui étoit une honnête & belle Dame, eut en dot la Terre de Marcoussis, où elle fit sa résidence. De son mariage avec l'Amiral, il sortit une fille, qui épousa un d'Entragues, Maison qui, par la suite des temps, donna deux Mignons à Henri III & une Maîtresse à Henri IV, & qui est maintenant éteinte, après s'être alliée avec les *Rieux* & les *Saintrailles*. La Terre de Marcoussis appartient aujourd'hui à Madame d'Esclignac.

A la façade du Château, on voit le portrait de Charles VI, auquel le bon Surintendant avoit rendu des services, dont une mort honteuse devoit être le prix; mais la faute n'en est pas au pauvre Roi, dont l'esprit étoit aliéné alors, & qui en effet ne régnoit plus.

Voyons maintenant les événemens les plus considérables au Château de Marcoussis.

Lorsque Louis XII régnoit encore,

ſon futur ſucceſſeur, le Comte d'Angoulême, bien jeune & bien galant, chaſſoit ſouvent dans les bois de Marcouſſis. Un jour, au lieu de découvrir le cerf de meute, il ne vit qu'une Jouvencelle qu'un Chevalier menoit en croupe vers les tourelles du Château; à cette vue, il quitte la trace de ſon cerf diſcors, & vole ſur les pas de la Belle : l'ayant vu rentrer par le pont-levis, il entre lui-même, & arrive juſtement pour lui donner la main. Nous ignorons ſi elle avoit de la beauté; mais M. d'Angoulême étoit jeune, il la trouva charmante. Notre Auteur ne la nomme pas; & nous n'oſerions aſſurer qu'elle fût ou ne fût pas la fille du Seigneur Châtelain: mais c'étoit une *de ces grandes Dames de par le monde*, dont parle Brantôme, & que François Premier a ſi ſouvent ſéduites & quittées. Ce Prince-là étoit dans l'uſage de bruſquer en amour comme en guerre. Le premier inſtant où il ſe trouva ſeul avec la gente Demoiſelle, il lui peignit ſon mal extrême avec beaucoup plus de charmes que s'il avoit été bien épris. On rougit; il parla de

sa constance, égale, pour le moins, à celle de nos vieux Paladins. En donnant cette assurance avec toute l'effronterie convenable, ses yeux étoient si beaux & si animés, qu'on le crut aussi-tôt le plus sincère des Princes & le plus loyal des Amans.

Louis XII étant mort, & M. d'Angoulême étant devenu François Premier, il continuoit d'aller chasser de préférence dans les bois de Marcoussis, & de perdre la chasse. Un jour cependant il se trouva à la lie ; il est vrai que c'est parce que le cerf étoit venu se faire prendre dans les fossés du Château, précisément au moment que le Roi recevoit, pour la première fois, le guerdon de ses poursuites amoureuses. Le cerf qu'on prit alors étoit monstrueux; on en garda le bois, qui est encore dans la grand'salle du Château, avec le portrait de ce cerf même, de grandeur naturelle.

Au bout d'un an, le Roi étant revenu à Marcoussis, on lui montra les trophées de sa chasse : il sourit ; &, se ressouvenant d'un plaisir plus doux ;

qui déjà l'avoit rendu père, il fit ces vers :

« Comme on se trompe! on cuide qu'en ces lieux
» J'étois venu lancer un cerf dans l'onde ;
» Amour le sait que je fis mieux,
» Donnant, avec ma Mie, un beau Valois au
» monde ».

Nous ignorons absolument le sort de cet enfant naturel du très-voluptueux Monarque.

On voit déjà, par ce trait, l'aisance, pour ne pas dire la corruption, survenue tout-à-coup dans les mœurs Françoises. Mais suivons graduellement les époques, la révolution nous paroîtra bien plus frappante.

Assez près de Marcoussis étoit le Château de Leuville. Au vieux temps, les Seigneurs Châtelains voisinoient beaucoup plus que de nos jours. Le célèbre Olivier, Chancelier de France, avoit été exilé dans sa Terre de Leuville, par une intrigue de Diane de Poitiers, Maîtresse de Henri II. C'est-là que ce respectable Vieillard, le cœur encore tout

plein des principes qui étoient en vigueur ſous Louis XII, ſe conſoloit de ſa diſgrace; & c'eſt-là que Michel de l'Hôpital, depuis ſon ſucceſſeur, lui adreſſoit ces belles Epîtres écrites avec le charme d'Horace & l'énergie du Portique. Un jour le vieux d'Entragues vint lui rendre viſite, & l'Exilé lui montra la plus parfaite de ces Epîtres, qui commence ainſi : « Ta vertu, Olivier, » triomphe des traits cruels de la for» tune; mais cette Déïté volage, con» tente de t'avoir précipité d'un ſi haut » rang, & de t'avoir ôté les faiſceaux » ſuperbes, te laiſſe au moins jouir de » la petite Terre de tes aïeux, & plan» ter tes pins. Depuis que la Campagne » te compte au nombre de ſes Cultiva» teurs, & qu'éloigné de la foule & de » l'intrigue, tu mènes la vie des pre» miers Habitans du monde, comme le » vain éclat de la Cour eſt inſipide à ton » ame » !

Olivier dit à M. d'Entragues qu'en effet il n'avoit jamais été ſi heureux que dans ſa retraite. D'Entragues, nourri dans les camps, élevé à la Cour, aimant encore le mouvement mal ré

son grand âge, & peu formé enfin pour devenir un Philosophe, étoit fort étonné du contentement du Chancelier; il ne pouvoit se persuader qu'on pût être heureux, quand on étoit tombé dans la disgrace. Olivier, pour le détromper, ajouta: = Que me manque-t-il? Citoyen, j'ai rempli ma tâche; j'ai géré avec honneur un grand Etat du Royaume; j'ai des enfans à qui je laisse un nom qui ne les fera pas rougir: j'ai des amis, & l'Hôpital est mon Panégyriste. Vous voyez donc, Monsieur, que ma gloire, mon sentiment, & même mon amour-propre, doivent être contens. Que peut desirer l'homme dont le cœur est plein & la conscience sans remords?

= Mais, à votre compte, reprit M. d'Entragues, je devrois donc être heureux aussi, moi; car j'ai servi bravement le Roi, &, comme vous, j'ai des enfans & des amis; avec tous ces beaux avantages, je meurs pourtant d'ennui. = Eh bien, lui dit Olivier en souriant, venez me voir souvent; le bonheur se communique, je vous rendrai heureux autant que moi.

D'ENTRAGUES.

Parbleu, je vous en défie ; je ne trouve pas fort plaisant de planter des choux à Marcoussis, comme vous à Leuville. J'ai beau chasser, j'ai beau regarder par ma fenêtre, c'est toujours la tour de Montlhéry qui me frappe les yeux. Je cours à Linas, je grimpe à Olainville ; cet éternel silence des champs, cette vie monotone, me donnent des vapeurs, & je trouve les jours éternels. Mais vous savez lire, vous ; & c'est toujours une occupation, quand on n'en a point d'autre.

OLIVIER.

Vous seriez bien étonné, si je vous disois que je n'ouvre jamais un livre. Eh ! que pourroient m'apprendre ceux qui en font ? Les Historiens mentent ; les Poëtes flattent ; les Philosophes se perdent dans les chimères ; les Moralistes ne connoissent pas le cœur humain ; les Orateurs ne savent qu'arranger des mots vuides de sens ; les Juris-

consultes n'écrivent que pour avoir de l'or; les Médecins ne semblent faire des systêmes que pour abréger nos jours; les Politiques n'écrivent sur l'Administration que pour avoir des places. Je ne vous parlerai point des conversations du monde, & des menus devis de la bonne compagnie: vous le savez vous-même, Sire d'Entragues, puisque vous en êtes excédé. Moi, je tolère l'inutilité des cercles; j'écoute avec patience, avec obligeance même, les pauvres idées qui passent éternellement par la tête des Courtisans, & je les rectifie, quand j'ai moi-même la tête assez forte. Mais, de préférence, je recherche toujours mon Jardinier; c'est le seul homme qui m'instruise agréablement; il a plus d'esprit que moi, qui me suis vu le Chef de tous les Tribunaux du Royaume=.

M. d'Entragues, qui n'étoit pas du tout convaincu, alloit répliquer, quand on entendit un coche arriver. Le Chancelier ne se seroit jamais attendu à pareille visite. La personne qui étoit dans le coche étoit la plus grande ennemie de cet illustre Magistrat; c'étoit Diane

de Poitiers. Elle retournoit de Paris à Amboise : en passant, elle avoit voulu voir M. d'Entragues à Marcoussis ; ayant appris qu'il étoit à Leuville, elle prit sur elle d'y aller voir l'homme de bien dont son caprice avoit privé la France. Elle le salua sans embarras, & comme si elle n'avoit eu aucun reproche à se faire. Mais le Chancelier fut bien moins embarrassé encore ; l'homme vertueux ne sauroit jamais l'être. Il fut poli, obligeant, aimable. On parla beaucoup de la Cour, des projets du Roi contre les Espagnols, de tous les détails de l'Administration, de toutes les petites histoires qu'une Maîtresse régnante peut dire sans se compromettre.

Par une pente invincible & naturelle, Olivier, dans toutes ses conversations, revenoit toujours aux points de morale ; & un grand caractère, un homme éloquent, entraîne les autres. La Maîtresse du Roi goûta cette conversation. Il est vrai qu'elle y érigea son opinion en principes, comme cela se pratique assez communément. Elle prétendoit que le premier moyen de bonheur étoit le don de plaire. = Dans ce cas, Ma-

dame, lui dit Olivier, vous devez être bien heureuſe=! Diane ſe défendit avec beaucoup de grace contre cette galanterie du vieux Magiſtrat, & la thèſe redevint générale.=Le premier moyen de bonheur, reprit Olivier, doit nous accompagner dans toutes les poſitions de la vie, dans l'exil, par exemple, comme à la Cour; dans la ſolitude, comme dans le grand monde. Or, tel n'eſt sûrement pas le don de plaire; pour mettre ce don en activité, il faut être avec ſes ſemblables. Il ajouta: Avouez, Madame, que vous êtes bien plus complètement heureuſe au Palais des Tournelles, ou bien à Fontainebleau, au milieu du flot ordinaire d'Adorateurs, qui volent ſans ceſſe ſur vos pas, qu'à Leuville, où vous ne pouvez régner que ſur deux pauvres Vieillards. = Mais, Monſieur, lui dit la belle Diane, en quoi faites-vous donc conſiſter le bonheur? = Madame, répondit Olivier, vous allez vous moquer de moi: mais je vous le dirai cependant; c'eſt dans la ſatisfaction intérieure. = Je vous demande pardon à tous deux, interrompit d'Entragues; le vrai

bonheur n'eſt que dans les grands ſuccès militaires =. Comme ces deux barbons ſe trompent, penſa tout bas le Sire de Leuville, le plus jeune des fils du Chancelier ! Et puis il regarda Diane ; Diane l'ayant regardé, à ſon tour, & lu dans ſes yeux qu'il étoit de ſon avis, l'en remercia par un ſourire, qui ne fit qu'embarraſſer davantage l'adoleſcent.

Une Belle ne s'appeſantit guère ſur la morale ; un rien la diſtrait & lui fait changer d'objet. La converſation finit donc ; mais Diane avoit diſtingué le Sire de Leuville, & le Sire de Leuville trouvoit que Henri II étoit fort heureux.

Diane partit pour Amboiſe ; mais ce ne fut qu'après avoir bien promis de revenir à Leuville & à Marcouſſis. Dans ces différentes courſes, elle inſpira un vrai ſentiment au fils du Chancelier, & la liberté des champs leur ménageoit ſouvent les plus doux *tête-à-tête.*

Un jour qu'elle étoit à Marcouſſis, d'Entragues avoit envoyé dire au Chancelier qu'il l'obligeroit de venir dîner avec elle. Le bon Olivier monta auſſitôt ſur ſa belle mule ; & comme il étoit preſque devenu aveugle, ſon Valet

Thomas conduisit l'animal indocile. Arrivé au bois, la mule dresse les oreilles. =Mon ami Thomas, dit Olivier, il y a là quelque chose=. Thomas regarde dans un jeune taillis, & dit tout bas : =Monseigneur, je vois double. = *Que vois-tu ?* =Je vois Monseigneur de Leuville & une Dame. = *C'est apparemment sa sœur.* = Oh ! non, Monseigneur, elle n'est pas si belle; & puis. . . enfin, je m'entends. Croyez-moi, Monseigneur, passons notre chemin. = Va donc=. Olivier arrive à Marcoussis. D'Entragues lui apprit que le Sire de Leuville & Diane étoient allés au-devant de lui : le Chancelier eut alors la preuve de ce que le discret Thomas n'avoit osé lui dire.

L'heureux couple arriva; on se mit à table : on fut fort gai. Diane étoit parée comme la Déesse dont elle portoit le nom, & aussi belle qu'elle est représentée dans la galerie du Château d'Ecouan. Le Sire de Leuville avoit lui-même l'air aussi satisfait que l'amoureux Adonis, partant pour la chasse. Olivier rioit de satisfaction intérieure ; l'honnête Thomas, qui servoit son Maître,

n'osoit regarder la belle Dame ; M. d'Entragues racontoit ses anciens faits d'armes, que personne n'écoutoit ; enfin, à l'exception des jeunes Amans, qui n'étoient occupés que d'eux, chacun répondoit à sa pensée, & tout alloit à Marcoussis le mieux du monde.

Un orage, ménagé par l'Amour lui-même, qui se plaît à donner tant de tourmentes aux pauvres humains, empêcha le vieux Chancelier de retourner ce soir chez lui. Diane, qui avoit une frayeur mortelle du tonnerre, n'osa elle-même se mettre en route ; il fallut bien aussi que le Sire de Leuville, en fils sensible & tendre, restât avec son père : on coucha donc à Marcoussis. Olivier, qui avoit pris, depuis soixante-dix ans, l'habitude de se lever avant le soleil, n'y manqua pas cette fois. Etant habillé, il va frapper à la porte de son fils, qui étoit logé près de lui (on n'avoit pas, dans ce temps-là, l'odieuse importunité des Valets aux vieux Châteaux). Le Sire de Leuville n'étoit pas dans sa chambre. Olivier passe au bel appartement, dont il trouve aussi la porte ouverte ; il approche, & voit de fort près,

avec ſes yeux preſqu'éteints... Quelle vue pour un Chancelier de France ! Depuis, un autre Chancelier, qui ne valoit certainement pas le nôtre, fut témoin oculaire de quelque choſe de ſemblable : c'étoit ſa femme & ſon ami ; &, pour légitimer, en quelque ſorte, leur union, il ajuſta ſon mortier ſur leurs deux têtes. Mais Olivier n'avoit pas-là ſon mortier, & le cas étoit bien différent : c'étoit ſon fils avec la Maîtreſſe du Roi, qui, après avoir cauſé la perte du père, faiſoit le bonheur de ce fils. = O Ciel ! dit Olivier, quelle vengeance, & qu'eſt-ce que ce monde = ! Il ſourit encore de ſatisfaction intérieure, & ne parla jamais ni à ſon fils ni à perſonne de l'étrange ſpectacle qu'il avoit eu à Marcouſſis. C'eſt le Sire de Leuville lui même qui avoit parfaitement diſtingué ſon père dans ce moment critique, quoiqu'il feignît alors de dormir ; c'eſt lui qui, après la mort de Henri II, apprit cette Anecdote aux jeunes Courtiſans.

Parmi le nombre preſqu'infini de Chanceliers que nous avons eus en France, la plus grande partie ſont reſtés

restés ensevelis dans la nuit des temps; &, parmi le petit nombre de ceux dont les noms ont surnagé, combien peu de ces noms sans tache! N'a-t-on rien à reprocher à du Prat? Le procès criminel de Poyet n'a-t-il pas imprimé une flétrissure à sa mémoire? Birague n'écorchoit-il pas le François? Olivier passa pour le plus intègre, le plus courageux & le plus savant de tous nos Chanceliers, jusqu'à l'instant de son exil; & si, lorsqu'il reprit l'exercice de sa Charge sous le règne de François II, il n'eût pas souscrit, par foiblesse, aux cruelles exécutions d'Amboise, il auroit balancé la réputation de Michel de l'Hôpital son successeur.

Ce bon Olivier ne fut pas le seul homme considérable exilé à Leuville. Ce Château fut aussi le lieu où nous avons vu reléguer l'avant-dernier Duc de Châtillon. Il est maintenant démoli, & la Terre de Leuville appartient aujourd'hui à M. le Maréchal de Mouchy.

Il nous reste une Lettre latine du Chancelier Olivier, qu'on retrouve parmi celles de Michel de l'Hôpital; elle est remplie d'éloquence & d'énergie.

» J'ai franchi, dit-il, le détroit orageux » de la Cour ; vainqueur des vents & » des tempêtes, j'ai pris port à Leu- » ville. Depuis que je goûte la tran- » quillité de cette rade, je ne la quit- » terois pas pour tout l'or d'Attale, ni » pour toute l'opulence de la Lydie. Je » vis ici pour moi, & je foule à mes » pieds le pire de tous les venins, ce- » lui de l'Envie, celui de la Calomnie. » J'ai pour garant de ma félicité mon » innocence, cette vieille vertu de nos » pères ; c'eſt l'abri du figuier, contre les » méchancetés de la Cour, contre les » amis équivoques, & la légèreté po- » pulaire. J'ai eu le bonheur de ne ja- » mais ſortir du ſillon de la vertu ; & » ſi les remords ſont les plus affreux ſup- » plices des méchans, une conſcience » pure eſt, dans tous les temps & dans » toutes les poſitions, le reconfort de » l'homme de bien ».

On voit que nous paſſons légèrement ſur les petites intrigues amoureuſes répandues dans les Evénemens du Château de Marcouſſis, pour nous arrêter, de préférence, ſur les traits de caractère, qui peignent bien mieux les temps,

Nous ne rapporterons plus qu'une seule Anecdote, qui a été défigurée par la foule de nos Historiens, qui, depuis plus de cent ans, sont dans l'usage de se copier les uns les autres.

C'est au Château de Marcoussis que Henri IV vit, pour la première fois, Mademoiselle d'Entragues. Il alla l'y revoir fort souvent; & un jour qu'il l'apperçut à une fenêtre de ce Château, il lui dit: = Mademoiselle, veuillez m'apprendre le chemin de votre chambre? = Par l'Eglise, Sire =, lui répondit Mademoiselle d'Entragues. Nos Historiens ont compris par cette réponse, que la nouvelle Maîtresse du Roi lui insinuoit que le mariage seul pourroit l'attacher à lui: mais cette Demoiselle entendoit bien moins de malice dans sa réponse. Elle vouloit dire tout naturellement qu'on montoit à sa chambre par l'escalier de l'Eglise. Si l'on voyoit aujourd'hui cette chambre où Henri IV fut heureux, quelle différence avec nos charmans boudoirs! Il est vrai que la chambre de la belle Gabrielle, à Monceaux, est aujourd'hui une étable à vaches.

On sait que ce fut encore à Marcoussis

que le Cardinal Mazarin fit mettre en prison le Grand-Condé, le Prince de Conti & le Duc de Longueville; & que tandis que le premier juroit contre son Persécuteur, le second prioit Dieu, & le troisième pleuroit.

ROMANS HISTORIQUES.

HISTOIRE
DE MADEMOISELLE
DE GUISE
ET DU DUC
DE BELLEGARDE,

Dans laquelle ſont liés les Amours de Henri IV & de Gabrielle d'Eſtrées.

Anecdotes du 16e ſiècle. 2 vol., 1741, in-12.

DES raiſons, dont il eſt inutile que nous rendions compte, nous obligent de donner à cette Hiſtoire la préférence

ſur celles de Henri III, Charles IX, Henri IV, que nous avons promiſes: le Public ne nous demande que de lui tenir parole, le temps n'y fait rien. Eh! de quoi pourroit-il ſe plaindre, s'il eſt amuſé, chemin faiſant!

Nous allons donc lui parler de l'aimable & belle fille de la Ducheſſe de Guiſe, de cette Ducheſſe ſœur de Madame de Nemours, & moins modeſte & moins fidelle que celle-ci. Elle avoit été mariée au Prince de Porcien; &, quoiqu'engagée dans les liens du mariage, elle avoit ſoupiré pour le Duc de Guiſe. Le Prince, en mourant, lui fit promettre de n'épouſer jamais le Duc de Guiſe: vaine promeſſe! à peine il n'étoit plus, qu'elle donna ſa main au Duc; & il étoit temps: un peu plus tard elle l'auroit trouvé enchaîné par la Reine de Navarre. S'il faut en croire le proverbe, *telle mère, telle fille;* ici le proverbe n'eſt point menteur.

On doit dire, pour excuſer Mademoiſelle de Guiſe, que ſon père étoit un ambitieux, qui s'entouroit de tout ce qu'il y avoit de plus brave & de plus illuſtre à la Cour, & qui n'étoit point

fâché que sa femme, que sa fille, payassent avec une autre monnoie que les vapeurs de l'ambition, leur dévouement & leurs services. Une vertu, quelqu'entière qu'elle eût été, n'auroit pu tenir contre les attaques de ces *braves* & contre les suggestions du Duc de Guise. On l'accusa de fermer un peu trop les yeux sur les intrigues de sa femme & sur les penchans de sa fille. L'ambition étoit le seul besoin de son ame ; peu lui importoit à quel prix & par quels moyens il devoit s'approcher du Trône. N'oublions pas qu'un Roman n'exige pas toute la sévérité, &, s'il faut le dire, toute la vérité de l'Histoire. Laissons en paix ces Ombres fières, & qui ne furent que trop célèbres; n'allons point nous promener autour de leurs cénotaphes sanglans, & ne disons point tout ce que la Postérité a dû graver sur leurs tombes. On auroit pu écrire sur la tombe du Duc cette inscription qu'on lit sur celle du brave Trivulce :

Ici repose qui ne reposa jamais.

Venons-en à Mademoiselle de Guise ;

avançons ſon portrait, en diſant qu'elle épouſa enfin le Prince de Conti, & qu'elle eſt Auteur du Livre qui a pour titre : *Amours de Henri IV*. Elle pouvoit mieux connoître qu'une autre les intrigues d'une Cour dans laquelle elle avoit joué un ſi grand rôle : ſes liaiſons avec Henri IV, le Duc de Bellegarde & Gabrielle d'Eſtrées, furent ſi intimes ! Elle a écrit, & n'a écrit que ce qu'elle a vu. En voilà aſſez pour la Femme-Auteur ; venons-en au Roman.

Le beau Givry fut le premier Cavalier qui fixa l'attention de Mademoiſelle de Guiſe. Givry n'étoit point un des Mignons de Henri III, & n'en étoit pas moins cher à Catherine de Médicis & aux Braves de la Cour. Le Duc de Guiſe, qui ſe connoiſſoit en hommes, conſeilloit à ſa fille d'attirer le beau Givry. Il n'étoit pas néceſſaire qu'elle y employât beaucoup d'art ; Givry n'avoit pas beſoin d'être appellé ; il venoit tout ſeul : il étoit déjà deſtiné à jouer auprès de Mademoiſelle de Guiſe un rôle bien au-deſſous de celui qu'il auroit dû jouer. Ce n'étoit ni ſa faute, ni celle de Mademoiſelle de Guiſe : l'Amour l'avoit ainſi voulu.

Givry avoit, eu par surcroît d'infortune, le malheur de plaire à la Duchesse de Montpensier, cette terrible Duchesse, que quelques Historiens ont comparée à Frédegonde, si ambitieuse, & d'une fierté insoutenable, qui ne lui permettoit des liaisons qu'avec ceux de sa famille. Cette cruelle femme aima cependant; il n'est pas vrai que l'Amour fait un mouton d'un tigre: les tigres aiment sans rien perdre de leur férocité. Givry avoit vu Mademoiselle de Guise; il étoit tout naturel qu'il s'attachât à la nièce, qui ne le recherchoit point, plutôt qu'à la tante, qui le prévenoit. La Duchesse n'y fut pas trompée: elle eut bientôt connu sa rivale. Sa passion, loin de s'éteindre, en devint plus forte; tout ce qu'elle devoit aux bienséances ajouta à ses chagrins, sans altérer sa tendresse. Givry n'avoit point encore fait son aveu à Mademoiselle de Guise: le hasard le servit mieux qu'il ne l'espéroit.

Mademoiselle de Guise assistoit à une Comédie avec Mesdames d'Epernon, de Joyeuse, & Mademoiselle d'Uzès. La

Reine, qui étoit dans sa loge avec Madame de Lorraine & Mademoiselle de Condé, s'étant trouvée incommodée de la chaleur, on la tira de sa loge prête à s'évanouir. Tout le monde s'empressa de la suivre au Louvre. Givry avoit de plus grands intérêts ; il resta auprès de Mademoiselle de Guise. = Vous n'êtes pas bon Courtisan, lui dit-elle ; ne craignez-vous pas qu'on ne vous fasse un crime de l'indifférence que vous marquez pour Sa Majesté ? = Il est des devoirs bien plus pressans, Mademoiselle. = Eh ! quels sont-ils ? = Le repos de ma vie en dépend. = Vous ne devez pas les négliger : car vous êtes nécessaire à l'Etat. = Ce soin m'importe peu ; & plût au Ciel que je n'en eusse jamais eu d'autres ! je ne serois pas à la veille d'être le plus malheureux des hommes. = Je ne crois pas qu'aucune disgrace menace vos jours, & je devine encore moins qui pourroit vous l'attirer. = Il ne seroit pas difficile de vous l'apprendre, dit-il, en regardant tendrement Mademoiselle de Guise, si, en le faisant, je ne m'exposois au malheur que je prévois. = Si cela est, je

vous diſpenſe de me le dire. = Ah ! cruelle, vous avez trop pénétré dans mon cœur, pour ignorer ce qui s'y paſſe ; vous avez vu qu'il vous adore ; & je vois que l'hommage qu'il veut vous rendre ne vous déplaît que trop=.

On devine aiſément que Mademoiſelle de Guiſe fut flattée de cette déclaration, quoiqu'elle n'en fût pas émue. Il eſt toujours doux, quand on eſt jeune & belle, de pouvoir dire d'un homme jeune & beau : Il eſt mon eſclave. Un eſclave de plus ne ſert qu'à célébrer la beauté d'une femme. Souvent le malheureux qui ſe plaint la prône davantage que l'Amant heureux, qui craint qu'on ne ſoupçonne ſon bonheur, & ſe tait. Madame de Montpenſier avoit ſuivi toute la pantomime de Givry ; elle étoit placée dans une autre loge en face de celle de Mademoiſelle de Guiſe : heureuſement qu'elle n'entendit pas tout. L'illuſion lui étoit encore permiſe, & c'eſt quelque choſe que l'illuſion. Elle ſe fit un plan de conduite qui ſuffiſoit pour traverſer les deux Amans, mais qui ne pouvoit jamais lui ramener Givry. Elle l'invitoit ſouvent : il étoit de

toutes ſes fêtes. Elle avoit ſoin d'y attirer ſa nièce, pour être sûre que Givry y viendroit. Son unique occupation, au milieu des jeux, étoit de chercher Givry, de rompre ſes entretiens avec Mademoiſelle de Guiſe, & de le retenir. Ce moyen étoit trop violent: Givry en ſentit les effets, & n'en voulut pas voir le motif. Elle le ſuivoit partout; & auſſi-tôt qu'elle le ſavoit chez Mademoiſelle de Guiſe, elle accouroit.

Un jour il étoit entré dans l'appartement de Mademoiſelle de Guiſe, & ne l'y ayant point trouvée, il deſcendit dans le jardin, & s'aſſit ſur un lit de gazon, où il s'endormit inſenſiblement. Madame de Montpenſier, qui venoit voir la Ducheſſe de Guiſe, ne la trouvant point, deſcendit dans le jardin; le haſard la conduiſit au même lieu où il dormoit. Elle apperçut une petite boîte qui ſortoit de ſa poche; elle la prit, dans l'attente d'y trouver le portrait de Mademoiſelle de Guiſe: elle n'y trouva que celui de Givry. L'Amour lui ſuggéra le projet d'un échange. Elle tira le portrait de Givry, & ſubſtitua

le sien dans la boîte ; elle le remit dans la poche de Givry, & se retira.

Givry n'avoit point soupçonné son bonheur : il ignoroit l'échange galant qui avoit été fait. Il vint chez le Roi, où il perdit la boîte, en tirant son mouchoir. Une des Filles de la Reine Louise la ramassa, & la remit dans les mains de Sa Majesté. La Reine, douce & bien éloignée de se laisser entraîner au mouvement de galanterie établi à la Cour, craignit que cette aventure ne transpirât, garda la boîte pour la rendre elle-même à la Duchesse de Montpensier. Mademoiselle de Guise avoit été présente à l'ouverture de la boîte. Quoiqu'elle aimât foiblement Givry, elle fut offensée de l'espèce de préférence qu'il falloit bien qu'il eût accordée à la Duchesse, pour en avoir obtenu le portrait. Elle prétendoit que la Duchesse, après avoir assez fait parler de son ambition, devoit un peu mieux cacher les foiblesses de son cœur.

Givry, s'étant apperçu de la perte qu'il avoit faite, en témoigna de l'inquiétude. Le Duc de Guise l'en railla,

en préſence de Mademoiſelle de Guiſe. = J'ai perdu, dit Givry, une boîte que j'ai fait chercher en vain par-tout. =Ah! Monſieur, reprit le Duc, voilà une négligence condamnable, & vous devez rougir d'avoir ſi peu de ſoin d'une choſe qui renfermoit ſans doute la faveur de quelque Maîtreſſe. = Le portrait que j'ai perdu eſt celui que j'avois fait faire dans mon dernier voyage d'Italie. = Votre diſcrétion eſt extrême, reprit Mademoiſelle de Guiſe ; mais il me ſemble que vous devriez être moins réſervé avec vos amis : on en fait là-deſſus plus que vous ne penſez; &, pour peu qu'on voulût vous brouiller avec ce que vous aimez, il ne ſeroit pas mal-aiſé d'y réuſſir. = En vérité, Mademoiſelle, vous ſeriez la première que je choiſirois pour confidente.= Je ſuis peu propre à cela, Monſieur; je vous donne ſeulement avis de ne point expoſer les faveurs d'une veuve aux yeux de toute la Cour=.

Givry ne comprit rien & ne pouvoit rien comprendre à ce diſcours : il crut que Mademoiſelle de Guiſe plaiſantoit.

Madame de Montpenſier s'étant trouvée ſeule avec la Reine, fut fort étonnée de recevoir ſon portrait de ſes mains. Elle ſe défendit de l'aventure avec toute l'adreſſe que l'Hiſtoire n'a pas manqué de lui prêter. La Reine parut ſatisfaite de ſa défenſe ; l'attente de la Ducheſſe devoit être néceſſairement trompée : ſon eſprit lui ſuggéra des expédiens. Elle écrivit le billet ſuivant à Givry. « Je ne ſais à quel deſſein » vous avez mon portrait ; on m'a dit » l'aventure qui l'a fait tomber entre » les mains de la Reine : vous me ferez » plaiſir de m'apprendre ce myſtère ; je » vous attendrai ce ſoir dans l'appartement de la Princeſſe Dauphine ».

Givry répondit honnêtement à l'invitation qui lui étoit faite, & à laquelle il ne lui étoit pas poſſible de ſe refuſer. L'appartement de la Princeſſe Dauphine n'étoit point habité depuis ſa mort, & il n'y en avoit point de plus propre à un tête-à-tête. Mademoiſelle de Guiſe alloit tous les jours au Louvre : le haſard voulut qu'elle paſsât par la galerie où étoit l'appartement de la Princeſſe Dauphine. Surpriſe d'y appercevoir une clef, elle pouſſa doucement

la porte, & n'y voyant perſonne, ſe haſarda d'y entrer. Elle ſe diſpoſoit à revenir ſur ſes pas, quand elle entendit du bruit. La curioſité l'arrêta, & elle ſe cacha dans la ruelle d'un lit dont un rideau la couvroit entiérement. Elle n'y fut pas long-temps ſans voir arriver la Ducheſſe de Montpenſier, & peu d'inſtans après Givry. Il s'approcha de la Ducheſſe, qui, s'étant placée dans un fauteuil, l'obligea de ſe mettre auprès d'elle. = Eh bien, lui dit-elle, Monſieur, pourrai-je ſavoir par quelle aventure mon portrait eſt tombé entre vos mains, & à quel deſſein vous l'avez gardé? = Il ne ſeroit pas difficile de le deviner, Madame; la poſſeſſion du portrait d'une perſonne comme vous eſt un tréſor ſi rare & ſi précieux, qu'il ne faut que ſon ſeul prix pour le faire chérir; mais j'oſe vous aſſurer, Madame, que je n'ai jamais été aſſez heureux pour l'avoir. = Ah! vous l'avez eu, répondit la Ducheſſe, irritée que Givry ne profitât point de l'occaſion pour lui parler d'amour; vous l'avez eu, & j'en ai des garants inconteſtables. = Encore un coup, Madame, on vous a donné de faux avis, & je ne ſaurois me

vanter d'un bien que je n'ai jamais poſſédé. = Vous diſſimulez en vain, je le ſais, & c'eſt de la Reine . . . . = Je n'ignore pas, Madame, que j'en perdis un hier chez la Reine. = Non, vous ne l'ignorez pas; mais je ne ſais par quel motif vous vous défendez que ce ſoit le mien : cela ne vous feroit, ce me ſemble, aucun tort, & vous devriez avouer de bonne foi une choſe qui me met dans une véritable inquiétude. = Encore une fois, Madame, vous m'embarraſſez beaucoup. = Je vois ce que c'eſt; vous craignez qu'on ne penſe que vous êtes amoureux de moi : mais n'appréhendez rien, Monſieur; ma conduite & ma vertu vous juſtifieront toujours aux yeux de toute la Cour. = Je vous dois tant de reſpect, Madame, que ceux qui connoîtront tout celui que j'ai pour vous, ne jugeront jamais que je me ſois oublié juſques-là. = Ah! vous ne ſeriez pas le premier téméraire qu'on auroit vu ſoupirer pour des femmes comme moi. = Je le crois, Madame; mais leur ſupplice me fait peur. = Vous n'avez pas toujours été ſi modeſte, &

l'on sait que vous avez pour Mademoiselle de Guise des sentimens qui vont de pair avec ceux que vous venez de traiter d'audacieux =.

Givry ne répondit rien à ces dernières paroles. La Confidente de la Duchesse de Montpensier, qui faisoit le guet à la porte, vint l'avertir qu'il venoit du monde; & en effet on entendit parler si près de l'apparrement, qu'elle eut à peine le temps de se cacher dans la ruelle du même lit où Mademoiselle de Guise s'étoit réfugiée. Givry sortit sans avoir été apperçu. Ceux qui avoient troublé l'entretien, étoient le Duc d'Epernon & Madame de Fervaques, qui étoient unis de bien étroites chaînes.

Rien n'étoit aussi singulier que la situation de Mademoiselle de Guise : elle avoit toutes les peines du monde à s'empêcher de rire aux éclats. La Duchesse, craignant d'être apperçue, s'approcha si près d'elle, que celle-ci, voulant reculer, de peur d'être reconnue, fit un faux pas: elle entraîna le rideau avec si peu de précaution, que

la Ducheſſe auroit été découverte, ſi cet accident n'eût obligé le Duc d'Epernon & la Marquiſe de Fervaques de ſe retirer.

La ſurpriſe de la Ducheſſe ſeroit difficile à peindre. Mademoiſelle de Guiſe rioit; elle étouffoit de colère : elle ne put s'empêcher de croire que ſa nièce étoit venue, de concert avec Givry, pour jouir de ſa honte. La querelle alloit devenir plus grave, quand Givry parut. = Venez, Monſieur, lui dit Mademoiſelle de Guiſe ; venez m'aider à vous juſtifier dans l'eſprit de Madame; elle eſt fortement perſuadée que vous m'aviez avertie qu'elle ſe devoit trouver ici avec vous; & ce que j'ai dit n'a pu encore la déſabuſer. = Le myſtère eſt ſi nature entre deux Amans, répliqua la Ducheſſe, que je devine toutes vos réponſes. Monſieur vous aime, on le ſait ; en tout cas, je me charge d'apprendre à ceux qui l'ignorent le ſecret de vos ſentimens =. Elle ſortit. Givry profita de l'occaſion ; mais qu'il fut peu avancé ! Enfin, on l'avoit écouté : c'eſt preſque une réponſe. Eh ! ſi cette manière de répondre à un

Amant ne suffit point pour le contenter, du moins elle lui permet l'espérance. Mademoiselle de Guise étoit cependant bien éloignée de rejetter entièrement les vœux de Givry : mais l'Amour n'avoit point encore parlé pour lui ; c'étoit au temps à aider l'Amour. L'ambition avoit trouvé place dans le cœur de Mademoiselle de Guise ; cette passion étoit un héritage de famille, qu'elle avoit conservé, & que toute la Maison de Lorraine entretenoit avec une sollicitude peu commune. L'Histoire a dit assez jusqu'à quel excès les Guise poussèrent l'ambition.

Mademoiselle de Guise prouva bientôt qu'elle étoit de cette famille. Givry en versa les premières larmes. Le Roi de Navarre (Henri IV) avoit demandé le portrait de cette fille célèbre. Cette demande, qui, de la part du galant Henri IV, n'annonçoit qu'une fantaisie, qu'un respect (si l'on veut) que ce Roi avoit pour tout ce qui étoit joli, fut regardée comme un pourparler de mariage. La guerre civile étoit terminée ; les horreurs du siége de Paris n'eussent point étonné l'Europe, si ce Roi avoit

accepté la main de Mademoiſelle de Guiſe; il n'eût pas même été beſoin d'abjurer la Religion-Réformée; tous les Guiſe ſe ſeroient faits Proteſtans, & cette alliance lui auroit été plus utile que celle du Pape, dont il épouſa la nièce. Ce n'eſt point la ſeule faute que la Politique ait à reprocher à ce bon Roi; il eût empêché la malheureuſe & belle Marie Stuart de monter ſur l'échafaud, s'il l'avoit épouſée: les Bourbon régneroient peut-être encore en Ecoſſe, & peut-être à Londres. Pourquoi refuſa-t-il d'épouſer la fille de Catherine de Médicis? combien d'années de guerre euſſent été remplacées par des années de paix! Mais n'accumulons point nos pourquoi, & ne reſſuſcitons point cette ancienne coutume des Eſpagnols, de faire le procès à leurs Rois après leur mort. Pour nous, ſoyons ſobres, & croyons que condamner les Rois quand ils ne ſont plus, c'eſt juger ſur des effets, au lieu qu'il faudroit les juger ſur les cauſes, qui les ont preſque toujours juſtifiés.

Les bruits de la recherche du Roi de

Navarre relevèrent l'orgueil de Mademoiselle de Guise. Givry n'étoit pas aimé, mais on lui donnoit des espérances; on lui donnoit, en attendant, des chaînes : c'étoit, après tout, un esclave. On croyoit devoir être un peu fausse, pour ne pas le chagriner. Givry avoit toujours parlé & écrit comme un Amant parle à son Amante, & avoit fait disparoître ces tournures d'usage qu'on emploie avec les étrangers; le respect étoit dans son cœur, mais l'Amour étoit sur ses lèvres, & dans ses billets c'étoit l'Amour, l'égalité; c'étoit cette déification, ce ton imprécatif, si tendre & si énergique : il faisoit de son Amante une Déesse, la plus belle de toutes les Divinités, & il parloit à la Déesse comme on parle à une Amante, avec ce langage, qu'on croit plus expressif, le plus beau de tous les langages, & que l'Amour, qui mépriſe les circonlocutions, & qui rétrécit tant qu'il peut la cohorte infidelle des synonymes, rend commun à tous les hommes, aux Rois & aux Bergers. Le Roi & le Berger ne disent ni mieux ni plus

ſouvent l'un que l'autre : *Je vous aime.* Quel mot quand il eſt ſenti! quelle harmonie il répand dans l'ame & dans nos ſens !

Il ne fut plus permis à Givry de dire à Mademoiſelle de Guiſe : *O toi! ô toi! chère amie!* Elle alloit devenir Souveraine : Givry n'étoit plus qu'un Sujet placé loin du Trône ; il falloit de même qu'elle effaçât de ſon ſouvenir l'image de Givry & la penſée de l'avoir aimé. Eh ! qui ne reconnoît à ces traits l'ambition ! Mais un Dieu juſte, qui jugea l'homme, plaça, pour humilier ſa fierté dans ſa tête trop vaine, la penſée & le ſouvenir. Mademoiſelle de Guiſe ne perdit ni l'un ni l'autre. Givry n'eut pas le courage de rompre ſes fers ; il s'éloigna. S'il eût été irrité, il auroit joui de la confuſion qui ſuivit bientôt la nouvelle de l'indifférence du Roi de Navarre. Givry, à cette nouvelle, ne ſe tint point en garde contre l'eſpérance : il aimoit, il eſpéroit . . . . Eh ! nous ne connoiſſons que trop cette incroyable logique. Mademoiſelle de Guiſe rabaiſſa ſa fierté, & s'humaniſa de nou-

veau; mais Givry touchoit aux limites de ſes eſpérances : il ne va plus jouer qu'un rôle ſubalterne. Un rival va occuper la première place : un rival brillant va figurer ſur l'avant-ſcène; c'eſt Bellegarde. L'avoir nommé, c'eſt preſque l'avoir défini; c'eſt avoir montré l'arbre généalogique de ces aimables *roués* de Cour, qui aiment par-tout, trompent toujours, publient tout, chanſonnent tout le monde, ſe trouvent par-tout, & ne craignent ni le courroux des Rois, ni l'épée de leurs rivaux, ni la haine des femmes, ni le mépris public. Le nombre de ces brillans *roués* eſt petit. Nous ne comptons guère à la tête de ces grands conquérans de cœurs que Bellegarde, & dans la ſuite Buckingham & Grammont.

Le Roi de Navarre aſſiégeoit Paris. Nous n'affligerons point nos Lecteurs par le récit des calamités qui furent les ſuites de ce ſiége affreux (1). Le Roi, perſuadé que la Ville ne pouvoit man-

(1) Sa Majeſté étant à Aubervilliers, eſt-il dit

quer

quer d'être prise, se tenoit tranquille dans son camp, & se délassoit des fati-

---

dans une relation peu connue & entièrement ignorée du Père Daniel, de Mezerai & de Péréfixe, résolut de faire loger quelques pièces sur le haut de la montagne de Montmartre, pour tirer dans la Ville, & dont ils ont reçu grand dommage, ne s'étant aussi passé jour qu'il ne s'y soit attaqué de fortes escarmouches, où ils leur ont tué une infinité de leurs gens, même depuis que les bleds commencent à mûrir, de ceux qui entreprennent d'en venir couper, comme ils s'y hasardent à troupes, tant la nécessité les presse, & semble que ceux de la Ville ne soient pas marris que l'on leur tue ainsi leurs gens, parce qu'ils se déchargent, par ce moyen, d'autant de bouches; ce qu'ils ne pourroient pas faire honnêtement, & sans plus de péril d'autre façon, car leur nécessité est telle, qu'ils se mangent & dévorent les morts : aux boucheries ouvertes, ils y ont vendu la chair des ânes & des chevaux; & il y a plus de quinze jours qu'ils en sont réduits au pain d'avoine, &c. &c. &c.

Nous sommes fâchés de ne pas pouvoir trans-

gues de la guerre dans les bras de Marie de Beauvilliers, jeune Abbeſſe de Montmartre, dont beaucoup d'Ecrivains ont écrit la vie ſcandaleuſe, & dont pas un n'a dit quelle fut ſa pénitence. Nous, que des recherches étrangères à cet Ouvrage ont entraînés bien avant dans les Annales du ſeizième ſiècle, nous pouvons aſſurer que, du moment que la fille du Marquis de Cœuvres, la belle Gabrielle, fut préſentée au Roi, la jeune Abbeſſe quitta Senlis, retourna dans ſon Monaſtère, où elle offrit à la tendre Amante de Louis XIV un modèle & un exemple. Marie de Beauvilliers traça la route du repentir à l'infortunée Ducheſſe de Vaujour (1).

---

crire les lettres compatiſſantes que le bon Henri écrivoit aux Affiégés. On lui répondoit avec fureur, & par des outrages horribles. C'étoient des Prêtres qui tenoient la plume, le Père Auger & Boucher.

(1) Mademoiſelle de la Valière reçut le Duché de Vaujour, qui lui fut acheté par Colbert,

Givry, soit par imitation, soit déterminé par l'Amour, laissoit entrer par la porte qu'il tenoit, dans la Capitale affamée, trois mille muids de bled & dix mille de vin: tous les Généraux en faisoient autant. Henri, le bon Henri pardonnoit ces infractions; il aimoit son Peuple, & ne vouloit pas le punir d'un fanatisme dont il étoit la victime. Alors parut le brillant Duc de Bellegarde: chargé de la haine des Guise, accusé d'avoir trempé dans l'assassinat du dernier Duc à Blois, son nom avoit toujours fait frémir Mademoiselle de Guise. Ce nom va causer de plus douces émotions. Mais vous vous trompez, fille ambitieuse, si vous croyez aux sermens de l'aimable Héros, qui aime ailleurs, qui aime à-la-fois dans plusieurs lieux, & qui vous trompe toutes. Givry, ô vous Amant si respectueux, si fidèle, attendez, vous serez vengé; mais vous ne voulez pas l'être.

Voir Mademoiselle de Guise & avoir du goût pour elle, la voir & desirer

qui voulut lui faire sa cour, & dont Louis XIV approuva le don.

de la tromper, ce ne fut, de la part de Bellegarde, qu'une même chose. Mademoiselle de Guise eut d'autres projets. Le voir & l'aimer, en remplir sa pensée, en conserver l'image, ce fut l'ouvrage d'un moment. Bellegarde prit, pour avoir accès auprès d'elle, le prétexte de dévoiler son innocence sur l'accusation que la Maison de Guise avoit formée contre lui, comme complice du meurtre du dernier Duc. Ce fut Givry, son ami, qu'il vouloit tromper & trahir, qu'il pria de lui faciliter une entrevue. L'honnête Givry y consentit. Une trève de six heures en fournit l'occasion. Pendant les trèves, dans l'espace de ces courts momens, où les Seize, la Ville, le Légat, l'Ambassadeur d'Espagne, le Duc de Parme, & Mayenne, s'occupoient du soin cruel de prolonger un siége horrible & d'abuser de la bonne foi de Henri & d'un Peuple mourant de faim, les Dames Françoises, dont les malheurs publics n'altéroient ni la légèreté naturelle, ni l'envie de plaire, venoient sur les remparts voir le camp du Roi. Mademoi-

ſelle de Guiſe, la Ducheſſe ſa mère, & la Ducheſſe de Montpenſier, ſe montrèrent ſur les remparts. Givry préſenta Bellegarde au pied de la muraille, où il s'étoit rendu. La Ducheſſe de Guiſe trouva Bellegarde ſi bien fait, ſi galant & ſi aimable, qu'il ne fut plus queſtion de le haïr. La Ducheſſe de Guiſe n'étoit pas novice en infidélités : elle pouvoit oublier ſon mari, qui n'étoit plus, ſans remords ; elle lui avoit été ſi peu fidelle pendant ſa vie ! Mademoiſelle de Guiſe eut dans ſa mère une rivale. Cette concurrence l'inquiétoit peu ; mais pour un cœur qui s'ouvre aux rayons de l'Amour, qui s'épanouit & qui attend le bonheur d'être aimé, que ſont ſix jours ! ils s'écoulèrent trop rapidement.

Bellegarde étoit alors dans la prémière chaleur de l'Amour avec Gabrielle d'Eſtrées ; & certes il ne fut jamais d'Amant auſſi peu digne d'être aimé, & qui fût auſſi chéri. Ni les ordres de Henri IV, ni méme l'eſpoir d'épouſer le Roi, ne balancèrent jamais, dans le cœur de la belle Gabrielle, les ſouvenirs brûlans du volage Bellegarde :

pour lui, elle voulut dédaigner l'hommage du Roi! pour lui, elle vouloit perdre sa faveur! Combien de fois Henri fut-il humilié par la préférence marquée que Gabrielle accordoit à Bellegarde! O Henri! ô bon Roi, étoit-ce-là ton rôle? Bellegarde avoit aimé auparavant Madame d'Humières, qui l'idolâtroit, & qu'il avoit délaissée pour Gabrielle. Il y avoit une si grande communication de la Ville dans le camp, que Bellegarde eut bientôt établi une correspondance avec la Ducheſſe de Guise. La Ducheſſe lui répondoit; c'étoient déjà des aveux de sa part. Le Roi avoit levé le siége, & étoit allé se reposer à Senlis, où Bellegarde l'avoit suivi. Ses lettres furent interceptées, & remises au Roi. Henri voulut s'amuser aux dépens de son favori; & le jour où il devoit se trouver à un rendez-vous de la Ducheſſe, il envoya défendre au Duc de sortir de son logis: un Exempt fut chargé d'en répondre. Cette détention se répandit aussi tôt, quoiqu'elle fût de courte durée. Le Roi vint rendre lui-même les lettres au Duc, &

lui dit que s'il étoit coupable, c'étoit de lui avoir caché que l'Amour l'avoit réconcilié avec la Ducheſſe de Guiſe.

Gabrielle d'Eſtrées n'avoit point appris le motif de l'arrêt de Bellegarde. L'Amour groſſit les dangers : ſa douleur fut extrême ; elle ſe détermina à quitter Compiègne, & à faire le voyage de Senlis. Madame de Brancas l'y accompagna. C'eſt-là qu'elle apprit l'élargiſſement de Bellegarde, & que ſa courte priſon avoit pour cauſe une galanterie avec une Dame de Paris. Cette nouvelle, en conſolant Gabrielle, lui portoit un nouveau coup. Elle voulut s'éclaircir entiérement, & engagea ſa ſœur à ſe traveſtir, avec elle, en petites Bourgeoiſes, pour aſſiſter au ſouper du Roi, où elles feroient avertir le Duc. Le Roi alloit ſe mettre à table. C'étoit la première fois que Gabrielle voyoit Henri ; elle ne devinoit pas qu'elle ſeroit bientôt la plus chère de ſes Maîtreſſes. Elle ne cherchoit & ne vouloit voir que le Grand-Ecuyer. Elle l'apperçut avec Madame de Saint-Paul, & lui fit dire que deux Dames, qui venoient de monter dans leur carroſſe,

l'attendoient. Bellegarde, qui ne refuſoit aucune aventure, accourut promptement. Il étoit nuit; il s'étoit déjà placé ſur le devant: le cocher les conduiſoit au lieu convenu. Le carroſſe de Madame de Longueville les ayant accrochés, les fit verſer. Le Duc fut obligé de ſortir du carroſſe, dans lequel Gabrielle & ſa ſœur voulurent reſter, pour éviter d'être reconnues. Le carroſſe ayant été relevé plus facilement qu'elles n'eſpéroient, le Cocher toucha ſes chevaux avec tant de vigueur, que Gabrielle & ſa ſœur diſparurent. Bellegarde fut contraint d'accepter une place que Madame de Longueville lui offrit dans le ſien. Il revint chez le Roi avec la Ducheſſe, où ayant paſſé une partie de la nuit à jouer, il alla donner le reſte au ſommeil. Il étoit à peine éveillé, que le Courier de Gabrielle vint l'inviter à le ſuivre ſans délai. Il s'habilla en diligence, & ſuivit ſon guide. Arrêtons-nous.... Perſonne ne ſuppoſe que Bellegarde dût être embarraſſé. Les ſermens, le menſonge, mille graces, de la hardieſſe, une fauſſe chaleur, toutes ces reſſources qui, dans

le seizième siècle, n'étoient pas si usées qu'aujourd'hui, servirent à merveille le Grand-Ecuyer. Je dis à merveille, & on s'en doute bien. Gabrielle étoit jeune, sans détour, sans ruse; c'étoit l'Amour, c'étoient les Graces dans toute leur innocence. Elevée aux champs, elle n'avoit respiré qu'un air pur, & c'étoit sous des fleurs qu'elle avoit trouvé l'Amour. Bellegarde jura; Gabrielle crut tout, & le dispensa même d'une longue justification. Jamais une Amante bien tendre n'a prolongé le rôle de suppliant. Ce rôle semble détruire l'égalité: il en coûte trop d'avoir des excuses à entendre. Bellegarde passa toute la journée avec Gabrielle. Quelle journée! Le lendemain, Gabrielle, plus contente, retourna à Cœuvres.

Le Roi avoit malheureusement publié que Bellegarde avoit reçu plusieurs lettres de Madame de Guise. La Duchesse en eut un chagrin très-grand, & Mademoiselle de Guise une jalousie encore plus grande. Elle ne pouvoit guère concevoir les raisons d'une préférence si extraordinaire. Bellegarde étoit en effet trop bon juge pour pré-

férer la mère à la fille. Pour le coup, le souvenir de Givry revint dans la pensée de Mademoiselle de Guise. C'est presque toujours la récompense de l'homme de bien; on le regrette : on songe à lui toutes les fois qu'on est trompée par un ingrat. Le dépit conduisit la main de Mademoiselle de Guise, & elle écrivit. « On dit par-tout que vous savez bien aimer; on dit même que » vous êtes touchant & persuasif : pour» quoi donc, Monsieur, ne peut - on » pas dire que vous savez faire un bon » choix? Je rougis, quand je songe qu'il » faut être veuve deux fois, & mère » d'une fille de vingt ans, pour vous » plaire ».

A peine Mademoiselle de Guise avoit-elle achevé sa lettre, qu'on annonça Madame de Nemours; elle oublia de fermer la porte de son cabinet. Madame de Montpensier étant survenue, & étant entrée dans le cabinet, y trouva la lettre, la lut, & s'en saisit. Elle n'eut rien de plus pressé que de la faire parvenir à Givry. Elle lui écrivit : « Enfin, on » vous traite comme vous m'avez trai» tée, & vous allez éprouver s'il est

» rien de plus rude que de ſe voir ſacri-
» fier par ce qu'on aime à ce qu'on
» hait. Mademoiſelle de Guiſe eſt infi-
» delle, & je peux haſarder le nom d'in-
» grate, ſans craindre d'en trop dire;
» c'en doit être aſſez pour alarmer vo-
» tre jalouſie, & pour vous guérir d'une
» indigne paſſion : ce ſont du moins
» des conſeils que vous devriez ſuivre.
» Penſez-vous que je n'en aie pas d'au-
» tres à vous donner? Hélas! ſi vous
» m'en vouliez croire, il eſt un cœur
» tendre & fidèle qui connoît mieux le
» prix du vôtre que celui qui vous tra-
» hit. Il emprunte ma bouche & ma
» main pour vous le dire : faudra-t-il en-
» core que je vous apprenne que c'eſt
» le mien, ou plutôt ne l'avez-vous pas
» déjà que trop deviné » ?

Cette lettre déſeſpéra Givry; il réſolut de venir à Paris, & de s'informer lui-même s'il étoit vrai que Mademoiſelle de Guiſe aimât le Duc autant que ſa lettre l'annonçoit. Ce voyage l'expoſoit à des dangers; il craignoit également de la part du Roi & des Ligueurs. S'il eût été découvert, il eût été infailliblement arrêté. Il ſe déguiſa

en Capucin; &, d'accord avec le Gardien du Couvent de Senlis, il apporta une lettre au Procureur des Capucins de Paris. Le Gardien lui donna un Compagnon qui lui étoit dévoué. Givry fut bien reçu des Capucins; il dit que ne pouvant se résoudre à vivre davantage sous la domination d'un Prince Hérétique, il se retiroit dans un lieu où la sainte Foi étoit encore exercée. Mais, par malheur pour lui, il y eut le lendemain une Procession solemnelle, où tous les Ordres Religieux assistèrent; il fut contraint de porter la croix.

La Procession passa devant l'Hôtel de Guise: Madame de Montpensier & Mademoiselle de Guise étoient sur leur balcon. Givry pensa laisser tomber la croix, en appercevant Mademoiselle de Guise. Madame de Montpensier crut le reconnoître, & résolut de s'éclaircir de ce doute. Aussi-tôt que la Procession fut finie, elle rentra chez elle, & envoya son carrosse aux Capucins, avec ordre au Gardien de lui envoyer le Porte croix. Le commandement fit trembler Givry; il prit cependant le chemin de l'Hôtel de Montpensier. La Duchesse

l'ayant auſſi-tôt reconnu : = Eſt-ce pour me braver, lui dit-elle, que vous venez à Paris ? Vous avez la lâcheté d'aimer une ingrate, & vous préférez les peines qu'elle vous fait endurer, aux douceurs d'un commerce tendre & conſtant. Ah ! que vous méritez bien votre malheur, & que je ſuis à plaindre de ne pouvoir me défaire des ſentimens que j'ai pour vous. = Que je ſuis malheureux, Madame, de n'être point en état de profiter de vos bontés ! que l'Amour eſt fortement combattu par la reconnoiſſance ! Si vous pouviez vous contenter de ce dernier ſentiment, que j'aurois de plaiſir à vous donner toute la mienne ! = Non, je prétends que vous m'aimiez, ou que vous me haïſſiez ; tout ce qui eſt entre les deux extrémités ne me peut ſatisfaire. = Quelle affreuſe alternative me propoſez-vous ? que ne m'eſt-il permis de vous aimer ! = Que ne m'eſt-il permis de te haïr, barbare ! reprit la Ducheſſe ; que j'aurois de plaiſir à ſatisfaire ma haine, puiſque je ne puis ſatisfaire mon amour ! = Vous êtes bien vengé par les maux que me cauſe une malheureuſe paſſion.

=Cela seroit bon, si je ne sentois pas les mêmes peines=.

La Duchesse ne put achever. On annonça Mademoiselle de Guise; elle fit passer Givry dans son cabinet. Le Duc de Mayenne survint; & comme il avoit un avis important à communiquer à sa sœur, il voulut passer dans le cabinet. La Duchesse le conduisit dans un appartement si écarté, qu'il étoit impossible de savoir ce qui se passoit dans son cabinet. Mademoiselle de Guise resta seule dans la chambre. Givry, n'entendant plus personne, crut que tout le monde s'étoit retiré: alors, entr'ouvrant la porte du cabinet pour s'en assurer, il fut très-étonné de voir Mademoiselle de Guise. Il ne balança pas à suivre son premier mouvement; il se jetta à ses pieds: = Enfin, Mademoiselle, je vous revois plus belle, plus aimable que jamais; faut-il que je trouve en vous des changemens qui vont faire le malheur de ma vie? Ouvrez les yeux, Mademoiselle; est-il donc si difficile de démêler que je suis le misérable Givry? Je n'ai emprunté ce travestissement que pour vous revoir. = Que

venez-vous faire chez Madame de Montpensier ? est-ce l'Amour qui vous y amène ? = Non, Mademoiselle ; il m'eût conduit chez vous : mais, que de sujets de chagrin n'y aurois-je pas trouvés ! = Que voulez-vous dire ? = Il n'est plus temps de feindre : un autre obtient le cœur que vous me refusez. = Que vous êtes cruel de me rappeller une défaite que je voudrois me cacher à moi-même ! = Monsieur le Grand-Ecuyer n'est pas du nombre de ceux à qui vous avez envie d'en dérober la connoissance : tenez, Mademoiselle, voilà le billet que vous lui écriviez ; voilà la lettre de Madame de Montpensier : connoissez les personnes dont vous devez vous défier. = Ah ! Monsieur, cette lettre n'est-elle point sortie de vos mains ? dois-je compter sur votre générosité ? = Il n'a jamais été de passion comme la mienne : je ne puis haïr votre infidélité ; je l'ai cachée aussi soigneusement que j'aurois fait une faveur insigne. = Que vous êtes digne de mon estime, Monsieur, & que vous le seriez de ma tendresse, s'il étoit en mon pouvoir de vous l'accorder ! Contentez-vous de

ce que je puis vous donner ; plaignez seulement ma foiblesse, qui m'empêche de récompenser votre amour : c'est beaucoup pour vous, que je regrette encore de ne pouvoir vous aimer. =Vous m'offrez un bien foible dédommagement ; si j'ai trouvé long-temps votre indifférence supportable, c'est parce que j'ai cru que tout le monde en étoit également l'objet : mais à présent qu'un voile fatal est déchiré, je vais devenir inconsolable=.

Madame de Montpensier, ayant renvoyé le Duc de Mayenne, repassa dans l'appartement où Mademoiselle de Guise étoit restée. Elle connut aisément la cause du trouble où elle la trouva. Mademoiselle de Guise étoit trop émue, trop déconcertée. La Duchesse de Montpensier étant restée seule avec Givry : =Eh bien, lui dit-elle, malgré mes précautions, vous avez entretenu Mademoiselle de Guise ? quels nouveaux outrages ai-je reçus ? parlez, votre injustice m'a trop accoutumée à tout souffrir de votre part. = Que vous êtes bien vengée de ma désobéissance ! Jamais on n'a témoigné plus de tendresse pour

un véritable Amant, qu'elle en a marqué pour un Rival qui ne penſe pas à elle. = Vous cherchez à m'éblouir ; ſi j'aimois à me repaître de chimères, ſans doute que je verrois votre paſſion ſans jalouſie : mais ne croyez pas que je ſois plus long-temps la dupe de votre perfidie. Je ne puis ſoutenir l'idée de vos entretiens avec ma Rivale ; ſi vous ne partez dès aujourd'hui, je vous déclare que vous ſerez arrêté. =Je partirai, Madame ; mais quand je reſterois à Paris, j'oſe vous aſſurer que je ne tenterai plus de voir Mademoiſelle de Guiſe.= Partez donc au plutôt, & ne forcez point ma jalouſie à faire un éclat qui vous perdroit=.

Givry retourna aux Capucins, & dit au Gardien que Madame de Montpenſier l'ayant choiſi pour la ſervir à Senlis, il étoit obligé d'y retourner. La Ducheſſe lui envoya une eſcorte, qui le conduiſit juſqu'au premier cordon des troupes du Roi. Ce départ n'affligea point Mademoiſelle de Guiſe ; elle aimoit Bellegarde, & il étoit vrai que le Grand-Ecuyer l'aimoit à ſa manière.

Nous voici arrivés à l'époque où

l'Amour causa une véritable peine au léger Bellegarde. Henri IV, avec bien moins de graces que son Favori, & presque privé du don de plaire, quoiqu'il sût bien aimer, couroit volontiers les aventures. Ce bon Roi avoit les foiblesses des Guerriers; il aimoit les femmes; il n'étoit pas absolument délicat sur le choix: le plus pressé pour lui étoit de jouir; l'examen venoit après, s'il pouvoit. Il s'éloignoit volontiers de son camp, & murmuroit le premier contre la guerre, qui l'enlevoit aux Amours. Bellegarde étoit son Compagnon de fortune. Quand le Roi alloit d'un côté, le Favori alloit de l'autre: le lendemain, ils se retrouvoient au même point d'où ils étoient partis, aussi contens l'un que l'autre.

Un soir que le Maître & le Favori étoient à Mantes, le Roi parut fâché d'être éloigné de l'Abbesse de Beauvilliers; Bellegarde murmuroit, de son côté, contre son devoir, qui l'éloignoit de Gabrielle. = Je ne sais, dit-il, si le respect & mon attachement pour vous, Sire, ne le céderont point enfin à l'Amour, qui m'appelle ailleurs. = Si vous

aimiez aussi véritablement que moi, reprit le Roi, je vous permettrois de vous plaindre, comme vous faites ; mais vous êtes sur un pied de coquetterie & de légèreté qui peut vous faire trouver des amusemens par-tout. — Le discours de Votre Majesté offense mortellement ma tendresse; & tout le monde convient qu'il n'a jamais été d'Amant plus fidèle depuis que j'ai vu l'admirable Mademoiselle d'Estrées. = Je vois bien où vous en voulez venir, dit le Roi ; & puisque vous supportez l'absence de Mademoiselle d'Estrées, vous prétendez que je dois supporter celle de Madame de Beauvilliers; mais comme la beauté de celle dont je parle l'emporte sur celle de Gabrielle d'Estrées, vous ne devez pas être surpris de la différence qui règne dans nos sentimens. = Quelque respect que j'aie pour tout ce que Votre Majesté honore de sa bienveillance, j'ose pourtant vous dire que la beauté de Mademoiselle d'Estrées n'est point inférieure à celle de Madame de Beauvilliers ; & je ne voudrois que les yeux de Votre Majesté, pour juger que je ne me trompe pas. = Je me ferois

un vrai plaisir de juger de ce différend ; mais mes affaires me rappellant à Senlis, venez-y plutôt, & vous verrez si j'ai grand tort de soutenir les charmes de Marie de Beauvilliers aussi fortement que je le fais. = Si au lieu de ce voyage, dont je vous conjure de me dispenser, Votre Majesté, Sire, vouloit me permettre d'aller à Cœuvres instruire Mademoiselle d'Estrées du différend où je me suis engagé à cause d'elle, j'aimerois mieux convenir de tout ce que vous voudriez =. Le Roi le lui permit.

Les courses fréquentes où ses affaires engagèrent le Roi, ralentirent son amour pour Madame de Beauvilliers. L'idée des charmes dont Bellegarde lui avoit dit que Gabrielle d'Estrées étoit pourvue, lui ayant fait naître la curiosité de la voir, il voulut l'accompagner à Cœuvres, où il lui avoit demandé permission d'aller voir sa Maîtresse. Le Duc fut au désespoir, quand il entendit Henri parler de cette manière ; il fit en vain tout ce qu'il put pour le détourner de ce dessein : le tendre Monarque lui répondit qu'il vouloit absolument voir s'il étoit vrai que Gabrielle

fût aussi belle que Marie de Beauvilliers. Bellegarde n'osa plus rien répliquer. Le Roi arriva à Cœuvres; il n'eut pas plutôt vu Mademoiselle d'Estrées, qu'il en devint passionnément amoureux. Bellegarde reconnut trop tard son imprudence.

Aussi-tôt que le Roi fut revenu à Compiégne, il dépêcha un Courier à Gabrielle : elle en donna avis aussi-tôt à Bellegarde. Ce billet, éveillant sa jalousie, lui fit oublier la Duchesse & Mademoiselle de Guise. Bellegarde pouvoit donner des ordres à Gabrielle; elle étoit disposée à les suivre. Tel est l'empire de l'Amour; empire charmant ! Ah ! malheureux celui qui ne l'a jamais connu ! Qu'il est doux de se partager en deux moitiés, & de dire, en montrant la Beauté : Voilà une moitié de moi-même !

Henri, de retour de ses courses, alla droit à Cœuvres. C'est-là, sans doute, le moment que la plume immortelle de Voltaire a consacré avec des couleurs empruntées de la ceinture des Graces. Je l'ai vu ce Château,

Où l'Art ornant depuis sa simple architecture,

fit un Château ſuperbe ; je l'ai vu : il m'a ſemblé voir & retrouver l'Amante & le Héros. Il s'en faut bien que l'architecture annonce le Palais d'Armide ; le compas François, trop modeſte juſqu'au règne de Louis XIV, ne ſut point réaliſer, dans ſes édifices, toutes les décorations de la Férie, & toutes celles que les Médicis prodiguoient à Florence dans leurs Palais. J'ai vu ce Château défiguré depuis, & je l'ai parcouru en chantant le dixième Chant du Poëme de la Henriade. C'étoit la plus belle hymne que j'euſſe à offrir à la mémoire de Gabrielle : car quel eſt l'homme, né ſenſible, qui ne croie devoir un hommage ou un ſouvenir à la Beauté ! Hélas ! les avenues de ce Château, les campagnes environnantes ſont jonchées de morts ; le ſoc diſperſe encore les oſſemens de ceux qui trouvèrent la mort dans les guerres civiles. Mais Henri n'y fut point Amant heureux, comme dit le Poëte ; Mornay ne vint point arracher le Héros des bras de la Volupté : la Volupté ne favoriſoit à Cœuvres, ne couronnoit de roſes toujours fraîches, que le front de Bellegarde. C'eſt à Cœu-

vres que Gabrielle, auſſi tendre qu'une Grace, & Amante auſſi fidelle que peu vaine, accabloit Henri de ſes refus & Bellegarde de ſes careſſes. C'eſt-là que Bellegarde, Sujet ailleurs, étoit plus Maître que Henri. O Gabrielle ! que votre triomphe étoit beau ! Combien vous jouiſſiez du bonheur d'être belle ! Le Monarque étoit à vos pieds, il y reſtoit. Non, jamais il ne lui fut permis d'entrer dans ces boſquets, où Bellegarde, enfermé avec vous ſous la clef des Amours, pouvoit ſeul s'égarer, ſe repoſer, tomber à vos pieds, & trouver le bonheur par-tout avec vous. Jours innocens ! jours paiſibles ! jours de gloire ! ils vont bientôt s'écouler.

Henri, déſeſpéré de tant de refus, appelle Bellegarde : = J'aime, mon cher Duc, lui dit-il, j'aime l'adorable Gabrielle avec une paſſion ſi naturelle, que je ſens que je l'aimerai toute ma vie : faites quelque choſe pour votre ami; & ſi cette conſidération ne vous fléchit pas, ſongez qu'au moins je ſuis votre Roi. Vous voyez les travaux que j'endure, & les périls où je m'expoſe pour réduire les concurrens de ma gran-

deur, à reconnoître que je dois être le Maître ; il n'eſt point de Couronne qui me ſoit plus précieuſe que mon amour ; & tout ce que je fais pour rentrer dans les droits abſolus de ma Souveraineté, n'approche point encore de ce que je ſens pour me mettre en poſſeſſion de ce que j'aime, & pour écarter ceux qui auront l'audace de vouloir me le diſputer. = *Je ferai tous mes efforts pour obéir*, répliqua Bellegarde =. Il s'éloignoit ſans rien ajouter. = Où allez-vous ? = A Cœuvres. = Quand je vous le défends ? = Vous ne m'avez pas défendu d'aller dire adieu à Mademoiſelle d'Eſtrées ; d'ailleurs, vous me le défendriez en vain. Je veux la voir, je la verrai ; ou ſinon, Sire, voilà mon épée, paſſez-la au travers de ce cœur que vous avez déchiré. Si vous ſavez comment on aime, vous devinez tout ce que je ſouffre. Je n'ai jamais été fâché que dans ce moment, de vous avoir pour Maître. = Qu'à cela ne tienne, reprit vivement Henri : allons ſur le pré. = Sire, je ne refuſe point cet honneur ; mais ſouffrez que je differe : demain, peut-être, ſerai-je plus raiſonnable =.

Il

Il s'éloignoit. = Vous allez donc voir Gabrielle ? = Je vous l'ai dit, Sire. = Vous oubliez que je vous l'ai défendu, & que je suis votre Roi. = L'Amour, Sire, égale tous les rangs, confond tous les degrés, & ne donne point d'ordre. Soldat de ce Dieu, comme moi, Sire, accoutumez-vous à marcher sous sa bannière au même rang que moi, peut-être plus bas, s'il le veut. J'ai eu, moi, des Pâtres pour rivaux ; je les ai respectés, puisqu'enfin ils étoient aimés. = Vous m'offensez, Bellegarde. = Je ne puis m'en empêcher, Sire. = = Bellegarde, savez-vous ce que vous dites ? le sais-tu ? = Oui, Sire. = C'en est trop. = Tout comme il vous plaira =. Henri met son chapeau sur la tête & la main à son épée. = Oubliez-vous, Sire, que notre combat est remis à demain ? demain je viendrai vous le demander, si je ne suis pas plus raisonnable qu'aujourd'hui. = Ou bats-toi, ou promets de ne plus voir Gabrielle. = Eh bien, battons-nous. = Malheureux, sors ; à quoi t'exposes-tu ? à quoi exposes-tu ton Roi, ton ami ? car je

ſuis ton ami. Sors, ingrat; je n'oſe t'ordonner les arrêts, de peur que tu ne mépriſes mes ordres, & que je ne ſois forcé de te perdre. Sois généreux, au moins; ne vois point Gabrielle==.

Bellegarde partit, malgré cette prière. Qu'on me permette quelques réflexions, puiſqu'il eſt vrai que le plan *de la Bibliothèque des Romans* n'eſt pas d'extraire, de fondre les Romans, mais de jetter des jours, d'inſtruire & d'intéreſſer. Bellegarde, s'oubliant devant ſon Roi, annonce dans quelle indépendance les Gentilshommes étoient élevés & nourris vers la fin de la dynaſtie des Valois: ils s'étoient bien dédommagés de l'abaiſſement où Louis XI les avoit tenus. Les Guiſe étoient un peu cauſe de cette fierté. Les Braves parloient au Roi comme au Maître de l'Empire, comme des Electeurs, Souverains eux-mêmes, parleroient à l'Empereur. La mort de Biron frappa au cœur la Nobleſſe Françoiſe, l'humilia, & fut la première époque de ſa chûte. Richelieu acheva ſa ruine, & lui coupa la tête. Avant la mort de Biron, & dans les premières

années du règne de Henri IV, il n'étoit pas étonnant qu'un Gentilhomme guerrier, fier de ſes nombreux ſervices, fier de ſes cicatrices, parlât avec fierté, & ſe conduisît avec orgueil. D'ailleurs, le Monarque étoit obligé de traiter avec lui, & de convenir d'un ſalaire avant le ſervice; la Conſtitution militaire donnoit à chaque Capitaine trop d'autorité ſur les gens qu'il commandoit. Le complot de trois Capitaines ſuffiſoit pour tenir la campagne avec trois mille hommes. En ce ſens, les Rois devront beaucoup de reconnoiſſance à Richelieu & à Louis XIV.

Bellegarde arriva à Cœuvres, la rage dans le cœur, & les yeux baignés de larmes. Il étoit nuit; Gabrielle l'attendoit. Elle étoit aſſiſe au bord d'un baſſin; elle tenoit dans ſes mains une ligne. La lune, de ſa douce lumière, reflétoit dans le canal l'image de la belle Pêcheuſe. Elle étoit dans ce négligé du ſoir, ſi voiſin & ſi ſemblable au négligé de la nuit; ſes belles formes ſe prononçoient ſi bien ſous la mouſſeline; tant d'appas, qu'on avoit cru inutile de

voiler autrement que par le crépuscule du soir, se présentoient aux regards de Bellegarde ! s'il n'eût été éperdument amoureux, il le seroit devenu. Que l'allure de Bellegarde étoit différente de celle qu'il avoit toujours eue ! Son cœur étoit serré; il ne battoit sous la main de Gabrielle que par bonds inégaux.= Qu'avez-vous, mon ami =? & la ligne s'échappa de sa main & tomba dans l'eau. = Ne peut-on pas nous entendre ?= Bon Dieu ! non =. Il baissa sa tête sur les genoux de Gabrielle; & là, il fondit en larmes.= Oh ! mon ami, vous me glacez d'effroi ! = Le Roi...= Eh bien ! =Le Roi vous aime; il m'ordonne de ne plus vous voir. = Lui obéirez-vous ?= Oh ! non; non, mon amie. = Que lui avez-vous répondu ? = Que je vous verrois ce soir.=Qu'a-t-il dit ? = Il étoit dans une colère...= L'avez-vous endurée ? =Oh! non, non; j'ai répondu comme on répond à son Rival : heureusement qu'il n'a point oublié qu'il a été mon ami. =Je respire ! je suis contente de vous, mon ami, vous le serez de moi : aimez-moi.= Si

je vous aime ! = Repoſez-vous, du reſte, ſur moi ; je le tiendrai à mes pieds : je l'humilierai ; je l'accablerai de mes dédains ; je foulerai tous ſes lauriers ; je ne lui laiſſerai à cueillir, en échange, que des myrtes ſans feuilles & des roſes fanées. Croit-il, parce qu'il eſt Roi, ordonner de nos cœurs à ſon gré ? depuis quand ne ſerois-je plus maîtreſſe du mien ? Venez, mon ami ; venez dans un lieu plus ſolitaire : viens =. Bellegarde ſouleva Gabrielle ; l'Amour éclaira leurs pas de ſon flambeau, & la main des Plaiſirs en voila, pendant quelques inſtans, la lumière. Qu'ils étoient heureux ! ah ! le ſort de Bellegarde étoit digne d'envie ! Henri, tu devois en être jaloux : un mouvement de colère te devoit être permis. Quand le jour reparut, Gabrielle dit à Bellegarde : = Retournez à Compiégne ; taiſez votre bonheur ; ne dites rien au Roi, reſpectez Sa Majeſté ; bravez ſa colère, ne vous abaiſſez point ; battez-vous, s'il l'ordonne ; chargez-moi du ſoin de vous venger & de le punir : allez, mon doux ami =.

Henri attendoit Gabrielle à Compiégne : elle refusa d'y venir. Henri vint la chercher à Cœuvres ; sa porte lui fut fermée : il insista, elle parut, l'accabla de ses dédains, n'écouta point sa justification; & aussi-tôt qu'elle eut dit, elle s'enferma, sans qu'il fût possible à Henri de la revoir. Il fut tellement surpris de cette conduite, qu'il ne sut à quoi se résoudre. Deux jours après il revint à Cœuvres : il y vint travesti en habit de Payſan, parce qu'il couroit des dangers en traversant la forêt, qui étoit remplie de pelotons de Ligueurs ; il avoit chargé sa tête d'un sac de paille. Gabrielle lui montra le même dédain, & refusa de l'entendre. Ces rigueurs, loin de ralentir sa tendresse, ne servoient qu'à la ranimer. Il obligea le Marquis de Cœuvres, Gouverneur de la Province, de venir demeurer à Compiégne, afin qu'il pût voir Gabrielle tous les jours. Gabrielle fut enchantée d'un ordre qui la rapprochoit de Bellegarde. Le Roi avoit laissé en paix son Favori, & le ménageoit, dans la crainte d'irriter Gabrielle.

Bellegarde n'étoit pas digne de tant d'attachement ; il continua ſes liaiſons avec Mademoiſelle de Guiſe. Gabrielle en fut inſtruite ; & ces infidélités réitérées, ſans effacer Bellegarde de ſon cœur, la rendirent enfin plus traitable envers Henri. L'Hiſtoire prétend qu'elle ne ſe détermina que par les conſeils de Bellegarde. Ils convinrent l'un & l'autre de tromper le Monarque, pour leur avancement mutuel. Cet accord caractériſe l'Amour, mais non pas la candeur de leur premier amour. Bellegarde n'avoit qu'à dire un mot, & Henri étoit toujours ſacrifié.

Gabrielle épouſa, par l'avis de Bellegarde, le Marquis de Liancourt, pour ſortir de la tutèle du Marquis de Cœuvres, qui lui avoit défendu de recevoir le Roi. Liancourt, qui n'avoit été choiſi que pour être époux de nom, fut ſéparé de ſa femme, qui ne fut jamais réellement ſienne. Madame de Liancourt ſuivit le Roi dans tous ſes voyages. Madame de Brancas ſa ſœur, & Madame de Sourdis ſa tante, Maîtreſſe du vieux Chancelier de Chiverny, ne

la quittèrent plus : elles échafaudoient l'édifice de sa fortune.

Mademoiselle de Guise ayant envie de venir à Janville avec sa mère, s'adressa au Duc de Bellegarde pour avoir un passeport, & la neutralité de cette place. Il obtint ce qu'elle demandoit, avec la permission de passer par Senlis, & de venir au-devant d'elle. Bellegarde feignit d'être enchanté de Mademoiselle de Guise, qui l'étoit réellement de lui. On suppose aisément tout ce qu'ils se dirent. Les protestations furent tendres & longues. L'empressement de Bellegarde fut suspect à Gabrielle. Henri le vit avec plaisir, parce qu'il crut qu'il n'aimoit plus sa Favorite. Gabrielle, qui l'aimoit avec idolâtrie, étoit en proie à tous les mouvemens jaloux; elle le reçut, à son retour à Senlis, avec un froid qui le glaça. Bellegarde, qui pouvoit allier plusieurs passions dans son cœur, ne pouvoit souffrir l'idée d'être mal reçu d'une seule femme, encore moins de Gabrielle, qu'il aimoit plus que toute autre. Il eut recours à *la Rousse*, la plus chère

Confidente de Gabrielle, qui le servit à souhait. Gabrielle la chargea de l'introduire dans son appartement. L'entreprise étoit difficile : Henri étoit jaloux. La Rousse profita d'un voyage du Roi. Bellegarde feignit de sortir de Senlis, revint sur ses pas dans la nuit, & fut secrètement enfermé dans le cabinet de Madame de Liancourt. Elle étoit couchée lorsque le Grand-Ecuyer entra ; & quoiqu'elle ne sentît aucun mal, la jalousie lui avoit donné un air de langueur qui augmentoit ses charmes. Il se mit à genoux auprès de son lit ; & lui prenant une de ses mains qu'elle n'eut pas la force de retirer : « = Un » pauvre Amant, dit-il, qui est assez » malheureux pour vous avoir déplu, » est-il en droit d'espérer que vous re» cevrez ses très-humbles excuses = » ? Il lui dit ensuite que toutes les politesses qu'il avoit faites à la Duchesse & à Mademoiselle de Guise, étoient sans conséquence, & ne diminueroient rien du tendre amour qu'il lui portoit. Gabrielle parut touchée de ce discours, & lui fit entendre qu'elle lui rendoit toute sa tendresse. Ils se jurèrent une

éternelle conſtance, & concertèrent les meſures qu'ils devoient prendre pour tromper la vigilance du Roi. Bellegarde n'en écrivit pas moins, le lendemain, des lettres paſſionnées à Mademoiſelle de Guiſe : elle étoit revenue à Paris. Cette Ville ne tarda pas à ſe mettre ſous l'obéiſſance du Roi. Givry étoit revenu à Paris, & continuoit ſes aſſiduités auprès de Mademoiſelle de Guiſe.

Il vint lui rendre une viſite, un jour, dans le moment où elle liſoit une lettre du Duc de Bellegarde. Mademoiſelle de Guiſe avoit caché précipitamment la lettre dans ſa poche; en tirant ſon mouchoir, elle la fit tomber; Givry la ramaſſa : il la lut, n'en reconnut point l'écriture, & s'imagina qu'elle avoit une nouvelle intrigue. Occupé de ſa nouvelle jalouſie, le malheureux, au lieu d'envoyer à Mademoiſelle de Guiſe la lettre qu'il venoit de lui écrire, lui envoya celle qu'il avoit trouvée. Le Laquais, n'ayant trouvé que la Ducheſſe de Guiſe, remit le paquet à la Ducheſſe. Madame de Guiſe conſidéroit Givry; il étoit d'une des premières Maiſons de France : elle crut qu'il étoit

aimé de sa fille, & résolut d'accepter son alliance; elle l'envoya prier de se trouver chez elle le lendemain matin. Il étoit dans une inquiétude mortelle; son Laquais lui avoit dit qu'il avoit remis sa lettre à la Duchesse. Il avoit trouvé dans son cabinet la lettre qu'il avoit écrite: il craignoit que Mademoiselle de Guise n'imaginât qu'il avoit sacrifié son secret à sa mère; il craignoit que la Duchesse ne le mandât pour demander des éclaircissemens sur l'intrigue de sa fille.

Il la trouva seule dans son cabinet. =Eh bien, lui dit-elle, sans lui donner le temps de parler, on m'a appris que vous êtes amoureux; on a même voulu me persuader que vous étiez aimé; qu'en dois-je croire? =Hélas! Madame, n'insultez point à un misérable Amant. = Vous n'êtes pas né pour être malheureux, & vous feriez mieux de n'avoir point recours à des déguisemens inutiles. = Je ferai toujours gloire de vous avoir pour confidente, Madame; mais, sur ce chapitre, il n'est guère possible d'en imposer. = Des témoins irréprochables attestent cependant que vous

avez tort de vous plaindre. = Des témoins, Madame! vous me feriez un grand plaisir de me les nommer. = Voici une lettre; connoissez-vous ces caractères? sont-ils d'un Amant mépriſé? = Il est vrai que j'aime Mademoiselle de Guise; il est encore vrai que je le lui ai dit: mais dispensez-moi de vous en apprendre davantage, & souffrez que je vous prie de me rendre cette lettre, & de n'en jamais parler à votre fille. = J'ai mes raisons pour la rendre moi-même. = Si cela est, Madame, permettez-moi de me retirer: mille motifs m'empêchent de parler, & vous ne manquerez pas de m'approuver, quand vous le saurez =. Il sortit, & laissa la Ducheſſe dans un étonnement difficile à exprimer. Mademoiselle de Guise entra; la Ducheſſe, après des préliminaires affectueux, après un long éloge de Givry, demanda à sa fille s'il ne lui avoit jamais dit qu'il l'aimoit. Mademoiselle de Guise rougit, fut décontenancée, & se tut. = Je veux bien, dit la Ducheſſe, vous épargner la honte que font ces sortes d'aveux; je connois votre penchant; je sais que vous aimez: cette

lettre m'a tout appris ; & votre choix eſt ſi fort de mon goût, que mon approbation le juſtifiera toujours =. Mademoiſelle de Guiſe, ignorant l'erreur que produiſoit cette lettre (que la Ducheſſe croyoit écrite par Givry, & qui l'étoit par Bellegarde), tomba aux pieds de ſa mère : = Oui, Madame, je vous avoue, dit-elle, que j'aime, & que j'avois pris ſoin, juſqu'ici, de vous le cacher, parce que je craignois que mon amour ne vous déplût. = Vous n'avez rien à craindre là-deſſus ; je rends juſtice au mérite de votre Amant, & vous n'en pouviez choiſir un dont je fuſſe plus ſatisfaite. = Je ne ferai donc plus de myſtère de mon engagement avec Bellegarde. = Avec Bellegarde, s'écria la Ducheſſe en rougiſſant ! oh ! pour le coup, il y a bien de l'erreur ; je parle de celui qui a écrit cette lettre. = C'eſt du Grand-Ecuyer qu'elle vient, Madame. = Je ne ſais donc par quel myſtère cette lettre eſt tombée dans les mains de Givry ; quoi qu'il en ſoit, je n'ai pas les mêmes raiſons pour approuver votre tendreſſe pour le Duc ; &, ſi vous êtes ſage, vous ſongerez à

rompre un engagement auquel je ne consentirai jamais =. Mademoiselle de Guise se retira. La Duchesse fit dire à Givry de venir la voir incessamment. Sa fille en écrivit autant à Bellegarde. = Ce n'est point, dit la Duchesse à Givry, pour vous faire des reproches, ni pour vous louer d'une discrétion peu raisonnable que je vous envoie chercher : c'est pour me plaindre, avec vous, de l'injustice de ma fille; l'ingrate ne pense qu'à nourrir une flamme imprudente avec le Grand-Ecuyer, l'homme de la Cour le moins fidèle. = Quoi ! Madame, la lettre que j'ai surprise, & qui est entre vos mains, est de Monsieur le Grand ? = De lui-même ; ainsi vous pouvez juger du cas qu'on fait de votre amour. — Je n'ai jamais cru que Mademoiselle de Guise m'aimât ; je m'étois engagé à ne lui plus parler de ma flamme importune : je ne suis pas surpris de la préférence qu'un autre a obtenue. = Les choses n'en resteront pas-là : vous épouserez ma fille, ou elle entrera dans un Couvent. = Quoique cette proposition doive me charmer, je vous avoue, Madame, que je ne gagnerai

jamais sur moi d'épouser, malgré elle, une Princesse à laquelle j'ai juré une soumission extraordinaire avec un profond respect. = Ces sermens sont beaux; mais, croyez-moi, ils deviennent impossibles à exécuter; vous en serez convaincu, quand vous aurez réfléchi=.

Givry n'osa répliquer, de peur d'offenser la Duchesse; il sortit un moment après. En passant devant l'appartement de Mademoiselle de Guise, il crut entendre du bruit; la jalousie lui fit prêter l'oreille : il ne fut pas peu surpris de se voir aborder par la Femme-de-chambre de Mademoiselle de Guise, qui lui dit de la suivre, & qu'il y avoit une heure que la Princesse l'attendoit dans son cabinet. La Femme-de-chambre avoit cru parler au Duc de Bellegarde. Les bougies étoient éteintes : la surprise de Mademoiselle de Guise fut extrême, en voyant cette méprise; elle se tira d'embarras le moins mal-adroitement qu'il lui fut possible. Le Duc de Bellegarde avoit vu entrer Givry dans la chambre de Mademoiselle de Guise; il crut qu'elle souffroit ses visites avec plaisir. Cette pensée le rendit jaloux; il attendit Givry, le

suivit, l'attaqua : leur combat auroit fini par la mort de l'un ou de l'autre, si le Duc de Nemours & le Maréchal de Boisdauphin ne les eussent séparés.

Quelque court que ce combat eût été, il ne laissa point de faire beaucoup de bruit. Gabrielle en ayant appris la cause, en fut d'autant plus touchée, qu'elle vit par-là que le Duc aimoit Mademoiselle de Guise. Le Duc, croyant Givry préféré, marqua une indifférence extrême à Mademoiselle de Guise, & affecta de porter son hommage à la Duchesse. Givry s'apperçut du changement que le chagrin avoit produit sur la personne de Mademoiselle de Guise; il ne put souffrir que la jalousie lui fît tant de maux : il résolut, par une générosité sans exemple, de tirer lui-même son rival de l'erreur où il étoit. Bellegarde ne demandoit pas mieux que d'être détrompé. Givry le ramena aux pieds de Mademoiselle de Guise, qui le reçut avec joie. Il dévora sa douleur, jouit de la reconnoissance des deux Amans, & se retira en Picardie, dont le Roi lui avoit donné le Gouvernement. Le siége de Laon l'ayant rappellé auprès de la per-

ſonne du Roi, le déſeſpoir & la douleur le jettèrent ſi ſouvent au-devant des plus grands périls, qu'il y perdit la vie.

Bellegarde ne méritoit pas ce ſacrifice. Il continuoit de voir Gabrielle, devenue Marquiſe de Monceaux. Henri ſentit ſes ſoupçons renaître à la lecture d'une lettre que Beringhem lui remit, & qu'il avoit ſurpriſe ſur la toilette de Gabrielle.

Lettre du Duc de Bellegarde à la Marquiſe de Monceaux.

« Enfin, Madame, je triomphe, & mon » rival, tout illuſtre qu'il eſt, me paroît » moins heureux par toutes les victoires » qui l'environnent, que je ne le ſuis » par la poſſeſſion tranquille de votre » cœur. Ce Héros qu'on a vu ſoupirer » depuis le ſceptre juſqu'à la houlette, » ſemble avoir fixé ſes inclinations vo- » lages en votre faveur; il vous offre » même une Couronne, & s'il avoit » quelque choſe de plus, il vous le don- » neroit. Mais tous ces avantages doi- » vent-ils l'emporter ſur les vœux d'un » Amant fidèle? ou penſe-t-il qu'on » aime moins, parce qu'on n'a pas de

» diadême à donner? Dépouillez-le, » ma chère Marquise, de ces titres pom- » peux qui éblouissent le vulgaire, & » vous verrez qu'il n'est rien moins qu'un » autre homme; peut-être même qu'un » cœur véritablement épris trouveroit » qu'il ne devoit pas balancer le bon- » heur d'un Rival. Adieu, ma belle en- » fant; tous les momens que je passe » loin de vous me font horreur. Atten- » dez-moi ce soir ».

Nous avons transcrit cette lettre, pour donner une idée de la manière avec laquelle les Courtisans du seizième siècle se permettoient de parler du Roi. Ils ne savoient pas encore sentir le respect dû à la Majesté; les malheurs du temps sembloient avoir fait d'un Etat monarchique une oligarchie indépendante.

Le Roi, à la lecture de cette lettre, fut outré de colère; suivant son usage, il commanda, en termes exprès, à Beringhem de lui donner ce soir-là des nouvelles du rendez vous. Les mesures du Duc & de la Marquise étoient si bien prises, qu'il étoit presque impos-

sible de les surprendre. Bellegarde avoit loué, sous le nom d'une Dame de Province, une maison qui joignoit le derrière de celle de Gabrielle; & ayant fait percer une porte qui donnoit dans le cabinet de la Marquise, leur entrevue sembloit à couvert de toutes les entreprises qu'on pouvoit former pour les traverser.

Beringhem avoit aposté dans tous les quartiers qui environnoient celui de la Marquise, des espions qui connoissoient parfaitement le Duc, & qui pouvoient lui faire un rapport exact de tout ce qu'ils auroient vu, dans une boutique où il s'étoit mis. O Henri! ô bon Roi! quel rôle! quels expédiens! Il est donc vrai qu'un Monarque amoureux ressemble à tous les Amans timides & pusillanimes!

Cependant la Rousse, qui s'étoit chargée de rendre à sa Maîtresse la lettre que Beringhem avoit surprise, ne la trouvant plus sur la toilette de la Marquise, demanda, fort émue, à sa Maîtresse si elle ne l'avoit point vue. La Marquise fut étrangement inquiète du sort de ce billet; &, pour se délivrer

d'une partie de ſes craintes, elle écrivit à Bellegarde de diſcontinuer, pendant quelque temps, ſes viſites nocturnes, afin de diſſiper les ombrages de Henri. Mais, par un double malheur, le Grand-Ecuyer ne ſe trouva point; il étoit allé à la chaſſe pour ôter tout ſoupçon, & il ne devoit revenir que dans le temps où il falloit aller à ſon rendez-vous.

Il y vint ſans changer d'habit; & les gens que Beringhem avoit poſtés autour du quartier de Madame de Monceaux l'ayant preſqu'auſſi-tôt reconnu, Beringhem alla lui-même en rendre compte au Roi. Henri, dans les premiers tranſports de ſa fureur, envoya du Pleſſis Praſlin chez la Marquiſe, avec ordre d'arracher le Duc de ſes bras, & de ne lui faire aucun quartier; &, de peur qu'il n'échappât, il commanda à Beringhem de retourner ſur ſes pas, & de ne le point manquer, s'il échappoit à du Pleſſis. Du Pleſſis, ami intime de Bellegarde, & plein de reconnoiſſance pour pluſieurs bienfaits qu'il avoit reçus de Gabrielle, fut au déſeſpoir de l'ordre dont Sa Majeſté le chargeoit; mais comme il étoit plus dangereux

alors de désobéir au Roi que d'offenser Madame de Monceaux, il prit un biais, qui les sauva, elle & son Amant, sans qu'il risquât de perdre la bienveillance du Roi: il fit exprès tant de bruit en arrivant, que le Duc eut le temps de se retirer; du Plessis-Praslin ne le trouva point dans la chambre de la Marquise.

Elle parut fort surprise en le voyant entrer chez elle avec une troupe d'Archers armés jusqu'aux dents. == Que veut dire l'équipage où je vous vois, Monsieur? & quelle espèce de réveil me venez-vous donner? Le Roi, continuant ses brusques saillies, auroit-il quelque sujet de se plaindre de moi? Hélas! si nous compensions toutes les injures que nous recevons mutuellement l'un de l'autre, quelles plaintes ne pourrois-je pas faire? Mais sa jalousie ne sera point satisfaite, qu'il ne m'ait immolée à cette furieuse passion. Allez; dites-lui que si j'étois assez perfide pour lui manquer de fidélité, sa conduite y contribueroit autant que mon inclination==.

Beringhem, escorté de ses Archers, attendoit le Duc dans la rue. Il parut

à peine, qu'il fondit, avec sa troupe, sur lui. Il se défendit avec toute la valeur & le sang-froid possibles ; il avoit déjà reçu une légère blessure au bras. M. de Ventadour passa ; sa présence dispersa les assassins, & Bellegarde monta dans le carrosse de ce Seigneur, qui voulut le ramener chez lui, où les Chirurgiens, qu'on envoya chercher, l'assurèrent que sa blessure ne l'empêcheroit pas de sortir.

La Marquise de Monceaux joua son rôle avec beaucoup d'adresse ; elle reçut les reproches du Roi en femme qui connoissoit ses avantages ; & comme ce Monarque l'aimoit éperdument, sa colère se dissipa bientôt. Mais il fut inexorable envers Bellegarde ; il lui fit dire de se retirer incessamment en Anjou, d'où il ne lui permettoit de revenir que quand il seroit marié. Cet ordre terrassa le Duc, & jetta la Marquise de Monceaux dans une tristesse qui ne pouvoit être comparée qu'à celle de Mademoiselle de Guise. La condition que le Roi mettoit à l'exil de Bellegarde la désoloit. Elle le pria de chercher les moyens de la voir avant de

partir ; il s'aviſa d'un expédient qui réuſſit heureuſement.

Cok, Marchand Anglois, étoit, depuis peu, arrivé à Paris ; il y avoit apporté des porcelaines de la Chine, qui paſſoient pour les plus belles qu'on eût vues depuis long-temps en Europe. Le Duc l'avoit protégé, & pouvoit compter ſur ſon attachement. Sa maiſon étoit ſur le bord de la Seine, qui baignoit une fauſſe porte, au pied de laquelle étoit un eſcalier qui aboutiſſoit à la première chambre. Cok lui en donna la clef ; le Duc y attendit Mademoiſelle de Guiſe, qui, ſous prétexte de vouloir acheter des porcelaines, ſe rendit chez Cok, qui la conduiſit dans le cabinet où étoit le Duc. Nous ne répéterons point toutes les proteſtations qu'ils ſe firent mutuellement. Le Duc juſa qu'il ne changeroit jamais, & qu'il reſteroit plutôt toute ſa vie en Province, que de remplir les dures conditions auxquelles on lui promettoit ſon rappel. Après s'être éloigné de Mademoiſelle de Guiſe, il ſe rendit, malgré les défenſes du Roi, à l'hôtel de la Marquiſe, où il paſſa la nuit. Gabrielle

lui jura le plus tendre attachement, & elle se promettoit bien de ne point trahir ses sermens. Jamais on n'a autant aimé.

Il étoit enfin parti. Il écrivoit assidument à Mademoiselle de Guise & à la Marquise. De toutes deux aimé, qu'il étoit peu digne de l'être! Dans le même temps qu'il les assuroit d'une constance éternelle, il donnoit sa main & devenoit l'époux de Mademoiselle de Fontaine, fille du Comte de ce nom, qui avoit été tué au siége de S.-Malo.

Bellegarde étoit trop aimé pour n'être pas pardonné. Gabrielle l'assura de son pardon; Mademoiselle de Guise ne put l'oublier, ni même lui faire des reproches. Le Roi étoit enfin déterminé à épouser Gabrielle; il lui avoit donné le titre de Ducheſſe de Beaufort. M. de Roquelaure, pour faire sa cour au Roi, avoit épousé sa Maîtresse, dont il avoit de grands enfans. On ne voyoit que de semblables mariages, pour préparer le Peuple à n'être point surpris de celui du Roi. Brulard de Sillery avoit été envoyé à Rome pour solliciter la dissolution du mariage de Henri avec la Reine Marguerite.

La

La Reine Marguerite ne s'oppoſoit au divorce, que dans la crainte de voir Madame de Beaufort à ſa place. Dans le fond, elle n'en étoit point fâchée, pour pouvoir donner un libre cours à ſes goûts libertins & à ſa coquetterie démeſurée. On la menaçoit de lui faire ſon procès: on citoit l'exemple de Philippe-le-Bel, qui fit mourir en priſon Marguerite de Bourgogne, femme de Louis Hutin, ſon fils aîné, à cauſe d'un commerce criminel qu'elle entretenoit avec de Lannoy, Gentilhomme Normand.

La Ducheſſe de Beaufort affectoit, depuis la certitude qu'elle avoit de ſon hymen avec le Roi, une régularité rigide. Sa maiſon, remplie autrefois de Proteſtans, ne le fut plus que de Catholiques; elle détermina le Roi à faire ſon abjuration, & joua la Dévote. Elle étoit d'une affabilité, d'une prévenance qui lui concilioit tous les cœurs. Elle n'avoit pour ennemies que celles qui deſiroient ſa place. Le Pape, vivement ſollicité, & à qui elle avoit rendu de grands ſervices, étoit preſque réſolu de caſſer le mariage de Marguerite de Vaois, & de légitimer les enfans du Roi

& de la Ducheſſe. Sa nouvelle groſſeſſe redoubla la tendreſſe du Roi; enfin, elle touchoit au moment favorable de devenir Reine, lorſqu'une mort épouvantable fut le terme de ſon eſpérance. Nous allons laiſſer parler l'Auteur lui-même; il aura le caractère vrai de l'Hiſtorien, & plus de naïveté que nous.

« Madame de Beaufort avoit paſſé » une partie du Carême à Fontaine-» bleau; & on approchoit des Fêtes de » Pâques, lorſque le Roi la pria, pour » éviter le ſcandale, de les venir paſſer » à Paris. La Ducheſſe, de ſon côté, » qui eſpéroit ſe ſoutenir dans l'eſtime » de tout le monde, en pratiquant » exactement tous les devoirs de la Re-» ligion, vint à Paris pour y paſſer la » Semaine-Sainte, & les autres jours » conſacrés à la piété chrétienne.

» Elle deſcendit, par ordre du Roi, » chez Zamet, qui la régala avec une » magnificence extraordinaire. Quelques » jours après, s'étant fait porter en li-» tière aux Ténèbres au Petit-Saint-» Antoine, où il devoit y avoir une » muſique merveilleuſe, tout ce qu'il » y avoit de Dames la ſuivirent en

» carroſſe, & Mademoiſelle de Guiſe fut » celle avec qui elle s'entretint le plus » particulièrement. Elle lui montra même » des lettres de Rome, par leſquelles » on lui mandoit que le divorce du Roi » avançoit beaucoup ; & elle lui en fit » voir deux de ce Prince, où il paroiſ- » ſoit ſi amoureux & ſi empreſſé de la » voir Reine, qu'il mandoit que ne » pouvant plus ſoutenir les retardemens » de la Cour de Rome, il avoit réſolu » d'y envoyer du Forget, Secrétaire- » d'Etat.

» La Ducheſſe, qui commençoit à ſe » trouver mal, pria Mademoiſelle de » Guiſe de revenir avec elle chez Za- » met. Cette Princeſſe n'ayant garde » la refuſer, remonta en carroſſe, & » Madame de Beaufort dans ſa litière ; » mais à peine fut-elle arrivée, qu'elle » ſe plaignit d'un cruel mal de tête, & » enſuite elle fut attaquée d'une vio- » lente convulſion dont elle ne revint » qu'à force de remèdes. Elle voulut » écrire au Roi ; mais une ſeconde con- » vulſion l'en ayant empêchée, elle ſor- » tit de cette fatale maiſon, & ſe fit » porter chez Mme. de Sourdis ſa tante,

» où elle fut repriſe, en arrivant, d'une » troiſième convulſion, qui, augmen- » tant toujours, continua juſqu'à ſa » mort. Elle fut attaquée le Mercredi, » elle accoucha le Vendredi, & mourut » le Samedi, ſans connoiſſance ».

Mezeray donne à entendre que cette mort fut la ſuite d'un poiſon, & nous en ſommes perſuadés. Le Peuple le croyoit, & il avoit ſous les yeux la procédure de la femme du Connétable de Montmorency. Le poiſon étoit une reſſource très-commune dans le ſeizième ſiècle.

« Le Roi, qui étoit à Fontainebleau, » fut auſſi-tôt averti de cette mort; il » ſe laiſſa aller à une douleur ſi vio- » lente, qu'on appréhenda qu'elle ne » dégénérât dans une eſpèce de déſeſ- » poir. Il renvoya la Cour à Paris, & » ne retenant que M. de Roquelaure & » le jeune Marquis de Baſſompierre, il » paſſa quelques jours dans une afflic- » tion ſi vive, que l'on déſeſpéra de le » conſoler. Mais enfin, dans le temps » qu'on y penſoit le moins, Sa Majeſté » parut revenue de ſon premier abatte- » ment; elle avoua même que cette

» mort, qui lui avoit été si sensible, » étoit une faveur secrète du Ciel; & » enfin il envoya de nouveaux ordres » de presser son divorce. Le Cardinal de » Joyeuse, Horace del Monte, Napo- » litain, Archevêque d'Arles, & Gaspard » de Modène, Nonce de Sa Sainteté, » nommés Juges dans cette affaire, dé- » clarèrent nul le mariage du Roi & de » Marguerite de Valois. Le Pape con- » firma d'autant plus volontiers cette » Sentence, qu'on lui faisoit espérer que » le Roi épouseroit une de ses nièces.

» Sur ces entrefaites, le cœur du » grand Henri, qui n'étoit pas accou- » tumé à rester libre, se prit aux appas » de Henriette de Balsac, fille enjouée, » spirituelle & agaçante, s'il en fut ja- » mais: aussi étoit-elle de race à faire » l'amour; car elle avoit pour mère cette » Marie Touchet, qui avoit été Maî- » tresse de Charles IX, &, depuis, avoit » été mariée au Marquis d'Entragues, » dont cette fille étoit née. Ses parens, » desirant profiter de l'occasion, la te- » noient de fort court, & la gardoient » exactement à vue, de peur que la » possession de cette fille n'éteignît l'ar-

» deur du Roi. De son côté, elle seconda » si bien les intentions de Sa Majesté, » qu'enfin, par des refus attrayans, elle » l'obligea de lui donner une promesse » de l'épouser, si, dans l'année, elle » lui donnoit un fils. Sous cette assu- » rance, & moyennant, dit Mezeray, » une pluie d'or de cent mille écus, il » eut toute la liberté. Peu après, il la » gratifia de la Terre de Verneuil, avec » le titre de Marquisat.

» Malgré cette promesse, Sillery, le » Cardinal d'Ossat, pressèrent si fort la » recherche qu'ils faisoient, au nom du » Roi, de Marie de Médicis, nièce du » Pape, qu'il ne fut plus au pouvoir du » Roi de ne pas tenir sa parole. Le Roi » envoya d'Alincourt, fils du Duc de Vil- » leroy, à Rome, pour remercier Sa Sain- » teté de la dissolution de son mariage. » D'Alincourt devoit ensuite demander » au Pape de lui permettre, & à d'Ossat, » d'aller saluer, au nom du Roi, Marie » de Médicis à Florence, pour conclure » ce nouveau mariage.

» Il n'est pas croyable (dit encore » l'Auteur) combien la nouvelle Mar- » quise eut de déplaisir de se voir dé-

» cheoir de l'eſpérance d'une Couronne. » Elle crut pourtant devoir diſſimuler » ſes chagrins ; &, ſur ces entrefaites, » le Roi étant allé à Lyon, y reçut tant » de billets-doux de cette Maîtreſſe, » qu'il lui prit envie de revenir à Paris, » d'autant plus que cette Dame ſouhaitoit encore avec paſſion qu'il ſe trouvât » à ſes couches prochaines, dans la penſée que, ſi elle avoit un fils, elle ſeroit » en droit de le ſommer de ſa promeſſe.

» Henri étoit fort tenté de retourner, » pour donner cette ſatisfaction à la » Marquiſe, quand un coup du Ciel, » s'il faut ainſi dire, rompit le charme, » & mit ce Monarque en liberté ; car, » un jour, après de grands éclats de tonnerre, la foudre étant tombée dans la » chambre de la Marquiſe, & ayant » paſſé ſous ſon lit, elle en fut tellement » effrayée, qu'elle accoucha d'un enfant » mort ».

Il ne nous reſte plus qu'à terminer le Roman de Mademoiſelle de Guiſe. Elle n'oublia point Bellegarde, qui avoit beſoin d'être conſolé de la mort de Madame de Beaufort, & épouſa le Prince de Conti, devenu veuf. *Cette ſpirituelle*

fille ne voyoit presque point de parti pour elle, & sa maison étoit dans un état qu'il n'y avoit que des alliances qui pussent la relever ; celle de M. de Conti lui étoit si avantageuse par plusieurs sortes de raisons, qu'elle ne crut pas devoir la négliger. L'ordre de Madame sa mère l'autorisa même à entretenir la passion du Prince, & Madame la Duchesse de Bar se fit un plaisir de la servir dans ce mariage.

TABLE

DU VOLUME DE NOVEMBRE.

LES Dangers de l'Habitude, Page 3
Admonitions de Messire Georges du Terrail, adressées par lui en forme de Leçons chevaleresques à son neveu Pierre, qui fut depuis notre grand Chevalier Bayard ; *ou* Parangon de loyauté & d'honneur, présenté à notre jeune Noblesse, 17
Les Evénemens du Château de Marcoussis, 105
Histoire de Mademoiselle de Guise & du Duc de Bellegarde, dans laquelle sont liés les Amours de Henri IV & de Gabrielle d'Estrées, 125

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, le Volume du mois de Novembre *de la Bibliothèque des Romans*. Cet Ouvrage me paroît toujours fait pour plaire à l'imagination & aux ames sensibles, sans jamais blesser la décence. A Paris, ce 30 Octobre 1782.

DE SANCY.

De l'Imprim. de DEMONVILLE, rue Christine.

BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES ROMANS;
OUVRAGE PÉRIODIQUE,

DANS lequel on donne l'analyse raisonnée des Romans anciens & modernes, François, ou traduits dans notre Langue; avec des Anecdotes & des Notices historiques & critiques concernant les Auteurs ou leurs Ouvrages: ainsi que les Mœurs, les Usages du temps, les circonstances particulières & relatives, & les Personnages connus, déguisés ou emblématiques.

DÉCEMBRE 1782.

A PARIS,
AU BUREAU, rue Neuve Sainte-Catherine, pour Paris;
AU BUREAU, & chez DEMONVILLE, Libraire Imprimeur, rue Christine, pour la Province.

Avec Approbation, & Privilége du Roi,

BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES ROMANS.
DÉCEMBRE 1782.

PREMIÈRE CLASSE.
ROMANS ÉTRANGERS.

LA GARDUNA DE SEVILLA, Y Anzuelo de las Bolsas.

Par D. Alonzo de Castillo Solorzano.

Logrono, 1632, in-8°. Barcelona, 1644, in-8°. Madrid, 1661, *id.*, &c.&c.

La Fouine de Séville, & le Hameçon des Bourses.

LA fouine est un animal joli, souple, léger, rusé & fripon, qui craint, se

cache & se glisse par-tout, qui s'apprivoise & ne s'attache jamais, dont la physionomie est tout-à-fait aimable, fine, & qui ne sait que mordre, sucer & faire du dégât. On voit que ce petit caractère pourroit bien convenir à certaines femmes; & c'est ce qui a déterminé l'Auteur de cet Ouvrage à donner le nom de Fouine à son Héroïne Sevillane.

Son Ouvrage n'est ni commencé ni fini; il servoit de suite à d'autres Romans du même genre satyrique & populaire, & il attendoit lui-même une suite. Il fut autrefois estimé en Espagne; il n'a jamais pu l'être en France, apparemment parce qu'on s'y soucie moins d'être éclairé sur les artifices des jolies filles; ou parce qu'accoutumés à ne rire que des choses sérieuses, nous entendons moins la plaisanterie sur les objets qui servent au plaisir.

L'Art que professoit Ruffine est aujourd'hui très-détaillé, perfectionné, encouragé, répandu & honoré chez toutes les Nations. Il est presque vrai que nous l'avons rangé dans la classe des Arts nécessaires. C'est dommage

qu'il faille descendre dans la boue du vice pour traiter de cet Art charmant; nous tâcherons de couvrir la boue, & de ne parler qu'avec révérence & circonspection d'une matière si délicate & si importante.

A Paris, nous sommes un peu singuliers. Nous voulons bien nous familiariser avec nos Laquais, nos Soubrettes, & souvent avec de bonnes, obligeantes & discrètes personnes qui viennent le matin, & qu'on ne salue pas, quoiqu'on les connoisse & qu'on les rencontre; nous voulons pirouetter dans les coulisses, avoir des petites maisons, nous montrer en demi-Dieux à côté d'une Nymphe dans les chars brillans du Boulevard, & quelquefois salir nos talons dans les petites rues: en un mot, nous voulons bien rabaisser nos mœurs, mais nous ne voulons pas de tableaux de mœurs abaissées; nous voulons nous amuser grossièrement, & nous ne voulons pas qu'on nous instruise sur la suite des plaisirs grossiers, parce que si l'on nous amuse (quitte à être dupes), notre sort nous paroît assez beau. Nous

nous piquons d'avoir l'œil chaſte, le goût ſcrupuleux; & pourtant, ne faiſons pas croire que nous ſoyions ſi aiſés à effaroucher. Peut-être oſeroit-on penſer de notre intérieur, ce qu'on penſe de l'ignorance d'une jeune fille qui rougit de tout.

Nous avons peu de choſe à dire de *D. Alonzo de Caſtillo Solorzano :* il a vécu ſous Philippe III & Philippe IV, au temps du bel-eſprit. Il étoit attaché à *D. Pedro Faxardo*, Marquis *de los Velez*, Vice-Roi de Valence. La protection que ce bon Seigneur accordoit aux Gens-de-Lettres ne doit pas paſſer pour une marque de ſon eſprit, ni de ſon aménité. C'eſt ce même Seigneur qui fut chargé de réduire les Catalans, & qui exécuta, avec barbarie, des ordres barbares; qui fit allumer le feu aux quatre coins des Villes; qui fit couper les arbres, ruiner les récoltes dans les Campagnes, maſſacrer tous les hommes au-deſſus de quinze ans, & marquer toutes les femmes aux deux joues avec des fers rougis. C'eſt celui-là qui crioit, en entrant dans Tortoſe : « Sol-

» dats qui m'obéiſſez, apprenez que » vous ferez un ſacrilége, ſi vous épar- » gnez une ſeule créature ». Dans ce temps-là, on méritoit le nom de Brave, en tuant beaucoup de gens déſarmés.

On ne ſait ſi ce fut par eſtime ou par averſion pour ces ſortes de caractères féroces, que *Solorzano* écrivit la vie de Don Pèdre, troiſième Roi d'Aragon, ſurnommé *le Cérémonieux*. C'eſt un Ouvrage où il a eſquiſſé le tableau d'un ſiècle odieux dans les Annales Eſpagnoles; d'un ſiècle où trois Tyrans, du même nom, ſe faiſoient gloire de la cruauté & de la perfidie, celui que nous nommons, Pierre-le-Cruel, Roi de Caſtille, & Pierre-le-Juſticier, Roi de Portugal, beaucoup plus excuſable, puiſqu'on ne lui reprocha que de la ſévérité, & que cette ſévérité n'entra dans ſon caractère qu'avec la douleur terrible qu'il garda toute ſa vie, après la mort de ſa malheureuſe épouſe Inès de Caſtro.

Solorzano a fait encore, dans le genre hiſtorique, la Vie de Marc-Antoine, & une Légende de tous les Saints du

Territoire de Valence. Les Ouvrages, qui lui laiſſent une eſpèce de célébrité, ſont ſes Romans. Outre celui dont nous allons parler, il en a fait une douzaine d'autres, dont nous nous rappellons quelques-uns. Les Journées plaiſantes; l'Entretien des Soirées; la Campagne de Laure; le Jardin de Valence; Plaiſanteries du Parnaſſe; le Temps de Réjouiſſance, & le Carnaval de Madrid; les Harpies de Madrid, & le Coche des Filouteries; les Amans Andaloux, & Lizard l'Amoureux: *Jornadas Alegre; Tardes Entretenidas; la Quinta de Laura; Guerta de Valencia; Donayres del la Parnaſo; Tiempo de Pegoźigo, y Carneſtolendas de Madrid; las Harpias de Madrid, y Coche de las Eſtafas; los Amantes Andaluźeo; Lizardo Enamorado.*

Tous ces Romans, qui ſont ou du genre bourgeois, ou d'un ton fort au-deſſous, découvrent les mœurs populaires, telles qu'on les ſuppoſe encore ſans preuve & ſans juſtice, mais avec aſſez peu de ſel & de ridicule. Il faut convenir que rien n'étoit auſſi dégradé que le caractère du Peuple Eſpagnol,

du temps de Philippe IV. Ce qui eſt abſolument bas ne fournit rien à l'Ecrivain, & il ne mérite que le reproche de traiter des matières ſans intérêt. Quelles reſſources le Comique pouvoit-il tirer d'un caractère compoſé d'orgueil, de pareſſe, d'ignorance, d'avarice, de perfidie & de libertinage?

De l'orgueil Eſpagnol, tout le monde en a parlé; c'étoit le vice caractériſtique, le vice, père de tous ceux que Charles-Quint reprochoit lui-même à ſa Nation, lorſqu'il diſoit: = Les Eſpagnols n'ont que le maſque de la ſageſſe: *Los Eſpagnoles parencen ſabios, y no lo ſon* =. En vertu de cet orgueil, le plus grand faquin ſe diſoit noble comme le Roi, & un peu plus: *Hidalgo como el Rey, y un poco mos.* Le privilége de cette nobleſſe s'étendoit juſqu'aux inſectes familiers qui mordoient ſa Seigneurie; & l'on ne pouvoit s'empêcher d'admirer le ton dont il diſoit: *Los piojos ſon tambien Hidalgos;* Les poux ſont Gentilshommes auſſi. En vertu de cet orgueil, un Cordonnier, lorſqu'il avoit quitté ſon alêne, pris ſa cappe, ſon

poignard, ſon épée, ne ſe croyoit plus fait pour ſaluer le Gentilhomme qu'il avoit chauſſé le matin : cette fameuſe épée étoit devenue la pièce la plus eſſentielle de l'habillement ; juſques-là qu'on auroit douté ſi ce n'étoit pas déroger, que de la poſer pour ſe mettre au lit. Il n'y avoit rien que de grand, de magnifique, de merveilleux en Eſpagne.

La pareſſe, qui ſuit l'orgueil, avoit on ne ſait quoi de grave & de philoſophique dont on pouvoit ſe ſervir pour l'excuſer. Un deſcendant de *Chriſtianos Viejos* paſſoit toute ſa belle vie dans une oiſiveté patriarchale, aſſis ſur ſon perron, les jambes croiſées, & humant l'air avec ſenſualité. Tous ſes jours, filés uniformément, ſe dévidoient ſans peine ; la Meſſe, le repas, le repos, la promenade & l'amourette, c'étoit dans ce cercle que rouloit le Seigneur Hidalgo. A quinze ans il ſavoit qu'il n'auroit autre choſe à faire le reſte de ſa vie ; & il ſe laiſſoit paiſiblement couler vers la vieilleſſe, diſpenſé de tous ſoins & de toute prévoyance. L'amour de la

gloire, celui de l'étude, celui du gain même, dormoient paisiblement dans son cœur, subjugués par le doux amour du repos. Quel titre pouvoit-il poursuivre après celui d'Espagnol, à qui ceux que donnent les armes, les sciences & la richesse étoient subordonnés ? Ce n'est pas que le Seigneur ne fût très-amoureux d'argent, mais de celui qu'il pouvoit obtenir sans peine, sans se déranger de son système; ç'auroit été un assez grand travail que de remuer le bras & de tendre la main pour le recevoir. Cependant comme la première chose qu'on remarque dans autrui c'est le vice qu'on a, & qu'il n'y a tel qu'un fainéant pour insulter à la paresse, ce fut de ces Messieurs d'Espagne que nous reçûmes le nom de *Gavachos*, que méritèrent réellement quelques François qui négligeoient les soins de leurs familles pour aller en pélerinage à Compostelle.

L'ignorance, qui vient après la paresse, fut moins un vice qu'un devoir recommandé par la Politique, & méritoit par-là plus d'indulgence. Néanmoins, elle fut si aigrement reprochée

à toute la Nation, que les classes supérieures entreprirent enfin de se laver de cette crasse honteuse. Mais les bons & purs Castillans n'ont jamais voulu dégénérer de leurs aïeux sur cet article, ni savoir s'il y avoit quelque chose dans l'Univers, passé l'Espagne. Leur science ne va pas encore fort au-delà de leur propre expérience. Une seule espèce de lecture leur est permise, & c'est celle qui ne leur apprend ni ce qui s'est fait chez eux, ni ce qui s'y fait. Un de leurs Poëtes burlesques les a pourtant loués de ce qu'en matière d'Histoire, ils savoient quelquefois le nom du Roi régnant; de ce qu'en Poësie, ils faisoient des vers si relevés, que ceux qui les faisoient les entendoient le moins; de ce qu'en Musique, ils trouvoient fort bien, sans lumière, les cordes d'une guitarre; de ce qu'en Géométrie, ils avoient trouvé le secret d'évaluer les distances, en comptant les pas; & de ce qu'ils étoient assez grands Astronomes pour distinguer la lune au milieu des étoiles. Aujourd'hui, c'est une vérité inconteſtable qu'ils ont beaucoup d'esprit en matière de con-

verſation & de galanterie. Heureux ce Peuple, s'il a jamais le courage de ſecouer la poudre des plus ſottes Ecoles de l'Univers, & dont le vice lui fera quelquefois faire des Ouvrages d'érudition, mais rarement des Ouvrages de goût & d'eſprit. Les nôtres ſont paſſablement ridicules; mais nous les reconnoiſſons tels, & c'eſt ce qui nous ſert de contre-poiſon. En ſortant des Colléges, nous entrons dans le monde : c'eſt une piſcine ſalutaire où nous nous purgeons bientôt de tout ce qu'on nous avoit fait avaler de groſſier & d'indigeſte. L'Eſpagnol n'a point de reſſource ; il s'accoutume au mauvais lait qu'il a ſucé : il eſt peu communicatif, n'oſe lire ; il eſt perdu pour les Belles-Lettres, à moins qu'il ne perde le reſpect qu'il a pour ſes Maîtres ; & cependant nous oſons dire ici à ſon avantage, que nous avons de l'eſprit quand nous le cherchons, & qu'il n'en a jamais plus que quand il ne cherche pas le ſien. Nous faiſons le nôtre, en l'exerçant ; le ſien étoit tout fait avant que de l'exercer. En vérité, ſi l'on avoit autant de tonnerres à la main qu'il y a

de Colléges en Eſpagne, on ne pourroit ſe tenir de les lancer, tant on eſt piqué de voir que ce qui doit ſervir à perfectionner la Nature, eſt préciſément ce qui la gâte & la mutile horriblement.

On étouffe de chagrin plus que d'ennui, quand on conſidère la manière d'écrire du temps paſſé; de l'eſprit, du feu, du ſens, du ſentiment, avec une manière ſotte, bizarre, triviale, qui conſiſtoit pour les ouvrages d'imagination à inventer un cadre où l'on fît entrer pêle-mêle beaucoup de choſes, & même toute autre choſe que ce qu'on y mettoit; & c'étoit dans ces cadres que la plume, toujours molle, ſouvent froide & toujours égarée, labouroit avec aſſiduité, guidée par le ſeul mouvement des doigts. C'étoit alors que nous étions épouvantés de la fécondité ſi ſtérile des Auteurs Eſpagnols, & que nous leur diſions: =» Plus de choſes & moins de mots; plus de ratures & moins de volumes: quiconque ne rature pas, ne penſe pas, ou du moins il n'examine pas ſa penſée; & laiſſez-vous avertir par vos propres proverbes. Il faut que

celui qui prétend travaille ; que celui qui commence imite ; que celui qui ignore apprenne ; que celui qui parle bien écrive mieux : car ce n'eſt pas à bien parler qu'on acquiert la gloire littéraire ; & l'on n'écrit bien qu'en choiſiſſant dans ce qu'on a écrit, & en effaçant tout le reſte ==».

On nous répondoit avec la modeſtie Caſtillane : «==Cela nous plaît ainſi. Il eſt poſſible que vous ayiez raiſon ; mais il n'y a point d'art qui vaille notre propre goût : nous ferions plus mal, ſi nous voulions faire mieux. Nous convenons de tout notre cœur que vous en ſavez beaucoup : mais les bons Auteurs ne ſont pas ceux qui ſavent plus, ni ceux qui endoctrinent mieux : ce ſont ceux qui plaiſent ; &, au bout du compte, nous vous plaiſons, puiſque vous nous dérobez ==». Voilà comme on s'endurciſſoit dans le péché ; voilà comme Lopez de Vega nous parloit de la hauteur de ſa renommée, lorſqu'il comparoit nos Auteurs Critiques à des horloges qui ne peuvent frapper, ſi perſonne n'en a monté le reſſort, ou bien à des inſtrumens qui n'ont que le

ſon pour eux, & à qui l'art vient de la main qui les touche.

Revenons au Peuple. Il exiſtoit un contraſte aſſez piquant à examiner entre l'inſouciance qu'on lui remarquoit, & l'eſprit d'intérêt dont il fut toujours animé. Cet eſprit fut aſſez fort pour vaincre tous les autres penchans, pour les faire courir en Italie, aux Indes, en Flandres. Si le travail l'aviliſſoit, le profit étoit noble.

De l'oppoſé de tout ce qu'on vient de lire, on formera le caractère des claſſes ſupérieures. On ſait que toute Nation eſt partagée en deux extrêmes, & que ce qui rend le Peuple mépriſable, fait, avec une autre teinte, le mérite de ceux que le rang & l'éducation élèvent au-deſſus de lui. Par exemple, cette diſſimulation, qui n'eſt qu'odieuſe dans le caractère de l'homme commun, qui paroît n'être que l'art du traître, pour dérober ſon intention, la mûrir en ſilence, dreſſer ſes batteries avec ſoin, n'eſt plus dans les hommes ſupérieurs que prudence, ſageſſe, profondeur, vertu robuſte, & même un faiſceau de toutes les vertus mo-

rales & politiques. Nous ne ſommes plus au temps de Ferdinand, de Charles-Quint, des trois Philippe, qui ſuivirent. Deux Peuples, dont l'un étoit ſpéculatif, diſcret, lent & ſage, & l'autre léger, franc, prompt & honnête, n'ont plus aujourd'hui que des raiſons de s'aimer, de s'eſtimer & de ſe reconnoître réciproquement les belles qualités que la Nature a partagées entr'eux. Il ſera toujours vrai que c'eſt en Eſpagne que ſont nés les hommes qui ſe ſont diſtingués par la hauteur des vues en politique; par le courage patient, perſévérant, brillant, terrible ſous les armes & dans les calamités; par la fineſſe, le ſentiment noble, fier, pur & exhauſſé, comme il devroit toujours l'être en fait d'amour & de galanterie.

Encore un mot ſur les femmes. Ce qu'on a dit de la gêne preſque Muſulmane à laquelle on les ſoumettoit, n'a jamais regardé que les femmes de diſtinction, qui ſortoient peu, qui ſe montroient peu dans leurs maiſons même, & qui, dehors ou dedans, ne pouvoient lever les yeux ſans appercevoir l'ombre incommode qui les accompa-

gnoit ſans ceſſe. Il faut ajouter que, dans pluſieurs Provinces, le petit Peuple ſingeoit cette tyrannie, & que toutes les femmes, ſans diſtinction, n'y jouiſſoient que de très-peu de liberté dans l'état de mariage. En Andalouſie, le mari Monarque ne permettoit point à la Reine de manger avec lui. On faiſoit les parts de la mère & des filles, qui mangeoient aſſiſes ſur des couſſins poſés ſur la terre. C'eſt un uſage qu'on a fait paſſer en Franche-Comté & dans les environs. Le Payſan, maître, n'admet à table que ſes garçons; la mère & les filles mangent ſur leurs genoux au coin de la cheminée; & quand le mari eſt en gaieté, il envoie à boire *aux femelles*. C'eſt la mère qui reçoit la taſſe, & qui fait une humble révérence avant que de ſaluer ſon chef & ſes enfans mâles.

Au reſte, s'il eſt généralement vrai que la galanterie n'oſoit pas trop paroître, il ne l'eſt pas moins qu'elle régnoit généralement; & que ſi la décence étoit de règle, la vertu n'étoit pas trop d'uſage. C'eût été faire un mauvais compliment à une fille que de l'appeller *mocetona*, & un ſanglant outrage à toutes

sortes de femmes que de s'en tenir avec elles à la simple conversation. Ce tendre penchant du sexe à la facilité, fut-il un effet des serrures & des grilles, ou les fit-il inventer ? c'est un problême : mais il est sûr qu'elles profitoient de la moindre échappée, pour se remettre dans l'état de bonté qui leur étoit propre ; & quoiqu'elles sortissent emmantelées, elles ne manquoient point de découvrir un œil parlant, pressant, aussi-bien que l'échantillon de la jambe sous le clinquant du jupon. Elles n'avoient point la honte ridicule des Françoises, qui se font une règle d'attendre ; elles avoient assez de confiance au premier galant homme passant pour lui demander la *filla ;* & assez de confiance en leurs charmes pour répondre : *Vous me faites, Monsieur, bien de l'honnêteté, mais j'en mérite. davantage.* Là-dessus, un galant homme ne pouvoit pas se dispenser de pousser l'honnêteté jusqu'aux bornes où elle cesseroit en France.

Cependant toutes ces Beautés ne devoient pas être dépourvues ; car il n'y avoit pas d'Espagnol qui ne fût alors *amancebado :* c'est le mot qu'on ne peut

traduire que par celui d'*arrangé*. La manière de répondre aux prétentions d'un Cavalier, c'étoit de le recevoir sévèrement, & de lui dire avant tout : « Si » vous venez pour le mariage, non ; » pour la galanterie, bon ». *Si para marido, no ; si para amancebado, sí.* Et le privilége qu'elles accordoient sur la réponse, n'étoit jamais exclusif. Elles étoient gênées : donc elles pouvoient tromper, donc elles trompoient ; car on sait que plus une femme est gênée, plus elle a de moyens & d'excuses.

La dévotion toute exemplaire des Castillanes ne leur faisoit sentir que bien peu de scrupules. Il étoit aussi nécessaire pour elles de prier sincèrement, que de chercher sincèrement le plaisir. Le petit intérêt, qui se joignoit à cela, n'effrayoit pas non-plus leur conscience ; & c'étoit un usage consacré que de gagner de l'argent dans les beaux jours de la vie, pour se faire dire des Messes après la mort : de sorte qu'on peut dire qu'elles commettoient leurs jolis péchés avec la plus religieuse intention.

Un Cavalier pouvoit fermer les yeux

au monde, & se dire mort pour l'honneur, s'il avoit fait la vilainie de compter avec une femme, ou si ses aïeux (fût-il venu des *Lara*) ne lui avoient pas laissé de quoi compter. On n'ose pas, sans avoir fait le tour du monde, assurer que l'avarice n'est nulle part un péché parmi les Dames; partout elles ont conservé le droit de répondre comme en Espagne. « Hélas! » à qui voulez-vous qu'on en demande, » si ce n'est à ceux qui nous aiment »? Un Amirante de Castille se piqua néanmoins, lorsqu'il se vit ruiné par sa belle & tendre Divinité; il la fit peindre avec toutes ses graces, assise sur la margelle d'un puits; & il écrivit sur le bord: *Sin hondo*, sans fond. Il envoya le portrait à la Fée, qui le lui renvoya tout aussi-tôt avec ces mots ajoutés de sa belle main: *Falta de cuerda*, faute de corde.

Le sexe Espagnol a toujours eu l'esprit charmant, les plus heureuses pensées, l'expression nette, douce & facile, & la langue la plus agréablement exercée aux *requiebros* ou douceurs, aux saillies fines, au langage enchanteur de

l'Amour. On dit qu'il y a plus de physionomies que de beautés parmi ce sexe, & plus de ce qui remue le cœur que de ce qui charme la vue; des yeux toujours pétillans d'esprit & de flamme; un assemblage piquant de traits aimables & irréguliers sous des teints toujours un peu brunis; de douces voix, qui versent, avec les paroles, le filtre de la volupté; de jolies tailles, de la contenance, de la légèreté, de jolies graces enfantines : voilà ce que d'autres que nous ont eu le bonheur de voir au-delà des Pyrénées. Mais il faut que la Nature y soit encore outragée dans la beauté comme dans l'esprit; c'est-là qu'on la déguise par l'habillement le moins favorable aux charmes, & par la profusion du fard, qui tranche horriblement avec le brun des figures. Depuis la première Dame de la Cour jusqu'à la dernière *Cantonnera*, tout le sexe commença de se couvrir de vermillon, lorsqu'il fut délivré de la gêne du voile au dernier siècle; on l'appliquoit si mal, il défiguroit si bien, que les plaisans voulurent faire entendre que le Roi n'avoit fait découvrir les femmes

que pour apprendre aux hommes à être ſages. Nous mourons de peur que cette plaiſanterie ne ſoit applicable à Paris, où la Beauté ſe barbouille, avec plus de goût à la vérité, & ne va pas à l'extrême des Eſpagnoles, qu'on a vu farder juſqu'aux parties qui n'étoient connues que du corſet. Mais on ſait que, ſans notre uſage, nous jouirions beaucoup plus long-temps d'un beau viſage; & que ſi on ne nous le peint qu'avec les vives nuances de l'aurore, c'eſt pour paſſer promptement comme elle.

Ce ſeroit anticiper ſur notre matière, que de parler d'une autre eſpèce de femmes qui ont fait divorce avec leur ſexe, & qui, en Eſpagne, étoient les plus ſpirituelles & les mieux élevées qu'il y eût en Europe. C'étoient celles-là qui pratiquoient philoſophiquement le grand art ſecret; & la Nation rougiſſoit ſi peu de leur exercice, qu'elle en avoit fait un des emplois néceſſaires dans l'Adminiſtration. Ce n'étoit point une irrégularité ni un empêchement pour arriver aux charges publiques, que de paſſer deux ou trois ans de ſa jeuneſſe

dans les jardins enchantés de ces Fées subalternes. Ceci nous explique comment la Censure, si chaste, si rigoureuse à l'égard de certaines matières honnêtes, a permis le cours de tant de Livres où les mœurs ne sont pas plus respectées qu'elles ne l'étoient dans l'usage ordinaire de la vie. Il y a peu de choses d'aussi libres que plusieurs vieilles Comédies, & peut-être rien qui dût plus offenser un Peuple assemblé, que certaines Pièces de Lopez de Vega. Il a mis sur le Théâtre le Personnage d'un parfait *Alchahuete* (nous demandons en grace de ne pas expliquer le mot) dans sa Comédie du *Galan Castrucho;* & celui d'une Courtisane, avec les plus bas détails, dans la Pièce intitulée: *El Anzuelo de Fenisa*, dont la leçon morale est que nul hameçon n'est aussi sûr que celui de l'Amour. Mais croiroit-on qu'il ait attiré la foule au *Ruysennor de Sevilla*, le Rossignol de Séville, dont la matière est la même que celle d'un conte trop connu, à la suite des Contes de La Fontaine?

Hâtons-nous de rassurer nos Lecteurs, qui

qui pourroient penſer que le Roman que nous allons extraire eſt du même genre. On l'a traduit deux ou trois fois ſous différens titres, & ces Traductions ont été imprimées à Paris en 1721=1723. Celle qu'on met encore dans toutes les bibliothèques eſt du Sieur d'Ouville; il la fit imprimer en 1661, in-8°, avec pluſieurs de ſes Contes; & nous croyons que c'eſt la même qu'on a réimprimée à Amſterdam (c'eſt-à-dire Paris) en 1731, 2 vol. in-12, avec de mauvaiſes gravures; & ce titre : *Hiſtoire & Aventures de Dona Ruffine, dite la fameuſe Courtiſane de Séville.*

LA FOUINE DE SÉVILLE.

Le Seigneur Bachelier *Trapaza* (ce qui vaut autant que le Seigneur de la Fourbe) étoit un homme d'environ cinq pieds ſept à huit pouces en hauteur, bien fourni d'os & de ſourcils, muſclé vigoureuſement, & pourtant efflanqué; bien fin, bien humble, ou

fier comme un ours, selon les occasions; merveilleusement adroit de la langue & de la main; portant le nez très-haut, la moustache pendante, l'épée traînante; curieux de bons habits fort étoffés, de plumets fort grands & de galons fort lourds; ami de tous les hommes, en face; Amant de toutes les femmes, à leur insu; friand de toutes les tables, gourmet de tous les vins; Professeur de tous les jeux, Philosophe de toutes les Sectes, & passionnément amoureux de toutes les bourses.

Dona Stephanie étoit une femme assez bien en chair, massive en taille, brune en noir, très-chevelue & militairement dégourdie; aimant tout le monde, ruinant tout le monde, ensuite décriant tout le monde; excellente femme, dont le caractère étoit diabolique, & les manières toutes franches, toutes aimables. Ceux qui ont écrit son Histoire n'ont pu prouver qu'elle descendît précisément des Rois de Bohème; mais il est sûr qu'elle venoit d'une Héroïne Bohémienne, qui faisoit son tour d'Europe. Stephanie, comme le sage Ulysse,

avoit long-temps erré sur mer & sur terre, vu beaucoup de Pays, & connu les mœurs de beaucoup de Peuples.

Tous les rapports imaginables avoient formé l'union de ces deux personnages. Rien de si respectable que cette union, qui dura long-temps; car aucune Loi, aucun Sacrement ne les força jamais à la constance; c'est de leur vie admirable & instructive qu'on a fait le Livre qui sert d'avant-scène à celui-ci. On y voit l'art profond de leur conduite; on s'étonne au récit de leurs exploits; on sourit au tableau de leurs amours. Or, nous demandons ce qu'il y a de bas dans un pareil Livre, & si l'on ne s'attend pas à la même chose dans toutes les Histoires?

L'Auteur de ce Livre abandonne son Héros au moment des revers. Hélas! que les amours sont sujets à d'étranges révolutions, & que les beaux talens sont cruellement persécutés!

Une jeune & jolie Galicienne vint à passer un jour dans la rue du Bachelier. Elle chantoit, pour annoncer un petit accent aimable; dansoit, pour faire ap-

percevoir le mérite d'un pied charmant; &, pour développer deux bras assez joliment arrondis, elle s'accompagnoit de ses castagnettes. Le Bachelier avoit le goût de tous les talens; il lui vint dans la tête de protéger cette voix, ces pieds, ces jolis bras. Il reçut la Galicienne avec la plus louable intention, comme un Parisien qui recevroit une innocente, lorsqu'elle arrive de la Maurienne, & qui voudroit lui enseigner le bon usage de ses talens dans une grande Ville qu'elle ne connoît pas. Ce Parisien seroit sage, honnête, bienfaisant; il auroit le bonheur de sauver sa brebis. Notre Héros de Séville eut le malheur d'aimer la sienne. Chaque Pays, chaque guise. Soyons circonspects, & jugeons les hommes selon les temps & les lieux.

Mais, en tout temps, en tout lieu, ce maudit amour dérange tout, & jamais bon Héros ne fut heureux : le trouble se mit au petit ménage du Bachelier. Stephanie, qui avoit acquis tant de raison, n'en eut pas assez pour éviter la jalousie; elle en conçut d'au-

tant plus, qu'il lui restoit moins de ressource pour en donner. Dans son désespoir, elle ne songea plus qu'à punir l'infidèle. Il faut savoir que le Seigneur Bachelier s'étoit fait, sous un autre nom que celui qu'il portoit alors, une grande renommée dans certains exercices quasi-guerriers; & ce fut par cette renommée que Stephanie courut, avec une petite fille qu'elle avoit du volage, attaquer le père aux oreilles d'un Alcade de sa connoissance. L'Alcade savoit vivre: la petite fille lui plut; il donna de bons avis à l'enfant, & à la mère un emploi de Marine pour son bien-aimé.

Le Héros se laissa conduire au Port de Sainte-Marie, plein d'un mépris philosophique pour les jugemens des hommes, & d'un magnanime dédain contre les trahisons des femmes. Ce fut en pleine mer qu'il termina sa vie glorieuse dans des fonctions un peu subalternes, & sur des vaisseaux d'une construction particulière qui appartenoient à Sa Majesté.

Il mourut, & n'eut pour témoin de

ſa dernière heure qu'un ami fidèle, nommé Garaille, lequel avoit été ſon Lieutenant dans des entrepriſes fameuſes au temps où le Bachelier réuniſſoit, dans ſes couronnes, le laurier des Héros, comme Chef des Bandouliers, & l'Olive du Commerce, comme le plus ferme ſoutien d'une Compagnie de Contrebandiers. Ce tendre Garaille éleva de ſes mains, ſur le rivage, un monument à la gloire de ſon Capitaine défunt, & y grava ces vers qu'on n'y ſauroit plus lire aujourd'hui:

Forcé courage & grand talent
Ne ſont ici que de la cendre:
Fut-ce un Monarque, un Conquérant?
Non; mais ce fut un Alexandre,
Qui ne vint pas au bon moment.

Stephanie, demeurée ſeule, réparoit de ſon mieux ſon triſte veuvage, & s'attachoit particulièrement à l'éducation de ſa fille. C'étoit une aimable enfant, qui déjà promettoit les plus douces conſolations à ſa mère. A la taille le plus gracieuſement deſſinée; à deux

yeux déjà remplis de flamme, grands, noirs & garnis de longs cils d'ébène; à deux joues rondes & colorées comme deux frais apis, un front de pur ivoire, des bras, des mains, des pieds comme on en ſuppoſe aux Déeſſes, comme on en ſouhaite aux mortelles; en un mot, à la grace des plus heureuſes proportions, ſe joignoient auſſi l'attrait mignard de la contenance, des mouvemens, des regards, des petites mines, des petits mots charmans, le goût fin des parures, & l'eſprit délié de toutes les ruſes, des ſtratagêmes, des menées diſcrètes & des amorces triomphantes.

On n'avoit rien vu de ſi parfait que la jeune Ruffine; ſi bien que l'Auteur de ſon Hiſtoire nous fait obſerver qu'avec la beauté & l'eſprit d'un Ange, il eſt bien difficile qu'une femme n'aille pas à tous les Diables.

Nous avons dit que Stephanie étoit une excellente femme: c'étoit auſſi une excellente mère, qui ne ſoupiroit qu'après les quinze ans de ſa fille, qui ne rêvoit que pour le bien de la chère enfant, & qui ne s'attachoit qu'à lui donner de bons & utiles principes, afin

que, par ce moyen, la petite se frayât son chemin toute seule, au cas qu'elle vînt à lui manquer : car enfin les bonnes femmes ne sont pas éternelles ; il est vrai qu'il n'en meurt pas autant qu'on le diroit bien.

Ruffine atteignit son heureuse quinzaine : ce fut un nouvel astre qui attira vers lui tous les yeux savans qui se trouvèrent dans Séville. Gens de Guerre, gens d'Eglise & Gens de Plume se battoient, faisoient des prières, des calculs, pour avoir l'honneur de la découverte ; & mille gens charitables, des deux sexes, venoient sans cesse, comme négociateurs, proposer des alliances. = Et voilà ce que c'est que d'être jolie, disoit la mère. Reste à nous conduire avec esprit, mon enfant : car, vois-tu bien, le Ciel fait tout pour les jeunes filles ; & puis, il les maudit quand elles sont vieilles femmes=. Ensuite à tout le monde : = Vous voyez, disoit-elle, comme je suis pauvre, bien pauvre ; je n'ai qu'une jolie fille, bien jolie ; c'est de la rosée, c'est un bouquet de fleurs, c'est tout sucre, & toute innocence. J'ai vu des Ducs parmi la

foule qui vient dépaver la rue devant nos fenêtres : je meurs de peur. L'oiseau qui a faim déniche sans crainte, & la vertu devient bien foible le soir, quand elle a jeûné tout le jour =. Les uns s'attendrissoient, les autres comprenoient; & chacun, selon son idée, faisoit une fondation pour desservir l'autel de la vertu.

Or, voici qu'un matin la petite paroît bien triste, si triste, qu'elle n'en avoit pu dormir.= Qu'as-tu, poulette? lui dit la bonne Urgande; quoi! point de coiffe, point de rubans, un visage de cimetière & des yeux d'agonisante! =Oui, maman, répondit la pauvrette, & je vous dis que je ne veux plus dormir, plus boire, plus manger, plus sortir pour aller aux danses, plus me montrer ni Fêtes ni Dimanches; que je ne mettrai plus le beau collier de Monseigneur à mon cou, ni mon joli corset verd, ni fichu, ni rosettes à mes souliers; & je vous dis & vous jure, maman, que je m'en vais pleurer, pleurer sans cesse, jusqu'à ce que vous me trouviez morte dans mon lit=. Mon Dieu! que dis-tu-là, Ruffine? Et ce matin tu

chantois encore dans ta chambre? = Ah ! bien, oui, je chantois ! Ecoutez bien, ma mère, voici ma chanson.

Déjà tout repose en silence
La lune luit ;
Je vois la lune qui s'avance,
Voici minuit ;
Minuit s'en va, l'aube pâlit,
Et le coq chante ;
Et moi, seulette dans mon lit,
Hélas ! je me tourmente.

Et tout cela m'arrive, continua-t-elle, depuis que j'ai causé sous les rosiers, un soir dans le jardin d'Antoine, avec mon bon ami Robert Mingos. = Eh quoi ! ma fille, ce freluquet d'Ecolier qui passe tous les jours en cadenette ? =C'est vrai, ma mère, en cadenette, parce qu'il a les plus beaux cheveux du monde, & qu'avec sa cadenette il feroit le tour de nos deux corps ; & puis, il a un beau visage, maman ! rond, brun, toujours joyeux ; des yeux ! ah ! des yeux qu'on ne peut pas regarder, tant ils sont vifs, tendres, méchans ; & la bouche, en vérité, c'est

la bouche qui eſt la plus belle : je crois toujours la voir comme elle étoit quand il me dit qu'il m'aimoit de tout ſon cœur. = Et que lui avez-vous répondu, ma fille ? = Qu'il étoit bien honnête, ma mère ; après cela, j'ai dit, bien aimable, & je me ſuis miſe à cueillir des roſes. Mais je ne voyois pas les roſes : mon cœur battoit ; je ſentois mes joues rouges, & ma pauvre main trembler : ſi bien, ma mère, que je me ſuis piquée, & qu'une épine m'eſt demeurée dans le doigt ; tout de ſuite il a pris ma main, & il a tiré l'épine avec ſes lèvres. Oh ! comme elles étoient douces ! comme cela me troubloit ! Mon Dieu ! mon Dieu ! me ſuis-je écriée, & je n'ai pas dit ce que je voulois dire ; mais c'étoit que j'aurois voulu avoir des épines à lui faire tirer juſqu'au lendemain.

Quand il a vu que je ne me ſoutenois qu'avec bien de la peine ſur mes pieds, il a vîtement étendu ſa cape ſur la roſée ; il m'a fait aſſeoir, & puis il a tant cauſé, ſi joliment, ſi tendrement cauſé, que, pour le sûr, je me ſentois fondre

de plaisir à l'entendre. Ah ! mais, ensuite nous avons parlé raison. Il m'a dit que son père avoit de l'argent beaucoup, & que son oncle lui donneroit sûrement une belle prairie qu'il avoit au bord de la rivière, & que lui se feroit Alguazil, & qu'il falloit nous marier. Ensuite il m'a donné une belle petite croix d'or, que voilà. Ensuite il m'a demandé si je l'embrasserois bien ; moi, je lui ai répondu : Très-bien ; ensuite, si je l'embrasserois bien encore ; moi, je lui ai répondu : Pas encore : de sorte qu'il est devenu tout triste ; & moi, je lui ai souri, quoique je fusse aussi fâchée : mais j'ai pensé que c'étoit assez d'un baiser pour le faire bien souvenir de moi. Ainsi, ma mère, tant que je n'aurai pas mon bon ami Mingos, comme je vous disois, c'est un parti pris, que je pleure & que je me désole.

= Fi ! lui répondit la mère. Tiens, ma Ruffine, quand on a de l'esprit, on fait rabattre le caquet du cœur ; &, quand on est jolie, c'est une honte que de s'amuser à cette petite vilainie d'amour. Je veux te parler en amie, plutôt

qu'en mère ; tu penses bien que j'en sais assez pour t'instruire : écoute-moi.

Es-tu bien sûre d'aimer, Ruffine ? c'est que, nous autres femmes, nous ne savons jamais ce que nous sommes, ni ce que nous faisons. En voilà un qu'on aime bien ; en voici un autre qu'on aime mieux ; & il en survient un cent, qu'on aime encore davantage : il se trouve à la fin qu'on n'a aimé personne que soi.

Ecoute-moi bien, ma pauvre éplorée ; il est passé ce temps où la bonne Urraca & son amie Chimène se mettoient ensemble pour travailler à leurs fichus de fêtes & aux écharpes de leur Amant ; ce temps où le Guerrier Olfos, en tout honneur & en toute épargne, ne faisoit cadeau que de Rosaires à sa Menga (1).

(1) Urraca étoit fille du Roi Ferdinand Premier, dit le Grand ; Chimène, fille du Comte de Gormaz, & peut-être le plus riche parti de la Castille, après la Princesse. Elles aimoient toutes deux ce fameux Cid, Ruy Diaz de Bivar, le Héros du onzième siècle. Ces sortes d'hom-

Une poupée de dix ans doit aujourd'hui savoir tout le fin des amourettes,

mes sont ordinairement nés pour vaincre & faire pleurer la Beauté : l'une pleura long-temps du regret de n'avoir pu épouser le Cid ; & l'autre, de la douleur d'avoir vu mourir son père par la main de son Amant.

En 1064, le Roi s'avisa de partager ses Royaumes à ses cinq enfans. Sanche II, dit le Fort, eut la Castille ; Alphonse VI, dit le Vaillant, Léon & les Asturies ; Gazias, la Galice & le Portugal ; Urraque, la Ville de Zamora ; & sa cadette Elvire, celle de Toro. Sanche voulut tout. Il fit mourir Gazias prisonnier ; contraignit Alphonse de fuir chez les Sarrazins, Elvire d'entrer dans un Monastère. Il ne lui restoit plus à conquérir que Zamora. Il en faisoit le siége, lorsqu'il fut assassiné par ce traître Bellido d'Olfos, ici accusé de porter la dévotion jusques dans sa galanterie.

Nous regrettons de ne pouvoir parler ici de la Princesse Urraque, de son mérite, de son courage, de sa tendresse pour son frère Alphonse, de sa persévérance dans son amour malheureux

ne pas donner une aiguillée de ſon fil, & ne pas recevoir pour des chapelets,

pour le Cid, & de tout ce qui ſe fit d'héroïque & de romaneſque à ce ſiége fameux de Zamora.

Il eſt sûr que rien n'étoit plus ſimple que les mœurs domeſtiques de tous ces grands Perſonnages. La plus mince Bourgeoiſe de Paris ſe pendroit plutôt, que de mener la vie des Princeſſes de ce temps-là. Nous ne réſiſtons pas à l'envie de traduire, pour la preuve, une vieille Romance du Cid, dans laquelle on lui fait adreſſer la parole à Chimène avant que de marcher contre les Maures de Valence. *Flabando eſtava enzelando, el Cid con la ſu Ximena, &c.*

« Il eſt armé le Cid. Il parle à ſa Chimène, en » s'appuyant ſur ſa fière épée; Pabieça ronge » ſon mors, en attendant ſon Cavalier; les ban- » nières du Cid ſont déployées au vent dans la » prairie.

» Il eſt armé le Cid. Les Maures jurent Ma- » hom, & ne ſavent ce qu'ils vont devenir; Al- » phonſe le brave ſe repent de l'avoir offenſé;

à moins que les grains ne soient des perles & des diamans. A ce noble amour

» il n'est plus temps. Le Cid est armé ; il s'en va » du côté de Valence.

» Pourquoi pleurez-vous, dit-il à Chimène ? no- » tre amour n'est il pas assez fort pour supporter » un moment d'absence ? Tout homme de noble » sang doit au Roi ses services : les lui prête, » quand il est juste ; les lui donne, quand il est » ingrat.

» Vous avez des sens & du courage ; com- » portez-vous, en mon absence, comme la fille » des Héros, comme la femme d'un Guerrier, » & qu'on ne voie jamais de foiblesse en vous.

» Occupez tous vos momens au soin de notre » ménage ; filez, brodez, chantez le soir avec » vos filles, & levez-vous avec l'aurore pour tenir » l'œil sur nos domestiques.

» Je vous laisse pour amusement le soin de » nos poules & de la bergerie ; du lin à dé- » pouiller, en veillant ; & ne soyez jamais oisive : » le travail est le baume du sang, la source de la » vertu.

des vieux Héros, on tourne sa petite épaule de pitié. Nous ne connoissons

» Serrez vos habillemens les plus riches ; » gardez-les pour mon retour, non pour me » plaire, mais pour me faire honneur. La femme, » durant l'absence de son époux, doit se vêtir avec » simplicité.

» Loin des tisons les filles & les étoupes ; tenez » vos filles dans la retraite : mais ne leur faites pas » entendre que vous craignez des dangers, ce se- » roit les en avertir.

» Qu'elles ne couchent nulle part qu'à vos côtés ; » qu'elles ne descendent point au verger sans » vous, ou du moins qu'elles soient par-tout sous » vos yeux : car des filles sans leur mère, ce sont » des brebis sans Berger.

» Montrez de la dignité aux domestiques, de » l'affabilité à vos femmes ; soyez discrète & » modeste avec les étrangers, & sévère vis-à-vis » de vous-même & de nos enfans.

» Ne montrez point mes lettres à vos meil- » leures amies ; mon ami le plus sûr & le plus

plus de Phylis qui sache tenir compte à un galant homme de venir à deux

» sage ne verra jamais les vôtres : le secret d'un » époux est saint.

» On ne respecte pas ceux dont on sait toutes » les affaires ; la femme indiscrète expose son » époux à l'inconsidération, & se fait mépriser » elle-même : le respect d'autrui fait la puissance » des maisons.

» Si vous n'avez pas la force de cacher la » joie que vous apporteront mes lettres (car les » femmes ne savent pas cacher leur joie), montrez-les à vos filles, pour les accoutumer à la » discrétion ; elles n'oseront en manquer pour leur » père.

» Ne prenez conseil de personne ; pensez à » celui que je vous donnerois, si j'étois présent ; » & dans les choses difficiles, écrivez-moi : ma » plume ne vous manquera jamais plus que » mon cœur & mon épée.

» Je vous laisse vingt-deux maravedis par jour » (*environ* 50 *sols* ; *au taux d'aujourd'hui, ce ne* » *seroit que trois sols moins un liard*). Traitez-

genoux, sur une tombe, dans une Eglise, admirer ses tresses parderrière, ou, sous sa fenêtre, chanter la nuit des vers, où il n'est question que de l'or de ses cheveux & des trésors du Parnasse.

» vous selon ce que vous êtes : la vraie noblesse ne » consiste ni dans l'économie ni dans la magnifi- » cence.

» Si vous avez besoin d'argent, faites en sorte » qu'on l'ignore ; envoyez m'en demander, lors- » que j'aurai pris quelque Château, & ne mettez » aucun de vos atours en gage : si je ne puis, cher- » chez sur ma parole.

» Sur ma parole, Chimène ; on sait qu'elle est » aussi ferme que le fondement des Cieux : quand » je me battrai pour les besoins d'autrui, vous » trouverez qui s'empressera pour les nôtres.

» Adieu, ma femme ; un seul baiser : je n'en » veux qu'un, pour t'en rapporter mille, du mi- » lieu des batailles. Adieu ; mes Guerriers, qui » s'impatientent, diroient que je fais avec vous le » jeune garçon ».

Première règle donc, ma fille ; c'eſt que tout ce qu'on gagne on ne le perd pas ; que tout ce qu'on néglige de gagner eſt perdu pour toujours, & regretté dans le temps.

Je ne puis te laiſſer que de bons avis ; peut-être m'en irai-je bientôt : ſi cela m'arrive, que Dieu m'enterre avec ces honnêtes gens ! Le peu que j'ai amaſſé, c'eſt pour mourir avec honneur. Ecoute donc bien ; voici un excellent Livre : c'eſt ton père qui l'a fait.

Le grand Art d'Amour.

Le grand principe de la conduite d'une femme eſt de ne ſe régler par aucun principe : la Société n'en admet point qui ne la contrarie. L'Art conſiſte à s'environner comme d'un beau rempart de tous les principes conſacrés, & à les eſquiver avec ſoupleſſe ; à procéder comme le chat, toujours indocile avec l'air de la ſoumiſſion, toujours à lui-même avec l'air d'être à tout le monde ; & à pratiquer habilement cette profonde maxime des Sages : Tournez la cape du côté que tourne le vent.

Maintenir ſon honneur du bec & des ongles. L'honneur eſt le taliſman qui produit toutes les merveilles; c'eſt l'illuſion théâtrale qui fait voir un Monarque dans un faquin, & la pompe formidable des Cieux dans de méchans morceaux de papier. Sans l'idée de l'honneur, on ne ſait gré de rien à une femme; elle ne vaut que ſa réalité, & il faut des illuſions à l'Amour. L'Art conſiſte à perdre l'honneur honorablement, & à s'armer de la loi du myſtère : de ſorte que, pour un heureux qui pourroit parler, il y ait toujours dix malheureux qui lui ferment la bouche. Le myſtère eſt beaucoup : c'eſt la grande force des femmes. On ne l'a pas inventé ſans peine, & l'on n'en auroit jamais eu beſoin, ſi l'on n'eût eu beſoin que de vertu.

Se faire du renom. C'eſt un article qui va de ſuite, & qui eſt très-étendu. Il y a des femmes qui ſont comme le ſinge de la fenêtre, que tout le monde attaque, parce qu'il attaque tout le monde. L'Art conſiſte à ne décrier perſonne que ſon Amant; à s'armer contre les méchans de leurs propres ſecrets; à ſou-

rire aux médisans; à faire fête à l'homme discret, plaisir au bavard, sa cour aux vieilles femmes, & bon visage à tout le monde.

Ménager son empire. L'Art consiste à le céder en entier, pour le reprendre en détail; à vouloir ce qu'on sait bien que l'homme ne voudra pas, pour lui céder ensuite, & lui persuader qu'il gouverne; à paroître ne se soucier jamais de ce qu'on brûle d'obtenir, & à viser toujours de bricole à son but. L'homme sent qu'il est né pour être absolu : rien n'est d'abord si humble que l'Amour affamé; ensuite, rien de si impérieux que l'Amour satisfait. Femme, ne va donc point en colosse contre un colosse : mais passe-lui entre les jambes, étudie l'art de l'enfant. L'enfant & la femme suffisent pour tromper Dieu & le Diable. Ce n'est pas en résistant au sort qu'on le domine. Montre-toi foible, craintive, obéissante; cache tes vues, & sur-tout ton esprit. Le signe le plus évident de l'esprit, c'est de cacher celui qu'on a; & quiconque a montré tout le sien, a dû rencontrer beaucoup de maîtres.

Plaire à plusieurs. L'Art consiste à ne paroître aimer personne que celui qui parle; à se faire aimer du Riche, & à ne point rebuter le Pauvre, parce qu'on ne sait pas d'où viendra le vent; parce qu'il faut des amis de toute sorte; parce que le Riche est bon pour la ressource, le Pauvre pour le plaisir; que le Riche a des procédés, le Pauvre des graces; que le Riche fait tout ce qu'on veut, & que le Pauvre veut tout ce qu'on fait.

Tenir son monde en haleine. Il faut emprunter ici l'Art du Chasseur, qui pique son chien par l'odorat de la curée, & qui, après une longue attente, ne la lui jette qu'à demi-dent. L'Amour est avide; l'avidité est opiniâtre. Offrez toujours la pomme à la bouche de Tantale, & l'eau fugitive à ses lèvres altérées; faites venir habilement les obstacles: c'est un point bien important que d'avoir une mère, un mari, une suivante, mille importuns qu'on redoute sans cesse, & lesquels, dans la vérité, ne savent rien.

Il y a, poursuivit l'Urgande, en posant son Livre, beaucoup d'autres cha-

pitres qui ne ſont pas d'une moindre importance. Par exemple, celui des contradictions, où l'on apprend à une femme comment elle peut aimer & trahir en même temps; couronner celui qu'elle voudroit poignarder; ne vouloir plus d'un ami, & s'attacher à le garder; en vouloir avec ardeur, & le rejetter irrévocablement.

Celui des ſimagrées, pour leſquelles il n'y a d'autre règle que celle de la grace; pleurer de toutes les façons, depuis la fine larme qu'on laiſſe doucement échapper, juſqu'aux chaudes larmes & aux ſanglots; s'évanouir en temps & lieu; monter ſon viſage à tous les tons; bouder, gronder, faire la folle ou la niaiſe: ſi tout cela ſe fait ſans graces, tout cela eſt aſſommant. J'ai fait à ce chapitre un ſupplément pour les ris, les regards & le parler, dont il y a de chacun plus de cinquante ſortes très-eſſentielles à connoître.

Celui des ruſes eſt le plus mauvais du Livre: ton pauvre père y a pourtant épuiſé l'encre. Le nigaud! n'étoit-il pas homme? & ne ſavoit-il pas que l'homme,

l'homme, le plus savant en matière d'Amour, n'est qu'une bête? Emprisonner le soleil, surprendre le vent qui passe devant le nez, sont des choses plus faciles que de pénétrer dans les ruses des femmes. Je suis convaincue, moi, que si le vieux mari d'Eve eût commencé ce chapitre, que si chacun de ses sots descendans en eût écrit une page, & que si on le continuoit jusqu'au jour du Jugement redoutable, il ne se trouveroit pas dans la grande Vallée de Josaphat une Bergère si simple, qu'elle n'ait su & pratiqué plus de ruses, dès le commencement du monde, que tous les hommes ensemble n'en auront découvert lorsqu'il finira.

Viennent, après cela, quelques petits préceptes particuliers, comme de se mettre sans cesse en opposition avec un mari, un Amant; de rire, s'il pleure; de pleurer, s'il rit; d'extravaguer, s'il raisonne; & de raisonner, s'il témoigne avoir envie d'autre chose.

De donner de la jalousie à celui qui se relâche, satisfaction à celui qui s'emporte, & le croc en jambes à tous

De risquer les indices d'une trahison, pour sonder le degré de la tolérance, & de la faire d'un autre côté, pour contenter tout le monde ; de se plaindre toujours la première, après avoir offensé de même ; de nier obstinément, de promettre effrontément, & de ne demander jamais directement.

De trouver à dire au plus joli Cavalier, selon l'occasion ; à louer dans le plus ridicule magot ; de dénigrer le caractère de l'homme d'esprit, & de vanter le bon cœur de l'imbécille.

D'avoir des suivantes bien babillardes, parce qu'on les interroge plus volontiers, & bien discrètes, parce qu'elles répondent plus habilement ; & de ne jamais se brouiller avec elles.

De recevoir toute sorte de monde, parce qu'il n'y a que les sots & les sages qui admettent à leur manière des distinctions entre les hommes, & que quiconque porte un chapeau doit être un homme pour une femme. Observez seulement que les Poëtes seront exceptés, & pour jamais éliminés.

Sur-tout, ma fille, & voici le grand point ; sur-tout n'aimer qui que ce soit,

si l'on peut ; car du moment qu'on est amoureuse, on néglige l'art, & tout est perdu.

Ce n'est pas tout, mon enfant ; si l'on veut se former un talent rare, il faut connoître les mœurs des hommes & des Nations. Malheureusement ceci ne s'acquiert que par l'expérience ; & quand une femme a de l'expérience, elle n'est plus bonne à rien. Si-fait, poulette, elle est bonne encore à transmettre sa science ; mais sous la condition de n en pas mésuser : car, vois tu bien, c'est le secret du corps qu'il faut garder religieusement.

D'abord, il y a bien des sortes d'amour ; les uns ne s'enflamment pas de même que les autres. L'amour d'un homme fait est persévérant ; celui d'un jeune homme, folâtre, aimable ; celui du vieillard, obstiné & ridicule ; celui du Pauvre, humble, ardent, caressant ; celui du Riche, prodigue & froid. Les difficultés irritent l'un, découragent l'autre ; celui-ci reste jusqu'aux faveurs, celui-là ne s'attache qu'après. Ce qui dépend du caractère des Nations, le voici.

L'Italien poursuit l'objet qui le pique, en dissimulant d'abord ses ardeurs; ensuite, sa manière est vive, comique, presque bouffone: c'est un Saltimbanque, jusqu'à l'heureux moment. Alors, le succès le rend jaloux, tyran: il amusoit d'abord comme un singe; il ne fait plus que gronder comme un ours. S'il ne réussit pas, il passe aisément de l'amour à la haine, & finit par chansonner cruellement celle qu'il chantoit avec amour, & qu'il élevoit au-delà des Cieux.

L'Espagnol, emporté, fougueux, impatient, se précipite dans les torrens de l'Amour; il souffre & chante sans relâche. Rien de si dur que son état, de si noble que sa poursuite, de si tendre que ses lamentations. Triomphe-t-il, il devient jaloux jusqu'à poignarder, ou indifférent jusqu'à vous commercer. S'il se tient quelque temps dans sa chaîne, c'est pour se rembourser des frais qu'elle lui a coûté; mais s'il n'a pu vaincre, il se désole, & se désespère jusqu'à se résoudre à mourir.

Le François n'est ni humble, ni fier; il est galant, & tient un milieu tout-

à-fait engageant entre la vivacité & la soumission. Il est folâtre, mais avec jugement: il est subtil, & non pas rusé; il est amoureux & charmant; c'est dommage que son amour n'ait pas de corps: il le rompt avant ou après le bonheur, comme il veut. S'il est jaloux, il s'afflige, pleure, demande grace; lui donne-t-on son congé, il siffle & se console; rebute-t-on son premier mot, il intrigue, & fait si bien, qu'il s'empare de l'occasion d'en dire un autre victorieux; qu'on lui résiste, il brave, il insiste jusqu'à la violence; & quand il a saisi la victoire, il chante, & court chercher une nouvelle conquête.

L'Allemand s'échauffe avec lenteur, par combinaison & dans la tranquillité; il poursuit avec méthode & jugement; il attire plus qu'il ne s'avance; il attire par dons plus que par soins & par caresses. Il voit son bonheur avec gravité, & se refroidit dans la même gradation qu'il s'est échauffé. S'il est jaloux, je ne crois pas que Dieu le fache avec lui; se voit-il bien clairement trompé, il se résigne, & retire ses bienfaits.

L'Anglois: ah! l'Anglois! de tous les Amans c'eſt le plus parfait, ou le plus ſot: le plus parfait, quand il ſe tient dans ſon caractère; le plus ſot, lorſqu'il eſt en terre-ferme, où il a le malheur de ſinger quelquefois celui des autres Nations. Son flegme ne lui ſert de rien contre les feux de l'Amour: une fois épris, ce marbre devient un volcan; c'eſt un homme qui vous détaille le cœur juſqu'à une fibre, qui vous remplit l'imagination, qui vous occupe, & vous rend attentive à la grande affaire de l'Amour; rien n'eſt badinage pour lui; il faut que les Graces pleurent pour lui plaire: autrement, elles ne lui paroiſſent que des étourdies. Il ne reconnoît point l'Amour enfant: ſon Dieu, c'eſt un homme, un coloſſe; & s'il vous voit d'une ligne au-deſſous de ſa paſſion, ſi le plaiſir n'eſt pas pour vous l'affaire de la plus grande importance, il ne ſe croit pas aimé. Alors, il ne s'irrite point, il penſe; il vous donne tout ſon bien, & ſe brûle reſpectueuſement la cervelle.

En un mot, l'Italien veut qu'on l'aime; l'Eſpagnol ſe perſuade aiſément

qu'il eſt aimé; le François s'en inquiète peu; l'Allemand ſe contente d'aimer; l'Anglois, exceſſif dans ſes amours, exige auſſi l'excès.

L'Italien veut de la pudeur, de la crainte dans ſa Maîtreſſe; l'Eſpagnol de la beauté; le François des graces, de la bonne volonté; l'Allemand de la fierté; l'Anglois du ſentiment, des flammes, de la vertu.

L'Italien devient ſpirituel quand il aime; l'Eſpagnol devient grand; le François fou; l'Allemand ſage; & l'Anglois ſe met au pair avec la Divinité.

Pour ce qui nous convient, ma fille, l'Italien donne du renom; l'Eſpagnol des ſérénades; le François des plaiſirs; l'Allemand du bien; l'Anglois tout.

Tu peux voir, ma chère enfant, ſi je t'aime, ſi je te réſerve rien de ce qui peut être à ton avantage, & ſi tu dois t'enamourer comme une ſotte du petit marmot de Mingos. Point d'hommes à cadenettes, à toupets, en éventail, à belle langue, à jolies joues fleuries; enfin, point d'hommes à grande mine ni à grand eſprit. Que reſtera-t-il

donc, me dis-tu? des sots & des magots! Ma fille, ma fille, ne dédaignons pas l'âne, quoiqu'il soit bête, ni la marmite, quoiqu'elle soit noire. Il y a des Philosophes qui font de l'or; sais-tu comment ils le font? avec tout ce que tout le monde méprise.

Maintenant, mon cher Ange, il te faut de la propreté, un soin curieux de ta jolie personne. Point de coiffe sans rapport à ta figure; point de couleur qui ne s'assortisse à la tienne. Le rouge, le blanc, applique-les avec épargne, avec adresse; que ce soit un charme, & non pas un supplément; & que plus on a mis d'art, plus il paroisse qu'on ne le connoît pas.

La parure n'est pas superfluité d'ornemens; c'est l'intelligence fine de déguiser ce qu'on a de mal, de relever ce qu'on a de bien. Les dents sont-elles blanches, menues, égales, ris de tout ton cœur; & si elles ne le sont pas, ne fais que sourire avec noblesse ou circonspection. Les cheveux, on sait les teindre, les répandre, en ajouter, en retrancher. D'un pied de Géant, on en

fait faire un de Nymphe, en plaçant une rosette avec artifice. Est-on trop maigre ou trop grasse, on répare le trop par l'art du corset, du lacet, de la ceinture. Que la marche soit toujours composée d'après la disposition corporelle : ferme, grave, si l'on est grande ; vive, légère, si l'on a, comme toi, plus de gentillesse dans la personne que dans ce qu'on appelle grandes proportions de beauté. Que le visage joue sans cesse ; que l'œil parle, & que la voix touche ; en un mot, que tout soit libre, vif, gracieux & sans affectation dans tous les mouvemens. Se parer, selon moi, c'est savoir se donner le charme ; & tout l'argent du monde, en bijoux & en étoffes ne le donne pas : c'est donc un profit tout clair que de se parer sans qu'il en coûte.

Et cependant il faudra dépenser. A l'art que je te prêche, il y a de petits accessoires qu'il faut acheter. La musique, c'est la lyre d'Orphée, qui fend les cœurs de roche, & qui soumet les brutes. Ce ne sont pas des sons qui partent d'une bouche aimable ; c'est un fil secret dont l'hameçon va s'accrocher

à tous les cœurs. Ces Fées nocturnes & champêtres, qui demeuroient dans les grottes, au fond d'un bois, sur les rives des eaux, comment est-ce qu'elles attiroient les passans dans la nuit? en chantant; & ces Syrènes de la mer, c'étoient de jolies Marinières, qui possédoient aussi l'Art secret; & c'étoit par des chansons qu'elles invitoient les bons Mariniers au plaisir. On a paré de merveilleux des vérités simples, parce qu'il faut un voile sur les choses pour les faire valoir; & parce qu'aussi, c'étoit prudence que de dérober nos mystères à la foule commune des femmes. Tout art cesse de l'être, quand il est connu de tout le monde.

La danse est un autre chemin pour arriver au cœur par les yeux. Elle sert à montrer l'élégance des formes, à les varier; c'est comme un miroir magique, où l'on fait appercevoir ce qu'on ne voit pas, ce qui souvent n'existe pas. Sais-tu comment la mère fait revenir son enfant qui boude? en lui montrant le bonbon. Quand une femme se développe toute entière dans une belle danse, & qu'elle accompagne ses doux

mouvemens du jeu gracieux de la figure, il semble que ce soit un ami tendre qui ouvre son coffre-fort, & qui dit : Prenez.

Le jeu, ma fille, est un troisième besoin, un devoir qu'il faut apprendre à remplir avec prudence, avec esprit ; c'est mal joué que de ne pas gagner, non-seulement à cause qu'on perd, mais à cause qu'en perdant, on peut découvrir ses défauts. Un peu de lecture, un peu d'écriture, & quelques jolis traits dans la mémoire, c'en est assez pour une femme. Le Ciel ne lui permet que la science de charmer ; elle ne doit savoir lire que pour surprendre les secrets d'autrui & pour ne pas exposer les siens, écrire que pour traiter discrètement, & parler que pour amuser le cœur.

Cependant, comme il faut se mettre au niveau des hommes, que rien ne les choque en nous, & qu'il ne nous manque aucuns moyens, si la femme lit devant celui qui l'aime, que ce soit avec intelligence, netteté, correction, & sur-tout avec sentiment. Rien ne déchire plus l'oreille d'un homme & ne resserre plus son cœur, que d'entendre

mal lire . . . . Si, dans les lettres d'un amoureux, nous voyons de la feinte, il faut du même ſtyle pour réponſe ; & s'il eſt tendre, ſincère, que nos lettres ſoient toujours courtes, gaies & d'un ſens tout uni, où l'on ne puiſſe rien entendre de poſitif.

Cela me mène à te dire qu'il ne faut pas s'avancer, comme je rougis de le voir faire en Eſpagne ; que celui qui nous aime attende, eſpère & craigne habituellement. Il ſuit de-là que, dans les converſations, il faut éviter la colère, la mélancolie, le ſilence ; ce ſont des choſes qui parlent trop. Il eſt néceſſaire de s'en tenir aux mots, les prononcer avec pureté, les enjoliver, les emmieller ; c'eſt comme il en faut à cet enfant d'Amour.

Ah ! mon enfant, ſi tu pratiques ces maximes, je te verrai bientôt ta maiſon faite : alors les règles de l'économie ſe réduiſent à recevoir de tous, & à ne rendre à perſonne. La maiſon d'une femme, c'eſt ce gouffre des Syrènes, d'où jamais rien n'eſt ſorti. Tu ſauras aiſément diſtribuer les offices. Je n'ai pas beſoin de te dire ce que le Riche doit faire ; que le puiſſant reçoive les hon-

neurs, & que celui qui sera de ton goût le satisfasse : mais garde-toi de satisfaire entièrement personne. Quant aux Auteurs, Poëtes ou autres, que ton père met à la porte sans miséricorde, je pense, moi, que ce sont eux qui donnent le renom de beauté & de perfection ; & s'il arrivoit qu'il y en eût un de bien amoureux, on peut lui jetter quelque miette de la table d'Amour. Il est des momens vuides dans une journée : ces Riches sont presque tous ignorans ; un Poëte vient, dissipe l'ennui, amuse tout le monde, & rend ta maison charmante. Au surplus, on ne s'avise pas d'être jaloux de lui ; on sait bien qu'un Auteur, avec tout son esprit, n'a que bien rarement celui de faire soupirer une femme.

En qualité de filles, soyons bien adroites ; en qualité de femmes, bien entendues ; & dans l'un & l'autre état, riches tant que nous pourrons, parce qu'alors on ne songe point à examiner notre conduite.

Allons, ma chère amie, allons maintenant aux promenades ; car il faut sortir pour se faire connoître, & faire croire qu'on est demeurée pour se faire estimer.

Cette excellente mère ne cessa point d'endoctriner sa fille de ces bons principes ; elle lui apprit encore à les bien pratiquer, & puis elle mourut. Hélas ! elle mourut sans avoir dit à sa Ruffine le mot qui ne se dit qu'à l'oreille, & qu'on ne lui avoit pas dit à elle-même ; & cette omission fit qu'elles demeurèrent dans les grades inférieurs, sans pouvoir parvenir jamais à l'état de véritables adeptes.

On ne sait quelle fut la créature sensible à son sort, qui fit cette Epitaphe qu'on trouva sur la fosse de la révérende trépassée :

Pleurez la femme que voilà ;
Elle fut belle, intelligente,
Un peu friponne, un peu méchante,
Jamais qu'à son bien ne pensa ;
Tendre parfois, jamais constante,
Menteuse, ingrate, mais charmante,
Perfide, avare, & *cætera.*
A toutes les femmes qu'on vante
Ressembler jusqu'à ce point là,
Sans que nul l'honorât vivante,
C'est bien le Diable que cela !

Ruffine, demeurée seule, & privée de l'appui des conseils de sa mère, se

livra d'abord au plaisir d'être bien aimée du jeune Robert Mingos. Elle l'aima tout en bonne conscience durant plusieurs mois ; de nécessité donc la conscience lui manqua, puisqu'il y a des consciences de filles qui ne durent pas quinze jours. Elle entendoit murmurer les charitables personnes qui l'avoient protégée du vivant de la défunte ; elle comprit qu'il falloit se rapprocher des honnêtes gens, & se mettre sous l'abri d'un bon arbre, pour être rafraîchie d'une bonne ombre : elle vit que la Nature avoit soumis tous les animaux au soin d'acquérir leurs provisions, & la femme à la nécessité de se glisser où il y en a de toutes acquises ; ce qui explique cet instinct général de mariage, qui se manifeste en elles dès le bavolet.

Un de ses protecteurs, nommé Lorenz de Saravia, & qui étoit un Agent des Affaires du Pérou, annonçoit de bonnes intentions. Tout doucement elle les mûrit, & sans en rien dire à son ami Mingos. Le Seigneur Saravia étoit un homme dont la moustache grisonnoit, dont la tête se renversoit, mais dont

la cuisse faisoit du bruit en marchant: un de ces hommes bien considérés, qui jeûnent les Mercredis; qui se lèvent avec les moineaux, pour dire à l'Aurore: Me voilà pour bénir Dieu; qui vont visiter le Révérend Père un tel, la vieille Dame une telle, & les Sœurs de Charité; qui ont un petit devoir pour chaque minute du jour, & qui sont tout vaniteux du bon exemple qu'ils donnent, de l'estime qu'on leur prête, & du saint mérite dont les bonnes femmes se louent; qui sont, du reste, bien avaricieux, traîtres, colères, vindicatifs, mais Catholiques jusqu'à se faire hacher.

Le piége de l'Amour est fait de manière que plus la bête a de poids, moins il est possible qu'elle s'en tire. Malheur donc au vieillard Saravia! Ruffine l'enveloppa de son filet, si bien & si promptement, qu'en huit jours le mariage fut proposé, conclu, & ce qui s'ensuit. L'époux n'entendit point parler du jeune Mingos; & les Commères, qui voyoient bien que la petite fille alloit devenir une Dame d'importance, ne parlèrent que de la vie merveilleuse qu'avoit

menée l'épousée. Point de Sermon qu'elle eût entendu sans fondre en larmes ; de Carême qu'elle eût passé sans se mortifier comme une petite Madeleine ; de Pauvres dont sa sainte mère ne lui eût appris à recoudre la guenille ; & de Révérend dont elle n'eût coupé la robe pour s'en faire une Relique. On trouva, parmi son trousseau, un béni Rosaire, fait de nœuds de ficelle, assez long pour aller de Séville à Jéricho ; & la chère ame le destinoit à ceindre ses reins le jour qu'on la placeroit au cercueil. Si jeune penser à sa fin ! cela tira des larmes à tout le monde ; &, le soir des noces, il fallut six de ses Commères pour lui faire entendre raison.

Après plusieurs semaines enfin, lorsqu'elle eut bien entendu raison, elle se remit en tête de la faire entendre au bon ami Mingos. Celui-ci, trop jeune encore & trop sensible pour avoir l'oreille bien ouverte, ne voulut rien entendre. Il esquiva toutes les poursuites de la volage ; &, dans sa douleur plaisante, il ne fit plus que des chansons, où il déploroit l'outrage ainsi fait à la sainte fidélité des Amours. Il n'est rien

de muet ni d'insensible dans la Nature pour les Amans malheureux. Mingos passoit les nuits à chanter dans le jardin d'Antoine, où les rosiers, les gazons, les ombrages lui parloient de l'infidelles, & participoient à ses justes ressentimens. Il ne put, durant plus de six mois, chasser cette importune idée du tort si vilainement fait à sa tendresse.

On demande si l'on peut aimer une infidelle ? Heureuse la bouche profane qui peut faire une pareille question ! L'Amant sensible est bien à plaindre ! c'est un besoin pour lui que de s'opiniâtrer dans ses souvenirs, que de s'affliger long-temps de ce qu'il croit un malheur, & que de vouloir sans cesse que ce qui fut fait ne le soit pas. Il ne reproche rien à l'objet qui l'a trahi ; il se reproche tout à lui-même, & cherche, dans son peu de mérite, les raisons qui décidèrent l'infidélité. Il pleure son bien perdu : il déteste la liberté où le condamne la trahison dont il gémit ; il a les mêmes entrailles, qui se troublent toujours à l'idée sacrée. Il hait pourtant, mais c'est la femme, &

non pas l'objet, que, par l'illusion de l'Amour, il séparoit de son sexe. Il hait la fatalité; il hait la faute, & il adore la coupable; & s'il ne sentoit pas cette haine, il lui sembleroit qu'il auroit aimé bien peu.

Du côté de Ruffine, ce fut du dépit, de l'obstination (ce qui tient lieu d'amour, & ce qui vaut souvent mieux que l'amour dans une femme). A la vérité rien n'étoit si piquant que de voir un homme qu'on desire de toutes ses forces être si sot que de ne pas se conformer à la nécessité. Pourquoi se fâcher? une femme pouvoit-elle être autre chose que ce qu'elle étoit? Un beau soir, elle prend sa ferme résolution, & s'en va sous le rosier témoin de la première aventure, attendre le désolé Mingos. Dès qu'elle l'entendit, elle se mit à chanter, d'une voix tendre, la vieille Romance du Chevalier Durandart; &, prenant pour elle les paroles de la volage Belerme, elle commença de la sorte:

Beau Durandart, fier Chevalier,
Bien éprouvé parmi les armes,

Ce temps pour toi si plein de charmes,
Cruel! as tu pu l'oublier?

As-tu perdu le souvenir
De ton amour, des soins, des fêtes,
Et des périls & des conquêtes
Où tu courois pour mon plaisir?

J'étois ton Dieu dans les combats;
A tes yeux j'étois si jolie!
Dis-moi pourquoi ton cœur m'oublie,
Ou si jamais tu ne m'aimas?

Le nouveau Durandart répondit comme l'ancien:

Votre langage est enchanteur;
Le son qui part de votre bouche
Toujours me plaît, toujours me touche:
Mais c'est pour moi trop de faveur.

Oui, j'ai brisé le nœud charmant
Dont l'Amour unissoit nos ames,
Et mon cœur brûle d'autres flâmes
Par votre faute seulement.

J'ai tout perdu, gloire & bonheur;
Laissez-moi seul à ma misère,

Et, dans les bras de Gayfere,
Consolez-vous de ma douleur.

Ah ! vous avez trop déchiré
Ce cœur trop fait pour la constance !
Plutôt qu'endurer une offense,
Je puis mourir désespéré.

Quand la volage épouse entendit cette cruelle résolution, elle se laissa tomber, le coude sur l'herbe, & se mit à pleurer. Son Amant la laissa faire, & s'assit à trois pas d'elle : autant valoit une lieue. Ruffine ne put supporter ce mépris cruel. A la voir, on eût dit qu'elle se disoit : Mes larmes ne l'attendrissent point ; comment m'y prendre pour appaiser sa colère ?

Tout en continuant de pleurer, elle réduisit la distance des trois pas à rien ; elle alla prendre la main de l'insensible, qui voulut, mais qui n'eut pas la force de la retirer. Elle colla son visage à cette main charmante, & puis elle osa parler. = Ingrat ! dit-elle ; & puis elle soupira, soupira. = Ingrat ! reprit-elle, comment pouvez-vous me

ſoupçonner? = Moi, Madame! en vérité, je ne ſoupçonne point. Je crois que votre mari dort comme Holopherne, & que toutes les nuits vous imitez la chaſte Matrone de Bethulie, à genoux & en prières à côté de ſon lit=.

Ruffine s'y prit d'une autre manière. Elle eſſuya ſes yeux. = Et moi, mon Cavalier, dit-elle, je crois que vous ne m'aimez plus. = Ah! plût à Dieu, répondit l'Amant! = Non, pourſuivit-elle; non, perfide, vous ne m'aimez plus; vous avez, comme tous les autres hommes, le cœur faux, l'ame ingrate & le caractère des tyrans; vous voulez changer: alors tout eſt criminel dans l'objet malheureux que l'on abandonne. Vous me faites des fautes de tout ce que vous approuveriez ſans l'intérêt de votre juſtification. Qu'ai-je fait que mon bien? ſi vous ne m'aimiez pas aſſez pour deſirer mon bien, vous deviez au moins, par délicateſſe, me ſavoir gré de me donner les moyens de me conſerver à vous pour toujours. Allez, parjure, tout eſt fini pour vous;

je ne veux plus d'un cœur que vous ne me rapporteriez jamais tout entier après votre inconſtance=.

L'inconſtance ! c'eſt tellement le privilége des Belles, qu'il n'y a point d'homme qu'on ne pique, dès qu'on l'en accuſe.= Ah ! Ruffine, répondit l'Amant, fondant en larmes, ſi je ne vous aimois plus, ſerois-je ſi ſenſible à votre infidélité ?= Non, Monſieur, vous avez perdu tout l'amour que vous aviez; autrement, vous en croiriez ma bouche, quand elle vous jure que mon cœur vous eſt fidèle=. L'Amant rêva. Ruffine attendoit le premier mot avec inquiétude. = Enfin, dit Mingos, puiſque votre cœur me reſte, je ſuis moins malheureux. Mais, Madame, ſi je vous ſuis encore cher, s'il eſt vrai que nous nous aimons.... = N'en parlons plus, interrompit Ruffine; je ne crois pas que nous nous aimions encore aſſez pour nous ſecourir dans nos petites diſgraces. = Vous avez des diſgraces, Ruffine ? Ah ! reprit-elle en ſoupirant, ſi, en faveur de la Fortune, j'ai fait une faute contre l'Amour, l'Amour & la Fortune m'en ont cruellement punie. = Ah !

ma chère ame, vous n'êtes pas heureuse. = Pardonnez-moi; je le suis autant qu'on peut l'être, quand on voit toutes ses vues renversées; quand on s'est séparée sans remède de l'objet qu'on ne peut cesser d'aimer, & qu'on s'est enchaînée à celui qui déplaît, à un homme dur, froid, jaloux & mesquin, jusqu'à me refuser une robe amarylle dont je mourois d'envie. = Est-il possible? Un refus, ajouta Ruffine, offense moins, parce qu'il choque la fantaisie, que parce qu'il annonce peu d'amour.

Vous êtes donc jalouse de l'amour de votre mari? = Ne le dois-je pas, dit la fine épouse? & de qui est il plus doux d'être aimée, si ce n'est de celui de qui on attend tout? = Vous l'aimeriez donc, s'il revenoit à vous donner la robe amarylle? = A la vérité, dit Ruffine, j'en ai grand besoin pour paroître à une Comédie de Religieuses. = Et vous l'aimeriez? répéta Mingos =. Et, en se fâchant avec une petite mine toute charmante: = Je ne sais pas de méchanceté pareille à celle que vous me dites, répondit Ruffine; est-ce

eſt-ce qu'on peut en aimer deux ? Ah ! pourſuivit-elle, vous êtes bien ingrat = ! Mais ceci fut dit d'une voix ſi bien attendrie, accompagné d'une larme ſi touchante, que le pauvre Mingos n'y put tenir; qu'il la ſupplia, les larmes aux yeux, de ne point aimer ſon mari; & qu'il lui promit, pour la veille de la fête, la robe amarylle, ſa petite bourſe, toute ſa perſonne & ſon cœur, pour l'éternité.

Voilà qui va bien. Juſqu'ici ce ſont deux perſonnes qui ſont heureuſes, l'une d'avoir trompé, l'autre d'être trompée. Il n'eſt que ces deux ſortes de bonheur dans ce monde; & quiconque prétendroit à ne tromper & à ne ſe laiſſer jamais tromper, ſeroit le plus malheureux coquin de la terre.

Le jour même de la fête, & à l'heure de la prétendue Comédie, l'ami Mingos, en véritable Amant, à qui tout eſt cher, pour qui les murailles ſont des miroirs qui lui repréſentent ſon objet adoré, & qui revient ſans ceſſe humer l'air le plus voiſin de celui que ſa Divinité reſpire, l'ami Mingos rôdoit

ſous les fenêtres de la friponne, ſans eſpoir, ſans intention, & ſans autre idée que celle d'être-là. L'Aurore alloit poindre au moment où, fatigué d'avoir fait le pied-de-grue toute la nuit, il ſe repoſa ſur le perron ; car on ſait qu'en Eſpagne les perrons ſont des aſyles charitablement ouverts aux Amans, comme aux chiens : l'Aurore alloit donc poindre, lorſque Mingos, plongé dans ſes tendres penſées, ſe félicitoit du retour du cœur de ſa Maîtreſſe, oublioit l'Univers, narguoit le Ciel même, & s'enivroit des plus douces fumées de l'Amour ; enfin, l'Aurore alloit poindre, lorſqu'il vit jetter une échelle de ſoie, & tout auſſi tôt paroître un Cavalier, qui reçut l'adieu le plus expreſſif au haut de l'échelle. Il reconnut les deux voix : l'une étoit celle de Ruffine, & l'autre celle de Don Lilas, un de ſes agréables Compagnons d'étude.

Quand on dit qu'il n'eſt rien de ſi mobile que le ſort des Amans, il faut le croire ; leur penſée eſt comme une navette, qui paſſe dans leur tête avec le plaiſir, & qui repaſſe avec la douleur.

Le ciel d'Amour eſt une minute ſerein, orageux la minute ſuivante; & c'eſt-là que le ſoleil luit & qu'il pleut tout enſemble.

= Comment! c'eſt vous? ſe diſent-ils à-la-fois. = Vous ne vous êtes pas bleſſé en deſcendant? ajoute Mingos. = Prenez-y garde en montant, réplique Lilas =; & ils ſe taiſent. = Il y a ici quelque choſe de ſingulier, dit Mingos. = Ma foi, dit Lilas, toute réflexion faite, je n'y vois rien que de fort naturel. = Vous êtes plaiſant: on voit bien que vous êtes heureux. = Moins que vous, Mingos, puiſque mon bonheur ceſſe où le vôtre commence. = Ah! je ſuis piqué. = Et moi dupé, Mingos. = Oh! oh! c'eſt ce que je vouloiś dire auſſi; & de quoi l'êtes-vous? = D'une ceinture à filets d'argent. Je ſais ce que c'eſt, dit Mingos avec un ſoupir; c'étoit pour aſſortir une robe amarylle. = Tu pleures! Fi! mon Cavalier; eſt-ce qu'il faut regretter jamais un cadeau fait aux Belles? = Hélas! pourſuivit Mingos, je ne ſais pas ſi, à l'heure même, je ne lui donnerois pas encore mon ſang. = Je

comprends, dit Lilas; tu es amoureux! pleure donc, mon doux Amadis; quant à moi, j'ai fait le tour de la France, & je te jure que je veux rire=.

Dès le lendemain, Don Lilas prend, devant un miroir, la mine ricaneuse, le ton insolent, l'habit d'un Valet de femme. Il vient, à l'heure du dîner, demander à parler à Dona Ruffina Saravia. Le mari, qui étoit à table, ne permet point que Madame se dérange, & fait entrer. = Qu'y a-t-il, garçon? =Mon Dieu, Monsieur, vous avez une aimable femme, chaste & prudente, & je ne suis pas homme à vous donner le moindre ombrage =. Ruffine, qui le reconnoît, rougit; Saravia, qui ne le connoît pas, s'effraie. = De quelle part venez-vous? = Oh! d'une part que Madame sait bien; on sait bien qu'une femme n'ignore de rien: mais Madame (il faut lui rendre justice) passe toutes les autres femmes en savoir, ainsi qu'en tout le reste. =Que demandez-vous?= En vérité, Seigneur Saravia, vous êtes bien pressé, ou vous êtes bien peu galant; ne voyez-vous pas que je cherche à gagner du temps pour admirer la

beauté de Madame, & pour la louer, comme elle le mérite ? C'eſt une choſe qui me ſemble ridicule ; Senora charmante, que votre mari ne ſache rien de ce que vous valez. Je ne vous ai vue qu'un moment, & j'en ſais plus que lui.=Ce qu'il faudroit ſavoir, dit Ruffine, c'eſt ce que vous venez faire ? =Rien, aſſurément, Madame ; je viens demander...= Quoi, s'il vous plaît ? = Une robe amarylle, avec une ceinture, que vous a prêtées Dona Barriga ; voilà ſa lettre : ſi je mens, vous le verrez=.

L'époux ſe retourna du côté de l'épouſe, & lui dit avec un peu d'altération : =Qu'eſt-ce que cela veut dire ? pourquoi empruntez-vous des robes, & à des femmes que je ne connois pas = ? Ruffine ne répondit qu'à Don Lilas : =Eh ! mais, dit-elle, ce n'eſt point l'écriture de Dona Barriga. Comment ſaurai-je que vous lui appartenez, & que vous venez de ſa part ? = Rien de ſi ſimple, Madame ; vous n'avez qu'à vous rappeller comment vous avez ſu de quelle part je venois & à qui j'appartenois, quand j'ai apporté la robe &

la ceinture, dans une toile verte d'Italie, un jour que le Seigneur Saravia repoſoit. Je ne crois pas, Madame, que vous vouliez me chicaner; vous êtes trop bonne, trop honnête, & je vous préviens que je ſuis trop malin. Je vous prouverois comme quoi vous l'avez reçue, & cela feroit peut-être que Dona Barriga ne vous en prêteroit plus.

= Allons, ma femme, dit l'époux, rendez cette robe, & que ce groſſier de Valet s'en aille =. Ruffine ſe troubla. = Mon ami, dit-elle, revenez ici demain au matin, & je vous donnerai la robe; aujourd'hui, je la veux faire voir à ma Couturière =. A quoi Don Lilas répondit: = Bon pour cela; Madame ne propoſe que des choſes juſtes, obligeantes & honnêtes. Je reviendrai volontiers demain matin: mais il faut que j'emporte la robe aujourd'hui; ma Maîtreſſe m'a donné l'ordre précis; que Dieu me garde d'y manquer. Elle doit être ce ſoir Marraine, & il lui faut abſolument cette robe-là. Vous ſavez, Dona, ce que c'eſt que beſoin & volonté de femme? Il en pourroit réſulter

qu'elle refuseroit de faire une bonne œuvre; & Monsieur, qui m'écoute, est trop bon Chrétien pour ne pas sentir la conséquence de celle-ci.

=Ma chère amie, dit encore l'époux, vous n'avez rien à répliquer; & si vous ne voulez pas vous lever, donnez-moi la clef de votre armoire=. Ruffine se leva, toute rouge & bouillante de dépit; elle rapporta la robe & la ceinture. =Tenez, garçon, dit-elle, & n'oubliez pas de faire mes remerciemens à Dona Barriga. = Bien polie, Madame, répondit Lilas; mais je suis sûr qu'elle vous remerciera elle-même de votre politesse; c'est une femme qui ne veut pas demeurer en reste avec personne : une politesse en vaut bien une autre, dit-elle sans cesse; & c'est comme qui diroit: A bon chat bon rat; ce proverbe-là en vaut un autre. Vous voyez, Madame, que je ne suis pas causeur; je ne dis que juste les choses qu'il faut dire; pardon, Madame : à bon entendeur demi-mot=.

Ruffine le vit partir avec des yeux étincelans de colère, & la rage de la

vengeance lui fit imaginer mille moyens de punir cette horrible méchanceté de Lilas. O vengeance ! ô ſentiment ſacré des femmes, des Monarques & des Dieux, conduis maintenant Ruffine à ſes grandes aventures.

Si nous avons la douleur de repréſenter notre Héroïne dans l'état d'infidélité, nous avons la juſtice de relever ſes motifs. Combien n'eſt-elle pas excuſable ! Son époux a tout fait pour elle, comme un père, cela eſt vrai : mais il fait ſi peu de choſe comme époux ; il eſt vieux, elle eſt jeune, elle eſt offenſée. Nous ne doutons pas que ces raiſons ne ſoient trouvées déterminantes ; ou s'il faut juſtifier cette aimable Héroïne par un parallèle avec d'autres ; eſſayons.

Toute femme ſait que l'époux eſt ce que dit le proverbe d'Eſpagne, le plat de bouilli, dont on ne mange que quand on a faim. On a des robes, des bijoux, de l'argent, un mari tendre, bien fait, honoré ; on veut un évaporé, un ſot, un ſauvage : la raiſon ? ah ! la raiſon ! c'eſt être bien bête que de la demander !

Ruffine avoit bien de meilleures raisons, lorsqu'avec la permission de Saravia, elle se rendit, accompagnée de sa Soubrette, au fauxbourg de Triane un des Vendredis qui se solemnisent sur les bords du Guadalquivir, entre Pâques & la Pentecôte ; il ne manquoit pas des Chevaliers vengeurs dans la foule. mais, soit que, dans ces circonstances, les yeux glissent trop légèrement sur la beauté, soit que son sort eût entrepris de la conduire à une autre conquête, personne ne s'étant présenté, la jeune épouse avoit traversé le fleuve, & se trouvoit, aux derniers rayons du jour, très-éloignée dans la campagne. Tout d'un coup elle entendit le son d'une flute & la voix d'un Berger qu'on ne voyoit pas. Il y a lieu de croire qu'elle revenoit avec un peu de mélancolie, si bien qu'elle n'en étoit que plus disposée à écouter une voix très-nette & fort tendre, qui racontoit des peines d'Amour aux oiseaux pour les endormir. C'étoit un Berger, qui va devenir un personnage de conséquence, & qui, après avoir essayé différens airs, s'en tint

à cette chanson pastorale qu'il ne chantoit pas pour rien.

Du tendre amour d'une Brunette
Mon cœur est plein ;
Aux prés s'en va la Bergerette
Filer son lin.
Du coin du bois mon œil la guette,
Toujours en vain ;
Toujours file sa quenouillette
Jusqu'à la fin.
Lors la méchante
Tourne ses pas ;
Et puis me chante :
« Ça n'se peut pas,
» Joli Berger, ça n'se peut pas ».

Souvent j'accorde ma musette
En sons charmans ;
Je lui chante : « Belle Angelette,
» De vos Amans
» Le plus tendre, sous la coudrette,
» Loin des passans,
» Attend que vous veniez seulette,
» A tous momens ».

Lors la méchante
Tourne ſes pas ;
Et puis me chante :
« Ça n'ſe peut pas,
» Joli Berger, ça n'ſe peut pas ».

« Rien de ſi doux, Paſtourelette,
» Que vos attraits ;
» Certaine épingle joliette
» Si je l'ôtois,
» A peine je l'aurois défaite,
» Que j'en mourrois ;
» J'en mourrois, & pourtant, minette,
» Je riſquerois ».
Lors la méchante
Tourne ſes pas ;
Et puis me chante :
« Ça n'ſe peut pas,
» Joli Berger, ça n'ſe peut pas ».

De la plus fraîche violette,
Ou de muguets,
Ou d'une roſe nouvellette
De nos boſquets,

Je forme, pour sa collerette,
De doux bouquets ;
Et quand s'approche la fillette,
Je les tiens prêts.
Lors la méchante
Tourne ses pas ;
Et puis me chante :
» Ça n'se peut pas,
» Joli Berger, ça n'se peut pas ».

Au bord du ruisseau d'amourette
La regardant,
Je vis assise la pauvrette
Si joliment ;
« Ne peut-on, lui dis-je, en cachette,
» Mon doux enfant,
» Sans le miroir de l'oudelette,
» En voir autant » ?
Lors la méchante
Tourne ses pas ;
Et puis me chante :
» Ça n'se peut pas,
» Joli Berger, ça n'se peut pas »

J'écoute un soir ; l'Echo répète :
« Dieu ! quel plaisir » !
Je cours, & je vois sur l'herbette
De quoi mourir.
» Parmi les fleurs une fleurette
» Vient de ternir ;
» Ne puis-je pas, belle indiscrette,
» La refleurir » ?
Lors la méchante
Tourne ses pas ;
Et puis me chante :
« Ça n'se peut pas,
» Joli Berger, ça n'se peut pas ».

Que pouvoit espérer Ruffine du desir qui lui vint ? Que sait-on ? le Ciel favorise toutes les intentions qu'ont les femmes, & celles qu'elles n'ont pas. Elles ne peuvent faire de pas inutiles ; s'il n'y a pas toujours à gagner pour elles, il n'y a jamais rien à perdre : enfin, ce je ne sais quoi qui fait la règle de leur conduite, porta la belle égarée à s'avancer vers le Berger, à voir, à parler, à examiner. = Joli Berger, lui cria-t-elle, se pourroit-il que vous fussiez assez honnête pour remettre deux hon-

nêtes femmes dans leur chemin = ? Ce mot d'*honnête* éclaira le Berger, qui étoit un homme d'expérience, & qui savoit très-bien que ce mot-là ne s'employoit pas à propos de bottes. Il pensa que ce pouvoit être de ces filles qui ne sont pas encore levées quand elles déjeûnent, & à qui, comme à des Circé & à des Médée, on ne peut parler qu'au clair de la lune.

Sans demander quel étoit leur chemin, il leur cria : = Par-ici, Mesdames. = Nous n'y voyons pas de sentier. = Je crois bien que vous n'y voyez rien, ajouta-t-il; mais, moi, j'y vois clair : venez à ma voix. = Ne pourriez-vous venir à la nôtre? = C'est juste =. Et, dès qu'ils se joignirent, les deux femmes témoignèrent la plus grande surprise. Au lieu d'un Berger galant & tendre, c'étoit un grand homme portant le chapeau rabattu avec une plume noire, cravate noire, pourpoint écourté & la ceinture chargée de pistolets, sans oublier le poignard & le grand sabre, qui étoit aussi large que celui du Maure Mouzas; du reste, un homme de qua-

rante ans, droit & ferme, d'une figure fraîche, éveillée, joviale, & qui ne faisoit point trembler. Avec beaucoup de graces, il offrit ses deux mains aux deux femmes, qui se laissèrent conduire jusques parmi des buissons dont il étoit sorti; & là, Ruffine tira sa bourse, & crut bien répondre à la politesse du Bandoulier en la lui présentant.

=Sans vous méprendre, Madame, vous vous trompez, répondit-il; nous avons des principes & des procédés communs avec les Dames: ce sont des Bandoulières aussi résolues, aussi adroites & plus heureuses que nous; nos règles ne nous permettent, à leur égard, que des actes de fraternité. Dans le monde, quand on est d'un même état, on se fait un devoir de se nuire; chez nous, c'est une loi sacrée de se respecter & de s'entr'aider.

=En vérité, dit Ruffine, en resserrant sa bourse, je ne me serois pas attendue à cet excès de politesse & d'honnêteté. = Hélas! Madame, reprit le Cavalier, c'est le malheur des ames honnêtes que d'avoir beaucoup de préjugés. Le plus universel est celui qui

décrie notre manière de vivre ; cela vient de ce qu'avec l'honnêteté commune on raisonne d'une manière très-bornée, & de ce qu'on ne sait plus rendre justice hors des idées qu'on a. Pardon, Madame, si je vous prie de m'entendre. Il y a eu des Peuples chez qui l'honnêteté, politiquement prescrite, consistoit à porter la chevelure la plus blanche ; chez d'autres, à engendrer un plus grand nombre d'enfans ; chez d'autres encore, à voler avec plus d'art, ou à mieux tromper. L'honnêteté a consisté successivement dans la force supérieure, dans la vaillance, dans l'adresse, dans la science, dans l'autorité. Nos Sociétés de Bandouliers sont établies sur toutes ces sortes d'honnêtetés ; ce sont autant de vertus que nous sommes forcés d'avoir.

= Il est clair pour moi, dit Ruffine, que vous les avez toutes ; mais n'accordez-vous pas à l'Univers que si tout le monde vous ressembloit, il n'y auroit plus guère d'honneur dans le monde ?

= Vous êtes femme, & par conséquent plus faite pour charmer que pour

raisonner. C'est comme si vous me disiez que s'il n'y avoit que des roses sur la terre, on ne connoîtroit point d'autres fleurs que des roses; ou que s'il n'y avoit que des Riches, il n'y auroit que des Riches. Vous devez dire aussi que s'il n'y avoit que des Bandouliers, il n'y auroit plus de Bandouliers. Quand on n'a point de distinction à faire, tout est dans l'ordre. Ce qui constitue le vice ou l'erreur, c'est la différence qu'il y a d'une idée à une autre; ce qui fait le nom de Larron, c'est la différence de prendre à recevoir. Il me seroit aisé de prouver que, parmi tant de Larrons qu'on voit dans l'Histoire, & qui ont été couronnés, armés, tondus, assis dans des bureaux, dans des boutiques, courans les Villes, dormans dans une Seigneurie, ou voguans sur l'onde, nous sommes les plus honnêtes gens de la terre.

Le premier qui se fit une part fut honnête; le premier qui ajouta la part d'un autre à la sienne fut un fripon; & le premier qui reprit sa part fut certainement honnête. Sur quoi peut-on nous chicaner maintenant? N'est-il pas

de notoriété que nous ne faisons que reprendre ce qui dut nous appartenir, à ceux qui nous l'ont volé, & qui ne font rien dans le monde qu'ajouter part sur part avec une insatiable avidité ? Tout ce monde honnête ne vise-t-il pas à se faire un état ? n'élève-t-il pas ses garçons & ses filles dans les principes qui font un état ? Et qu'est-ce que c'est que se faire un état, si ce n'est de ramasser beaucoup de parts ? ce qui est la même chose que voler beaucoup, en reposant sa lâche conscience sur l'aide & la permission des loix mondaines.

Et voyez, dans ce monde où vous êtes, ce jeune & tendre infortuné, qui retient la loi pure & sainte de la probité dans son cœur ; sa famille commence par le rejetter comme un sujet inutile ; les méchans commencent par s'emparer de lui comme d'un sujet heureux. Il trompe le desir des méchans, qui n'ont aspiré qu'à le pervertir, ou à s'en faire un instrument : alors il est odieux tant aux méchans, qu'à ceux qu'on appelle bons. Il n'a pu servir à personne, ni prospérer par lui-même ;

il vit dénué, souffrant, souvent déshonoré, parce qu'il ne s'est trouvé en rapport avec personne; parce qu'il a voulu respecter & pratiquer des principes qu'on respecte, & qu'on ne pratique pas; enfin, il est forcé de rougir, parce qu'il n'a eu que la probité sans courage; & le premier de tous les coquins l'emporte, en fait d'honneur, sur lui. Chez nous, la vertu lève les yeux hardiment, & fait pâlir de peur le vice véritable qu'elle démasque; chez vous, c'est le vice hardi qui fait baisser les yeux à la vertu. Aussi, celui qui me définira l'honneur saura nécessairement beaucoup.

Une flûte qu'on entendit en ce moment, interrompit le discours du Bandoulier. Il prit la sienne, dont il tira quelques sons très-aigus; ensuite il chanta ce couplet de toute sa voix:

A la minuit mon chant commencera;
Beauté, Beauté, vous serez endormie.
A la minuit une chanson jolie
Tendrement vous réveillera.

Il n'avoit pas prononcé le dernier mot,

que la première flûte préluda, & ce prélude fut suivi de ce couplet, mortel pour l'oreille du Bandoulier:

A la minuit un Rival passera
Sur ces côteaux, escortant la Bergère;
Laissez passer cette Beauté légère,
Une autre vous consolera.

Les Dames alloient s'informer de ce que cela vouloit dire, lorsqu'il recommença, sur le ton le plus tendre, un air qu'il fit suivre de ces paroles:

Entendez-vous, là-haut sur la montagne,
En gémissant, une flûte appeller?
C'est mon Amant; laissez-moi m'en aller:
Je reviendrai vous voir dans la campagne.

Allez aimer vos Maîtresses d'Espagne,
Mon jeune amour à lui s'est engagé;
Entendez-vous comme il est affligé,
Comme il gémit, appellant sa Compagne?

Ruffine insista pour savoir le mystère qu'elle supposoit renfermé dans toutes ces chansons. = En matière de secret, lui répondit le Bandoulier, je pense

qu'un homme ſage peut en faire avec les Dames, mais qu'il ne peut leur en révéler; qu'il vous ſuffiſe de ſavoir que ces paroles ſignifient toute autre choſe que ce qu'elles ſemblent annoncer, & que la reſſource d'un langage ſecret n'étant pas la meilleure, nous nous ſervons du langage vulgaire, que nous n'expliquons pas vulgairement. J'ai l'honneur d'être Capitaine d'une Compagnie de cinquante Braves, dont je fus Lieutenant jadis ſous les ordres d'un ami bien ſupérieur à moi; c'eſt tout ce que je puis vous apprendre.= Dites-moi, Capitaine, ſi vous étiez bien perſuadé de l'eſtime que j'ai pour vos talens, pour votre perſonne, pour votre état, me refuſeriez-vous la grace de me dire le nom de votre ami? = Je le puis, Madame; il eſt à l'abri de la perſécution des foibles; il ſe nommoit le Capitaine *Trapaza*. = Eh bien, Capitaine Garaille, lui dit Ruffine, en lui préſentant la main, nous devons nous connoître; &, ſi vous ne dédaignez pas l'amitié de la fille après celle du père . . . = C'en eſt aſſez, Madame; je vois que la fortune, fidelle au naturel

de son sexe, soufflette un brave homme d'un côté, & le careſſe de l'autre. Elle me ravit l'occaſion que j'attendois d'enlever, cette nuit, pluſieurs charges de lingot qui devoient paſſer en contrebande; elle me rend un tréſor ſans doute dans votre amitié. Vous m'avez entendu donner l'ordre de m'attendre dans la campagne : je vous ſuis à la Ville=.

D'une eſcarcelle de cuir qui pendoit à ſa ceinture, il tire un manteau fort ample ; & d'un bâton creuſé qu'il tenoit, une épée auſſi longue que celle du Cid ; il y applique la garde de ſon ſabre, & remet le ſabre dans le bâton : il ſe retrouſſe la mouſtache, & marche, en Cavalier d'honneur, au milieu des deux Dames. Ruffine le préſente à ſon époux comme un oncle chéri, long-temps regretté par ſa mère, & qui revenoit des Indes pour retrouver ſa pauvre ſœur défunte. Il fut arrêté, dès ce ſoir même, que la maiſon de Saravia ſeroit toujours à la diſpoſition du Seigneur oncle, toutes les fois que ſes affaires lui feroient une néceſſité de ſéjourner dans Séville. On n'a pas beſoin de ſavoir ſi le Capitaine ſut plaire au bon-homme,

s'immiscer dans ses affaires, vuider ses coffres, & s'en faire respecter jusqu'au point de lui clouer dans la tête que son honneur & sa fortune dépendoient de lui ; ce qui étoit vrai.

Il suffit de savoir que Dona Ruffine devint folle du brillant Capitaine, non pas de ses quarante ans, mais de quarante sortes de mérites, tous appréciés, distingués, révérés par les femmes. C'étoit pourtant un homme qui parloit d'elles comme Mahomet parle du lard : mais c'étoit avec tant d'esprit, tant de graces ! il savoit se démentir par des procédés si charmans ! il leur faisoit si bien entendre que moins on les aime, plus on est poli à leur égard, qu'elles ressemblent au jeu, dont on dit d'autant plus de mal, qu'on y est livré avec plus de passion, & qu'il ne peut y avoir que celui qui ne les approche pas qui n'ait point à s'en plaindre ; qu'à la fin, s'il se le fût mis dans la tête, il auroit fait convenir tout le sexe que le Créateur, ayant fait tout l'Univers & l'homme, étoit épuisé lorsqu'il fit la femme ; que c'est un être imparfait qu'il est honnête de ménager, s'il nous est indiffé-

rent, & indiſpenſable d'accuſer s'il nous eſt cher, parce que plus ces Dames ſe ſavent aimées, moins elles ſont ménagères du mérite qui les a fait aimer, & parce que nous grondons à chaque vétille notre enfant que nous chériſſons, & que nous trouvons tout admirable dans celui d'un étranger.

Il eſt à remarquer en effet qu'on ne ſe brouille qu'avec deux ou trois ſottes, en révélant les torts aimables de tout le ſexe; que les connoiſſeuſes pardonnent, devinent bien qu'on a raiſon, & qu'on en voit même d'aſſez peu rancuneuſes pour rechercher une victoire ſur un ennemi. On le ſuppoſe plus fin qu'un autre; mais on ſait bien qu'on ſera toujours plus fine qu'il ne peut l'être.

Le Capitaine Garaille, outre ſes talens guerriers & ſon génie pour les entrepriſes, avoit une connoiſſance profonde de toutes ces vérités cachées au fond du puits, de tous les myſtères de la cabale, & de l'objet incompréhenſible de l'Art ſecret des Sages. C'étoit l'homme qui ſavoit le mieux ſurprendre, dans ſes replis cachés, l'intention des perſonnes à qui il avoit affaire, & manier

manier les naturels différens avec dextérité. Par rapport aux Dames, ſans l'aveu deſquelles toute ſcience eſt nulle dans ce monde-ci, Garaille poſſédoit un admirable ſyſtême pour leur plaire.

La Nature a ſoumis tout notre ſexe à l'empire de la Beauté; elle a réglé qu'on l'honoreroit comme le Médecin de l'Ecriture, par néceſſité; & les femmes ſont véritablement des Reines, dont l'éternel emploi eſt de répandre des graces, & qui gardent le droit de s'offenſer, ſi, par exemple, un premier obligé vouloit s'oppoſer à la préférence pour un nouveau venu, ſi l'eſclave de leurs plaiſirs prétendoit les gêner en maître dans leur charmante diſtribution. Le ſyſtême de Garaille poſoit là-deſſus; il apprenoit à ſe conformer à la néceſſité d'être ce que toute femme deſire qu'on ſoit: par conſéquent, point de gêne, point de jalouſie que celle qui peut amuſer un inſtant le caprice; point de prétention au ſecret & aux petites affaires d'une Maîtreſſe ou d'une épouſe. Il falloit, ſelon lui, ne point ſe mettre dans le cas de cette injuſtice, qui ſeroit

ridicule au propriétaire d'un champ, s'il défendoit aux animaux de la terre & aux oiseaux du Ciel d'y reposer : le champ ne lui appartient pas moins, quoiqu'un autre y passe ; & il est aisé de se figurer qu'une femme, au milieu du parterre de la vie, peut cueillir beaucoup de fleurs, & ne préférer pourtant que le bouquet attaché sur son sein. Mettez-vous donc ce système dans la tête, & vous voilà un homme charmant, qui entendez la raison.

Le Capitaine savoit faire un pas de plus, un pas nécessaire, vu les mœurs de la Nation ; & c'étoit d'unir le titre d'ami à celui d'Amant : c'étoit de tenir le cœur d'une Beauté, & de mener ce cœur promener quelquefois, ou souvent, comme il plaisoit au cœur ; de lui préparer les routes toutes fleuries ; de le laisser même s'égarer, persuadé que ce cœur étoit un enfant gâté, que la mère ramèneroit toujours : c'étoit d'entrer dans la confidence de tous les torts qu'on faisoit à sa tendresse, qu'il aidoit à faire ; c'étoit enfin de se contenter de la direction du cœur d'une femme, & de vivre pour tout le reste

dans un accord philosophique. Tel étoit l'homme qui devint le Géant protecteur de tous les enchantemens de la belle Ruffine, de qui Don Lilas rioit encore, & pour qui le tendre Robert Mingos pleuroit sans cesse.

Les pleurs des Amans, le Ciel les enlève, & ils ne font point de mal sur la terre; mais les ris en font quelquefois beaucoup. Voici qu'un soir Don Lilas reçoit un petit mot tendre de la part de Ruffine. On a beau rire & détester, un mot nous ramène; & ce souverain magnétisme de la Beauté fit sur le Ricaneur un effet si prompt, qu'il revola, dès le soir même, au bonheur qu'il avoit mépriſé.

En arrivant sous la fenêtre enchantée, il apperçut le Géant, qui l'attendoit, & qui lui dit: = Seigneur Don Lilas, ne connoissez-vous pas le proverbe qui dit: A bon chat, bon rat? = Qui êtes-vous? dit Lilas. = Paix, dit Garaille. (C'étoit le Seigneur Saravia qui venoit de mettre la tête à la fenêtre, mais qui ne fut pas apperçu, parce que la chambre étoit sans lumière, de sorte qu'ils se remirent). = Qui êtes-vous, dit

encore Lilas ? = Je ſuis, mon joyeux Seigneur, un Miniſtre de Juſtice, qui viens vous demander raiſon du vol d'une robe & d'une ceinture que vous avez fait à Dona Ruffine Saravia. = Dona Ruffine eſt une perfide, répondit Lilas avec vivacité ; c'eſt une ingrate, une infidelle, un monſtre de caprice, d'avidité & de menſonge. Nous étions deux amis qu'elle trahiſſoit ; je vois que vous êtes ce nouvel Amant qu'elle a mis à la table de ſon époux : je comprends ce que vous me demandez ; c'eſt aſſez de paroles, le voici, Monſieur =. En même temps, il fit contenance, & parade de ſon épée. = Je vois, lui dit le Capitaine, que vous êtes un pauvre imbécille, qui ne ſavez rien de ce monde que les mots, & qui, peut-être, vous êtes imaginé que vous étiez venu dans ce monde, comme un Roland, pour le réformer ; il faut t'apprendre à vivre, mon cher enfant =. Et, pour lui apprendre à vivre, d'un grand coup de ſa maîtreſſe lame, il l'envoie à l'école dans l'autre monde. Le Géant, victorieux, traîna le corps du défunt juſqu'à la porte du premier Monaſtère ;

puis il s'en revint avec la gravité d'un Héros qui vient de faire une belle action de courage & de justice.

A son retour, des cris, des larmes, des allées, des venues, un désordre extrême dans la maison du Vieillard Saravia. Ruffine, éplorée comme une Madeleine, échevelée de la manière la plus touchante, déchaussée de la manière la plus séduisante, & délabrée de la manière la plus heureuse, vint se pendre au col de son cher oncle, & lui dire, avec plus de mille sanglots, lui dire, en arrachant ses beaux cheveux, lui dire enfin de demander à tous les Domestiques ce qui la désoloit. On n'avoit jamais vu de douleur pareille; & c'est ce qui rend d'autant plus précieux le talent du Comédien, qui n'exprime parfaitement que les passions qu'il ne sent que par artifice.

On a vu le Vieillard neveu paroître à sa fenêtre, mais on ne sait pas ce qu'il fit. Il faut de grands détails pour instruire un Amant; pour un époux, un simple résumé suffit. Il vit ce qu'il étoit; c'étoit un affront qui n'est supportable

que pour un homme appuyé sur un grand esprit. Le cher homme ne s'appuyoit ordinairement que sur un bâton noir, qui ne le soutint pas dans cette affreuse calamité. Il fulmina seul contre l'horrible dépravation; il médita des vengeances dont on n'eût point entendu parler. Sa première pensée fut de poignarder le serpent qu'il avoit réchauffé; mais il craignit les suites d'une punition qui n'étoit d'ailleurs que commune. Il voulut préparer un filtre contraire à celui qui couloit dans les veines de Ruffine: il forma le projet de la resserrer sous des grilles; & ce projet fut combattu par une autre idée, qui fut d'abandonner une ingrate, & de fuir dans une autre Ville. Mais il considéra que du moment qu'une femme étoit infidelle, la fuite de l'offensé ne devoit que lui importer fort peu; que c'étoit se punir soi-même, & lui laisser le triomphe qu'elle desiroit. Que fit-il donc? hélas! au tumulte de ses pensées succéda un tumulte de sentimens violens & terribles, qui se rassemblèrent autour de son cœur, & il mourut subitement.

Ah! pourquoi tous les maris offensés ne goûtent-ils pas cette espèce nouvelle de vengeance!

Le Capitaine Garaille, toujours ferme & de sang-froid dans les plus grands revers, s'approcha de l'oreille de Ruffine: = C'est bien, lui dit-il; c'est comme cela qu'il faut pleurer =. Ruffine lui répondit de même. = Comment! croyez-vous que je ne pleure pas sincèrement? Ah! le malheureux, il est mort sans me dire adieu. = Diable! je n'y pensois pas, reprit le Capitaine. Il faut voir dans ses papiers, chez son Notaire. = Rien, dit Ruffine, qu'une dot légère. = Aucune grace de l'Amour, poursuivit le Capitaine, qu'on puisse attribuer à la bonté de l'Hymen? = Rien, répondit-elle, en éclatant; non, rien ne peut me consoler de la perte que j'ai faite =. Et le Capitaine, voyant tout le monde édifié de cette douleur exemplaire: = Il est sûr, dit-il, que jamais époux n'a été regretté plus sincèrement que celui de ma nièce =.

Il est des femmes, comme Ruffine, qui regardent comme le leur tout le bien qu'elles convoitent, & comme

réellement sorti de leur poche tout ce qu'elles ont manqué d'acquérir. En fait d'intérêt, comme en fait d'Amour, il n'est pas de peine égale au souvenir du bien perdu. Mais quand le Capitaine se fut apperçu que la jolie Veuve ne digéroit point cette mort indécente du vieillard Saravia, il lui dit : = Savez-vous ce que c'est que s'affliger, regretter ? c'est prolonger sa peine, doubler sa perte par le souvenir du passé, & se fermer les yeux sur les ressources du présent. Le remède que connoît tout Joueur, quand il a perdu, c'est de regagner. Quand le temps passe, tout passe, & tout prend commencement. Il nous reste un bon commerce à faire, celui de notre bon esprit; plus on en vend, plus il en reste. Il y a un principe que voici.

L'Esprit se brouilla, dès le commencement du monde, avec la Fortune; c'étoit une grosse & laide Ménagère, toute pleine de vanité, & l'Esprit étoit tout plein de vanité : ils ne purent s'accorder. L'Esprit la mépriſoit, elle mépriſoit l'Esprit; de sorte qu'ils se séparèrent, pour ne se revoir jamais. L'Es-

prit s'en alla parmi le monde, où il n'y avoit que des amis de la Fortune. Il eut beau voyager, il se trouva partout misérable. A la fin, l'Esprit se dit : Je suis une bête ; voilà tant de sots qui prospèrent, je veux prospérer aussi. Comment m'y prendre ? je vais me faire Marchand. De quoi ? puisque je n'ai rien. Eh ! parbleu ! Marchand d'Esprit, puisque c'est mon fonds. Et le voilà qui tient boutique d'Esprit. Mais il arriva que pas un sot n'en voulut acheter, les uns s'en croyant assez, les autres croyant que cela ne servoit de rien. Il ferme sa boutique, & s'en va de Ville en Ville, de Châteaux en Châteaux : personne n'avoit besoin d'Esprit ; de sorte qu'il se dit encore : Je suis une bête ; puisque ces gens-là savent bien qu'il ne faut point d'Esprit pour prospérer, ils se garderont bien d'acheter ma marchandise, qui fait qu'on ne prospère pas. Il faut que je prenne tout ce monde à rebours ; & alors il fit le sot, & ne vendit plus que des sottises : tout le monde en acheta.

Cela veut dire, ma charmante, qu'il faut viser au côté foible du genre hu-

main ; combiner ſon attaque avec eſprit, & ſe bien garder de montrer toutes ſes forces. Vous n'entendez pas ? Eh bien, cela veut dire qu'il faut ſe faire bien payer de ſon eſprit ; mais de manière que celui qui le paye ne croie pas payer de l'eſprit. Si vous ne comprenez pas maintenant, vous êtes un ſujet profane, qui n'entendriez pas même le ſens le plus clair.

=Je comprends à merveille, dit Ruffine ; cela ſignifie qu'au lieu de dire aux gens : Donnez-moi de l'argent, il faut leur dire : Je vais vous faire gagner de l'argent ; je vais vous mettre en crédit ; je vais vous enſeigner le ſecret d'être riche, & de vivre éternellement en ſanté ; je vais vous donner du plaiſir, & tout cela pour rien. = Bon ! cela, dit Garaille, excepté qu'il ne faut pas préciſément le dire. = Mon Dieu ! je m'entends bien, dit Ruffine. Ce monde eſt fait comme nous autres femmes, qui ne deſirons plus ce qu'on nous offre, & qui ſoupirons avec ardeur pour une choſe qu'on nous fait ſoupçonner ; ou bien comme l'enfant à qui les riens ſe

vendent plus aisément & plus cher que les choses les plus utiles. = A la bonne heure, dit le Capitaine ; les bons Ecoliers font la gloire des bons Maîtres. Eh bien, je suis sûr que si nous écrivions ceci, & que tout le monde le lût, il y auroit bien des sots qui croiroient l'entendre.

Il y a, poursuivit le Capitaine, à demi-lieue d'ici, un Château qui n'est habité que par un vieux garçon, nommé *Marquina :* c'est un homme qui, trompé par une femme, a pris de l'aversion pour toutes les autres ; qui, trompé dans une affaire, ne se méle plus dans aucune ; qui vit insensible à l'ambition & à l'intérêt ; qui vit pourtant avec avarice, & craignant de toucher à son or comme à la prunelle de ses yeux. Mes Guerriers & moi nous le croyons inattaquable ; nous avons employé tous les secrets de l'art pour connoître le gîte de ses trésors : nous l'avons découvert, sans pouvoir en profiter. Figurez-vous un coffre de fer, caché dans un mur de fer, & cinq ou six clefs, qui sont inutiles les unes sans les autres, & qui sont cachées où Dieu ne sait pas. Il me fem-

ble, ma chère amie, que l'honneur d'un tel début doit vous tenter. Mais j'avoue que, n'imaginant rien, je suis forcé de vous laisser toute la gloire de l'entreprise. = Bon! dit Ruffine, il n'est rien de plus facile pour une femme, que de reprendre un homme trompé par une autre. Partons =.

Le lendemain, la matinée fut douce, pure & champêtre. Marquina descendit dans ses jardins; & comme il étoit accoutumé à n'y voir qu'une Jardinière & son mari, le Seigneur remarqua, bien vîte, une jeune & jolie créature en jupon leste, corset pincé, chapeau sur l'œil, propre, bien épinglée, droite, vive, légère, & toute remplie de graces, en courant le long des fleurs un arrosoir à la main. Le Seigneur appelle son Jardinier Pablo: = Qu'est-ce que c'est que cette fille? = Monseigneur, c'est une pauvre & honnête fille, orpheline, veuve & charmante, qui nous est venue d'hier; & nous avons résolu, ma femme & moi, de la faire travailler au jardin, si Monseigneur le permet, pour nous soulager = D'où vient-elle? = De Séville, Monseigneur; son mari étoit un Homme-d'affaires, qui ne lui a rien

laiſſé que ſa jolie perſonne : cela nous a fendu le cœur, quand nous avons vu qu'avec tant de gentilleſſe, elle aimoit mieux être ſage. = Eſt-ce qu'elle vous a dit qu'elle vouloit être ſage ? = Non, Monſeigneur ; mais il paroît bien par ce qu'elle fait. = Voilà qui eſt particulier, dit le Seigneur ; une femme ſage ! Au reſte, on voit de tout dans ce monde-ci =.

Le lendemain, il ſuit de l'œil, durant plus d'une heure, cette femme ſage, comme s'il n'eût pu revenir de ſon étonnement. Il vient trouver la Jardinière : = Menga, lui dit-il, ton mari eſt bien content de la jeune femme. = Ah ! Monſeigneur, je lui pardonne bien ; c'eſt un Ange. = N'as-tu pris garde à rien ? = A tout, Monſeigneur ; à ſa diligence : elle m'ôte l'ouvrage de la main ; à ſon bon cœur : elle avoit encore quelques ſols, ne les a-t-elle pas donnés, pour l'ame de ſon mari, au Frère de l'Hermitage ? à ſon eſprit ; en vérité, Monſeigneur, quand elle parle à table, nous n'oſons ni boire, ni manger, ni ſouffler ; c'eſt un charme. Et, ce matin, je l'ai trouvée, moi, qui

dormoit les bras passés dans son Rosaire. Mon Dieu! la belle créature que c'étoit! quel dommage quelle ait été trompée par un vilain homme! = Trompée! = Ne dites pas que je vous l'ai dit, Monseigneur. Elle m'a raconté sa pauvre aventure : les larmes lui couloient grosses comme des perles; vous savez que les femmes ne se cachent pas l'une à l'autre bien de petites choses qu'il ne faut pas que les hommes sachent. = Amène-la demain. = J'ai bien peur qu'elle n'ose pas, Monseigneur; car elle devient plus vermeille que rose, quand c'est mon mari qui lui parle. = Voilà qui est particulier, dit encore le Seigneur. Au reste, je ne sache pas qu'il y ait d'hérésie à croire que, depuis cinq mille ans & plus, la Nature ait fait une femme sage =.

Le lendemain, la jeune Veuve n'osa pas venir: si bien que le Seigneur Marquina descendit au jardin; &, après avoir examiné long-temps deux petits pieds fins, dénoués avec aisance, la taille légèrement moulée d'une Nymphe; & de beaux cheveux relevés en tresse à côté de l'oreille: = Aimable

Jardinière, dit-il, comment vous appellez-vous? = Théodore, Monseigneur =. Sans doute il y avoit peu d'artifice à dire qu'on s'appelloit Théodore. Mais, dans le son d'une voix timide & nette, dans une révérence filée avec grace, & sur-tout dans les deux beaux yeux, qui s'ouvrirent comme le Paradis, en prononçant ces deux mots, il y avoit un artifice, un charme qui frappa, comme un coup de pistolet, droit au cœur du Seigneur Châtelain. Il voulut faire une autre question; mais il ne put trouver sa parole, & il ne lui vint qu'un soupir. Au bout d'un quart-d'heure de rêverie: = On dit que vous voulez être sage, Madame = ? Madame rougit, & baissa les yeux pour toute réponse. = Voilà qui est particulier, dit le Seigneur, en passant son chemin. Ce seroit bien le Diable qu'il y eût une femme sage, & que le malin me l'envoyât juste pour me reprendre au piége =.

Le lendemain, il revient avec plus de courage, & dit à la belle Jatdinière: = Je n'ai pas dormi. = Monseigneur, j'en suis bien fâchée. = J'ai

pensé à vous. = Monseigneur, je vous en suis bien obligée. = Je ne voudrois pas vous voir travailler. = Monseigneur, il le faut bien. = Comment s'appelloit votre mari? = Lorenz de Saravia, Monseigneur. = Je l'ai connu; c'étoit un homme sur l'article : je ne suis pas étonné qu'il se soit fait ruiner par les femmes. = Qui vous a dit cela, Monseigneur? = Voilà qui est bien; c'étoit votre mari: vous êtes réservée, à la bonne heure. Comme je vous dis, tant en linge qu'en autre chose du ménage, il y a là-haut de quoi vous occuper. = Oh! Monseigneur, je ne puis pas quitter ma bonne mère Menga. = Est-ce que je vous dis de la quitter? = Je reviendrois donc le soir coucher près d'elle? = Oui, comme cela; au bout du compte, je ne demande pas mieux =. Ruffine alla cueillir une rose, & revint, avec un maudit sourire, l'offrir à Monseigneur, qui la prit, la mit à sa boutonnière sans faire attention, & qui la reprit ensuite pour la baiser sans faire attention. = Regardez-moi un peu, dit-il ensuite =. Ruffine lâcha un petit regard tout sucré de modestie, &

rabaiſſa vîtement ſes belles paupières, ne laiſſant expoſé que ſon joli viſage, qui rougiſſoit, rougiſſoit de plus en plus. = Vous m'avez donné une roſe, je l'ai priſe; il faut que vous preniez celle-là : vous en ferez ce que vous voudrez =. Ruffine refuſa la bourſe qu'on lui préſentoit avec l'air du monde le plus ſincère. = Ah! Monſeigneur, pardonnez-moi, je ne l'ai pas encore gagnée =. Le Seigneur la jetta dans le panier de la Nymphe-Jardinière, & lui tourna le dos. = Voilà qui eſt le plus particulier du monde, dit-il, que j'enrage, comme je fais, pour avoir rencontré une femme ſage =.

Dès qu'il fut éloigné, Ruffine porta la main dans ſon panier. = L'affaire eſt faite, ſe dit-elle; quand un avare jette ſa bourſe, ſon cœur en tient =. De lendemain en lendemain, elle acheva d'engluer ce pauvre vieux cœur, par une continuation de réſerve, par des commencemens de franchiſe, par l'adreſſe de développer de jour en jour un de ſes talens agréables, par des propos de plus en plus gais, mais toujours ſenſés,

réfléchis, & par une entente admirable dans la conduite de la maison du Seigneur Marquina. Toujours bonne, laborieuse, fidelle, ménagère & charitable jusqu'à se faire gronder; de sorte qu'au bout d'un mois, le pauvre Seigneur alloit perdre la tête du désespoir de trouver une femme véritablement sage.

Au bout de ce mois, un Mendiant se présente sous la fenêtre où Ruffine respiroit le parfum du soir avec Marquina. Ce Mendiant serre l'aumône qu'on lui tend, & demande à parler. Marquina, qui savoit qu'heureux sont ceux que les Mendians protègent, descendit, dans l'espérance de recevoir quelques avis; & c'est pourquoi les méchantes gens sont plus charitables que les autres. Les Gueux sont plus importans qu'on ne pense: plus d'une bonne maison ne se vante pas de l'utilité des liaisons qu'on forme parmi cette classe; & si la charité n'étoit pas de précepte religieux, elle devroit être de règle, par prudence. Quand une maison est maudite par les Mendians, autant vaudroit

qu'elle le fût par le Ciel même ; & si ce ne sont les foudres d'en-haut, ce sont les foudres de la terre qui tomberont sur elle.

Quand le Châtelain fut descendu : = Que veux-tu ? dit-il au pauvre homme. = Vous dire de vous tenir sur vos gardes : on doit vous voler cette nuit. Je les ai vu tous ; ils sont dans le bois voisin. Ah ! Monseigneur, plus de cinquante, armés jusqu'aux dents, grands hommes de six pieds, noirs comme des Démons : c'est la Troupe du Capitaine Garaille, qui est lui-même un Belzébut incarné ; bon Diable pourtant, car il m'a fait boire du bon vin d'Alanitz ; &, voyez-vous, je suis des anciens Goths : dans ma pauvre vie, une goutte de vin me redonne le cœur d'un lion. Je les ai entendu parler de vous, & puis de marteaux pour crever un certain mur où ils disent qu'il y a du fer. J'ai eu une peur que je ne saurois vous dire ; je craignois de ne pas arriver : mais, grace au Ciel & à ma bonne béquille, vous voilà bien averti ; que Dieu vous inspire, mon bon Seigneur, & vous conserve pour les Pauvres !

=Et, dis-moi, bon homme, qui t'a inſpiré à toi-même cette bonne volonté pour moi ? je ne t'ai jamais vu ni aidé de mes aumônes. = C'eſt vrai, Monſeigneur; je ne paſſe par-ici que depuis quelque temps à cauſe de la jeune Dame que vous avez. Quelle ſainte & précieuſe ame ! elle ne me laiſſe point paſſer, les matins, ſans me donner ſa chère aumône : encore aujourd'hui le petit coup de vin. Si vous ne m'avez rien donné, Monſeigneur, je me recommandé à vos charités pour la ſuite : *Pater noſter; ave, Maria*=. Et ce fut en marmotant ces mots que le Capitaine Garaille, clopinant & béquillant, s'en alla rejoindre ſa Troupe.

Quand le Châtelain fut remonté, le ſang ne lui couloit plus dans les veines. = Ah ! ma belle Théodore, s'écria-t-il ; conſeillez-moi : nous ſommes perdus.= Ah Ciel ! qu'eſt-ce donc ? = Les Voleurs ſeront ici cette nuit; que faut-il faire ? = Ah ! grand Dieu ! vîte envoyer à Séville, & ramener main-forte de la Sainte-Hermandad. =Qu'y fera-t-elle ? dit Marquina ; ils ſont cinquante damnés, contre leſquels un Régiment

ne tiendroit pas; & puis, votre Sainte-Hermandad, ne faudra-t-il pas que je la paye? ne me pillera-t-elle pas elle-même ma cave, mon grenier, mon poulailler? = Mais, Monseigneur, il faut pourtant vous garantir : tout ce qui peut être pris il faut le soustraire; &, si vous avez de l'argent, l'enterrer quelque part. Mon Dieu, Monseigneur, ne frappe-t-on pas =? Les cheveux dressèrent comme des aiguilles à Monseigneur, & Ruffine trembloit de tous ses membres.

Elle se remit la première, & risqua de mettre la tête à la fenêtre. = Ce n'est rien, dit-elle ; c'est Pablo qui rentre. Mais, Monseigneur, si vous n'avez pas d'argent, nous n'avons rien à craindre; ces sortes de Bandouliers font grace de tout le reste. = Je vous avoue, dit alors Marquina, que tant en or qu'en argent, je me crois une somme de dix mille écus. = Eh bien, dit Ruffine d'un ton ferme, il faut les soustraire & les transporter chez un ami. = Comment voulez-vous qu'à l'heure qu'il est on puisse les transporter sans

être vu ? & d'ailleurs, quand il eſt queſtion d'argent, faut-il parler d'amitié ? =Je ne vous dirai pas, Monſeigneur, de les mettre à l'abri dans la chaumière de votre Jardinier ; car, dès qu'il eſt queſtion d'argent, il ne faut plus parler de fidélité. = Allons, dit Marquina, creuſer une foſſe dans un coin du jardin=. Et ceci fut dit avec un ſerrement de cœur qui lui fit venir les larmes.

Le cher argent repoſoit en effet dans les entrailles d'un mur, au fond d'un coffre de fer, fortifié par d'énormes barres qui le traverſoient. On vint l'ouvrir avec des clefs ſi extraordinaires, que jamais on n'en eût pu tirer un ſeul écu, s'il ne s'étoit trouvé une jolie femme plus forte que cinquante Bandouliers armés. Tout fut porté dans la foſſe avec une fatigue dont on ſe trouvoit de part & d'autre ſoulagé, ſelon l'intérêt qu'on y prenoit. Le béni tréſor fut recouvert de terre, la terre recouverte de fleurs & de gazons, & la ſépulture honorée par de grands ſoupirs du Seigneur Marquina. Mais le précieux cadavre ne devoit pas rouiller dans le

tombeau : sa résurrection se fit une heure avant le point du jour, au moment où le Châtelain, bien las d'attendre, dans des transes inutiles, s'étoit laissé paisiblement délivrer de sa peur par le sommeil. Ruffine jouit toute seule de la vision redoutée ; & lorsqu'elle eut entendu, par un signal, que les Anges avoient dérobé le sépulcre, elle serra les cordons de ses souliers, traversa le jardin, passa le mur, & suivit en Galilée.

Laissons le malheureux Marquina déplorer sa perte sur la fosse, accuser le Ciel, appeler la justice de la terre, & lâcher désormais le torrent de ses malédictions contre les femmes sages.

=Eh bien, dit Garaille à la belle Ruffine, voyez-vous ce que c'est que l'esprit ? c'est la force de toute force ; c'est un capital qui rend au centuple : mais il ne faut pas qu'il repose encore. Sous mon habit de Mendiant, j'ai eu le bonheur d'éventer la trace d'un Marquis Génois, homme riche, avare, insensible avec le même excès ; homme fort savant d'ailleurs, très-prudent & bien

exercé dans l'art de vivre. Vous me demanderez, à votre tour, par où il eſt attaquable ? je le ſais. Demain il doit monter dans le Coche de Carmone pour ſe rendre à Cordoue, & de-là dans un ſuperbe Château qu'il a ſur la *Sierra Morena*. Le Coche, c'eſt le gîte où nous irons lancer ce nouveau gibier. Mais, avant que de monter à cheval, il faut que je ſache, ma chère amie, ſi vous ſavez bien mentir. = Ecoutez, dit Ruffine.

Une femme ſe promenoit au bord du Nil avec un enfant à ſon ſein ; un Crocodile lui prit cet enfant : la femme pria, preſſa, pleura. Le Crocodile lui répondit : = Jamais bon pleureur ne fut ſurpris par un autre pleureur ; ne ſais-je pas auſſi-bien que toi l'art des larmes ? Dis-moi une ſeule vérité, & je te rendrai ton enfant =. Alors la femme lui répondit : = Ah ! Monſieur le Crocodile ! c'eſt bien vouloir manger mon cher petit ; car vous ſavez bien qu'étant femme comme je ſuis, il ne m'eſt pas poſſible de vous dire une vérité. = Eh bien, pour cela, je te rends ton enfant, dit

dit le Crocodile =. Et voilà, mon cher Maître, la seule vérité qui soit sortie de la bouche d'une femme jusqu'aujourd'hui =.

On se mit en marche comme les étoiles étinceloient encore d'une lumière très-vive, & que les coqs n'avoient point encore chanté; & l'on n'arriva dans Carmone qu'au moment où les zéphyrs du point du jour se réveilloient & soupiroient parmi l'herbe & les feuillages. Dans ce premier moment, où une compagnie qui doit être voiturée se rassemble, on ne songe qu'à la gaieté; on jase, on chante: chacun se rend aimable, pour encourager la franchise des autres; chacun épie le caractère, les allures & les affaires de son voisin: dans ce moment-là, les plus sombres ne sont pas les plus fins. Quoique le Capitaine Garaille & la jolie Ruffine se proposassent une affaire très sérieuse, ils prirent le parti de mettre tout le monde en train, & de faire chanter. Les premières chansons furent joyeuses; il fallut que Ruffine suivît l'exemple, & fît, avec sa voix céleste, ouvrir toutes les oreilles

d'admiration pour une misérable chanson de Boulangère que voici.

Non, non, jamais je ne voudrai ;
N'en faites pas la moindre mine :
Laissez-moi blutter ma farine,
Ou je vous enfarinerai.

Finissez de me déranger :
De mes deux mains me voilà prise ;
Je n'aime pas qu'on s'en avise,
Quand je ne puis me revenger.

Il me regarde : eh mais, pourtant,
Qu'il a l'air doux, qu'il a l'œil tendre !
Non, non, je ne veux rien entendre ;
Je n'aime pas qu'on m'aime tant.

Et puis, mon eau qui bout s'en va ;
Laissez donc que je la retire :
Si vous ne finissez de rire,
Sur mon Dieu, mon eau s'en ira.

Et puis ma huche, voyez bien ;
C'eſt une huche qui chancelle ;
Et ſi l'on appuyoit contr'elle,
Voyez, le pied ne tient à rien.

Monſieur veut-il rompre mon bras ?
Quittez ma main : cela me trouble ;
Ces baiſers font qu'on y voit double ;
En temps & lieu, je ne dis pas.

Je ne dis pas que d'un bonnet
Peut-être un jour je ne m'arrange :
A vous il faut une fontange ;
A moi, Monſieur, point de plumet.

Non, non, jamais je ne voudrai ;
N'en faites pas la moindre mine :
Laiſſez-moi blutter ma farine,
Ou je vous enfarinerai.

En achevant, elle reprit une jolie mine ſérieuſe, comme pour avertir qu'elle

avoit honte de ce qu'elle venoit de dire, & qu'elle ne l'avoit dit que pour se conformer à la gaieté qui paroissoit animer la compagnie. = Ma foi, dit le Capitaine Garaille, la dignité est sotte & triste : plus on descend, plus on s'amuse ; & voilà ce qui fait mon apologie pour ce que je vais chanter à mon tour. Ecoutez-bien, c'est une histoire.

Le bon Orphée, au fond d'Enfer,
Alla chercher sa moitié tendre ;
Pauvres femmes ! quand on vous perd,
Pour vous trouver, dit-on, c'est-là qu'il faut descendre.

Les feux, les fourches, les Démons,
Tout s'arrêta dans la surprise,
Non pour le charme de ses sons,
Mais pour la nouveauté de sa sotte entreprise.

Pour le punir de ses accens,
Le Dieu cornu du noir rivage
Choisit entre tous les tourmens
Celui de le remettre au joug du mariage.

Pour prix de sa témérité,
Le cruel lui rendit sa femme;
Et, pour avoir si bien chanté,
Lui fit humainement reperdre la bonne ame.

Or, sur l'Hémus quand on l'a vu
Chanter depuis avec courage,
Dans le Pays on n'a pas su
S'il pleuroit, le pauvre homme, ou chantoit son veuvage.

Le Capitaine, en développant son beau timbre de basse-taille, examinoit avec curiosité la figure du Génois, qui gardoit un silence philosophique dans son coin. Sa pitié pour tous ces êtres enfans qu'il avoit sous les yeux, ne s'annonçoit que par un froid sourire, qui venoit de temps en temps effleurer ses lèvres; de sorte que le Capitaine attendit l'occasion de frapper sérieusement sur un caractère où l'on n'entroit point qu'avec le sourcil froncé. Il reprit le langage qui convenoit à la gravité des sciences; & sur le plus commun objet du monde, il fit entendre un mot qui

réveilla l'attention du Marquis. On rioit beaucoup d'une Dame, qui rougiſſoit à chaque plaiſanterie. = Vous êtes plus ſage & plus heureuſe que nous, Madame, lui dit le Capitaine; vous avez ce que d'autres ambitionnent en vain. Ce rouge charmant eſt la couleur de la perfection; n'eſt-il pas vrai, ma nièce? = De toute vérité, dit Ruffine: cependant la blancheur eſt précieuſe auſſi; &, pour peu qu'on ait de goût & de ſageſſe, on ſera toujours enchanté de la couleur noire, pourvu qu'elle ſoit de toute noirceur =. Le Génois, qui reconnut ſeul ce divin langage, ouvrit des yeux d'étonnement & de ſatisfaction, qu'il promena ſur le Capitaine & ſur la nièce; &, conſidérant bien l'habit rouge de Garaille, la camiſole citrine de Ruffine, il ſe trouva diſpoſé tout d'un coup à croire que ce pourroient être deux Adeptes favoriſés tous deux de l'ineſtimable don de la pierre philoſophale.

Le propos bizarre de Ruffine avoit mis tout le monde en train de parler de la Beauté; chacun la faiſoit ſelon ſon goût, ſelon ſes idées, ſelon ſon

intérêt particulier. = Que parlez-vous de Beauté? dit alors Garaille avec un ton noble & supérieur; votre intelligence à tous ne suffit pas pour la comprendre. C'est dans le lieu le plus reculé de l'Univers & le plus inconnu qu'en repose le prototype éternel & incompréhensible. Il ne s'en détache que des rayons, qui pénètrent dans les choses créées; & c'est de ces rayons que l'ame de l'Univers est enrichie. Les substances angéliques en étincèlent: c'est de leur lumière ineffable que le soleil reçoit sa pompe, & les feux & la fécondité qu'il darde; que les astres reçoivent leur éclat, leur mouvement; le feu matériel sa vivacité; l'air sa sérénité joyeuse; l'onde sa transparence & sa mobilité; la terre ses penchans amoureux; les saisons leurs parures diverses; & l'homme sa force & son intelligence. Sans ce modèle éternel de la beauté, sans cette masse de toutes les beautés réunies, ce point mystérieux, générateur de toutes les lignes, cette unité, mère de tous les nombres; &, comme je vous dis, sans les rayons qui en descendent, il n'est plus de forme, plus d'harmonie,

plus d'activité, plus de graces dans l'Univers ; & la femme, plus immédiatement frappée, ornée & enrichie de ces rayons céleſtes, perd tout ſon charme puiſſant ſur nos ſens, & le divin aimant dont elle ſe ſert pour attirer nos ames.

Cette beauté, c'eſt la racine du quaternaire myſtique dont l'homme fut chaſſé; c'eſt la pierre triangulaire ſacrée : c'eſt la chaîne qui lie le grand monde au microcoſme; l'échelle myſtérieuſe apperçue entre le Ciel & la terre; l'ombilic, qui unit toutes les créatures à leur matrice; la fontaine d'Hammon, d'où coulent tous les biens que les ignorans changent en maux ; le bloc d'où ſont ſorties toutes les beautés de l'admirable Statue; enfin, c'eſt l'objet inépuiſable & infiniment précieux de la recherche ſecrète des ſages, & que les inſenſés cherchent auſſi, mais qu'ils ne trouveront jamais, quoiqu'ils l'aient ſous la main, parce que c'eſt un principe, que qui ne ſait pas ce qu'il cherche, ne peut ſavoir ce qu'il trouvera.

Ainſi, Meſdames, pourſuivit-il, votre beauté n'eſt que la guenille d'une étoffe

précieuſe, & n'eſt, par rapport à la vraie beauté, que ce que ſeroit, par rapport à l'homme penſant & parlant, ſa propre image eſquiſſée ſur un vain papier=.

Depuis ce moment, où le Capitaine redeſcendit de la hauteur où il s'étoit élevé, il ne perdit pas un ſeul à-propos-de-bottes pour appliquer un principe de la ſcience myſtérieuſe, ſoit en ſe ſervant des allégories mythologiques, ſoit en empruntant les expreſſions cabaliſtiques; ſoit même en parlant avec le langage ordinaire de la formation du monde, du reſſort ſecret qui le meut, de l'union des élémens, de leur action, & du procédé ſimple, régulier, meſuré, conſtant & impervertiſſable de la Nature.

Mais ſur l'article de la pierre divine, il s'enveloppoit, comme un autre Moïſe, du manteau d'une épaiſſe nuée; il devenoit, comme l'objet même du grand-œuvre, un Protée ſouple à eſquiver tous les liens, une flamme qui éblouiſſoit ſans éclairer, une eau fugitive & trompeuſe, un dragon toujours vigilant & invincible; de ſorte qu'avant

d'arriver à Cordoue, le Génois s'étoit seulement apperçu qu'il n'avoit fait que de vaines études, & s'étoit mis résolûment en tête de faire tout ce qu'il faudroit pour mériter les bontés de ce Philosophe supérieur. Il est réellement un art sophistique de dérouter les idées les plus saines, & de faire penser au plus habile des hommes qu'il en est le plus sot.

Sottement donc le Marquis débuta par des hommages, des soins adressés à la nièce, des aveux & enfin des prières. = Malheur à vous, lui dit Ruffine, si vous êtes attaqué de la rage de cette étude immense; vous trouverez à peine un Philosophe, sur mille qui se parent insolemment du nom: vous serez exposé à tous les faux Alchymistes, qui vous altéreront comme un hydropique; &, de même que le chien de la fable, dès qu'une fois vous croirez appercevoir l'objet de la science, vous creverez des eaux de la mer sacrée, & vous mourrez au rivage sans avoir pu l'atteindre. Qui ne sait ce qu'il cherche, ne sait ce qu'il trouvera, Monsieur le Marquis.

= Ce qu'il y a de consolant, Mademoiselle, dit le Marquis, c'est de savoir du moins que la science est réelle.

= Je ne sais, Monsieur, si je dois confirmer dans cette opinion un galant homme que je vois disposé à s'y attacher, & par conséquent à se faire ruiner.

= Ah! Mademoiselle, ce seroit de tout mon cœur que je remettrois tout le bien que je puis avoir, entre les mains de Monsieur votre oncle, si je méritois par-là tant de trésors plus inestimables, qui sont le partage des Elus.

= Vous n'y songez pas, Monsieur le Marquis; puisque vous supposez que mon oncle peut vous mettre tous ces ces trésors dans les mains, vous devez user de votre bon-sens pour voir qu'il n'a pas besoin de vos richesses : celui qui a tout n'a besoin de rien.

= Hélas! Mademoiselle, il devroit sentir le besoin d'autrui. = Il sent au contraire que s'étant aidé par lui-même, les autres doivent s'aider aussi. Vous ne devez rien espérer que vous n'ayiez fait l'œuvre vous-même. = Sans conseil, Mademoiselle? = Oui, parce que si vous la faisiez d'après les conseils, ce

ne ſeroit plus vous qui l'auriez faite. = Mademoiſelle s'amuſe. = Non, Monſieur le Marquis, je crois être intelligible; quand votre Cordonnier vous a chauſſé, êtes-vous Cordonnier dès-lors? = Je comprends; mais comment faire, ſi je ne ſais pas? = Apprendre. = Je puis dire encore: Comment apprendre, ſi je ne ſais pas? = Allons donc, Monſieur le Marquis; c'eſt une queſtion des plus bas-eſprits que celle-là. Quand on vous a dit que la ſcience eſt preſqu'incommunicable, cela ſignifie qu'il faut que le ſujet s'aide, & cherche en lui, autour de lui, par lui. Que diriez-vous d'un imbécille qui, jetté dans un déſert, ſe diroit: J'ai faim; mais je ne veux pas manger qu'on ne m'apporte la nourriture ſur les lèvres?

Penſez, Monſieur le Marquis; penſez ſans ceſſe: autrement vous ne pourriez avoir, comme les Savans vulgaires, que la ſcience de ceux qui les ont précédés. Interrogez le Grand-Maître. = Quel eſt-il, Mademoiſelle? = La Nature, Monſieur. = Elle eſt ſi ſecrète, ſi vaſte, ſi haute! = J'en conviens; & cependant il eſt vrai que toute la ſcience philoſophi-

que trouveroit sa place sur le dos d'une carte. = Cela me confond. = Ecoutez, Monsieur le Marquis ; les ignorans sont confondus avec un rien : la science est ample, mais les résultats sont courts.

= Vous avez travaillé long-temps, Mademoiselle ? = Je travaille, Monsieur ; je suis encore loin d'avoir les yeux ouverts. = Est-il possible qu'étant si jeune, si belle ? . . . = Finissons, Monsieur le Marquis : à mon âge on ne reçoit un compliment que comme une flatterie. = A votre âge, Mademoiselle . . . = !

Là-dessus, le Capitaine vint interrompre la conversation. Mais le Marquis, frappé comme d'un enchantement, ne douta point que cette beauté, cette jeunesse & ces graces fraîches de Ruffine, ne fussent un effet de la liqueur astrale & de l'elixir fortuné. Il s'étoit apperçu qu'elle se tenoit toujours dans un négligé charmant, que la première fontaine étoit sa table de toilette ; & il ne put s'empêcher de dire au Capitaine que sa nièce étoit une créature toute céleste, qui n'employoit pour vermillon que de l'eau claire, & rien de ce qui décèle les femmes de ce bas-

monde. = Et, dites-moi un peu, poursuivit-il, a-t-elle bien vingt-ans =? Le Capitaine sourit. = Combien donc? = Il est des choses, dit le Capitaine avec un air sérieux, qu'il ne faut point exposer à l'incrédulité; ne parlez point de cela. = C'est la discrétion même que ces Philosophes, se dit le Marquis à lui-même =. Et peut-être se figura-t-il que la jolie Ruffine avoit été contemporaine des Sibyles.

Le Capitaine se supposa de très-grandes affaires à Tolède, à Madrid, d'où il devoit se rendre à Barcelone, & de-là en Italie. Le Marquis usa de tant de politesses & de tant de prières, qu'il obtint de le faire reposer deux ou trois jours au Château de *la Sierra Morena*.

Ici la petite armée de Garaille reçut ses ordres, & se mit en marche.

En arrivant au Château : = Voici, dit le Capitaine, une maison où il peut s'opérer des merveilles. Ne voyez-vous pas, ma nièce, comme le Nord la regarde avec amour = ? On descendit sous un angar, dont le salpêtre en neige tapissoit les murs. = Il est venu parmi eux, dit-il encore, & ils ne l'ont pas connu =.

Enſuite, debout devant la table, en attendant qu'on ſervît, il traça du doigt un triangle parfait: =Vous comprenez, ma nièce? = Parfaitement, mon oncle; d'un il ſe fait deux, de deux un, & rien de plus. = Au premier coup d'un excellent vin de Ribadavia: =Vous croyez, Monſieur le Marquis, que c'eſt-là le vin? ce n'eſt pourtant que la lie: le vin, hélas! les ruſtres le jettent =. Et tout de ſuite, après ces paroles, il fit l'éloge de l'eau. Juſtement, un orage vient à fondre, & le Capitaine s'écrie: = Béni ſoit le fruit des entrailles de la nuée; béni ſoit celui qui s'échappe du ſein du tonnerre; celui que le bélier, à ſon retour, ſecoua de ſa toiſon dorée, & qui deſcendit alors pour racheter ſes frères, pour faire lever les morts de leurs tombeaux = !

Le Marquis croyoit entendre, & ſe trouvoit enchanté. Ruffine vint lui dire avec myſtère: = Mon oncle vous a dit de grandes choſes; je lui ai parlé de vous: il m'a répondu qu'il n'avoit pas le temps de vous connoître. Ce n'eſt pas qu'il ne vous connoiſſe, qu'il ne ſache le fond de votre ame, de vos affaires, de

votre fortune : mais c'eſt que le Diſciple doit ſe donner le mérite de ſe découvrir lui-même aux regards de ſes Maîtres ; & voilà pourquoi, parmi les Initiés de tous les temps, le candidat s'eſt toujours préſenté demi-nud avec le ſeul vêtement qui eſt le ſymbole de la nudité de l'ame, c'eſt-à-dire, de la candeur =.

Là-deſſus, le pauvre Marquis ſe hâte de s'accuſer au Philoſophe de tout ce qu'il a dépenſé & de tout ce qui lui reſte. Il lui montre tous les appartemens de ſon Château ; & il l'arrête dans une pièce tapiſſée de livres philoſophiques. = Savez-vous le ſecret d'apprendre, Monſieur le Marquis ? = Hélas ! j'ai cru qu'il falloit lire tous ces Auteurs. =Non ; c'eſt d'oublier tout ce que vous ſavez. = Quoi ! tout ? = Comme vous voudrez, ajouta le Capitaine ; je ne vous en parle que par l'occaſion. = Mais enfin, tous ces Auteurs ne ſavoient donc pas ? = Penſez-vous que ce ſoit un ſecret ? dit Garaille. = Je ne le vois que trop. = Eh bien, penſez donc auſſi qu'on n'a pas écrit pour le révéler ; ce ſecret eſt dans les livres, mais comme

le soleil est au firmament, lorsque les nuages d'hiver sont devant nos yeux. Notre vérité ne se communique point par les mots ; & s'il arrivoit qu'on vous dît le vrai, ce seroit de manière que vous entendissiez le faux. = Comment cela se peut-il ? la vérité n'est-elle pas évidente ! = Non : c'est le mensonge qui est évident. Ecoutez cette femme à qui son mari demande quel est un certain homme : C'est mon Amant, répond-elle, en riant au nez du curieux. Elle a dit le vrai pourtant ; mais le mari ne le croit pas.

= Allons, dit le Marquis avec un soupir ; venez, que je vous découvre toute ma honte =. Il ouvrit une porte, & l'on apperçut l'atelier philosophique, des athanos avec leur œuf, des lampes, des fioles, des cornues, des réchauds, des creusets, &c. Ruffine éclata de rire. = Quelles sophistications misérables ! dit le Capitaine ; vous ne vouliez faire que de l'or, & vous n'aviez pas la matière : vous errez dans le procédé chymique. Ensuite, cela vaut-il l'occupation d'un Adepte ? Qu'est-ce que de l'or ? c'est l'objet le plus mépriſé de tout vrai

Philoſophe. Celui qu'on obtient par un ſavant artifice met-il à l'abri des infirmités, des perſécutions, des beſoins & de la mort ? en eſt on plus éclairé, plus rapproché de la grandeur primitive ? L'or peut-il nous rendre maîtres du monde, nous égaler aux créatures angéliques, nous relever au pied du Trône éternel d'où nous ſommes deſcendus ?

La poudre de projection, pourſuivit-il, les tranſmutations, la palingénéſie, la liqueur de Jouvence, & toutes ces bagatelles pareilles. = Oh Dieu ! des bagatelles ! interrompit le Marquis. = Oui, toutes ces bagatelles ne ſont que de menus procédés, par où il faut commencer, mais qui tiennent à la Philoſophie comme une porte tient à un Palais. C'eſt l'alphabet qui ſert à compoſer le grand livre : mais ce n'eſt pas le grand livre. = Il me ſemble que je me ſerois bien contenté de pouvoir faire de l'or, dit le Marquis. = C'eſt dire que vous ne méritez pas d'en faire, ſi réellement un plus noble amour ne vous porte point à la recherche de nos myſtères. Si ce n'eſt que par curioſité, ajouta-t-il, tenez, voilà un enfant qui ne fait rien,

& qui va vous en faire.=Juſte Ciel=! s'écria le Marquis. Et il alloit témoigner ſon raviſſement par des marques d'une véritable folie, lorſque Ruffine ſourit avec une bonté tout-à-fait gracieuſe à ſa naïve curioſité, & prépara ſon opération.

On ſe doute bien que l'or qui en réſulta fut éprouvé & trouvé parfaitement pur. C'étoit de quoi faire devenir fou l'innocent Marquis, à qui le Capitaine dit enſuite: = Non-ſeulement on peut vous remplir votre maiſon d'or, mais on peut réduire tout votre or & votre maiſon à rien. On peut vous amuſer par une infinité d'autres jolis effets de cette divine teinture que vous avez vue; vous faire mûrir, à Noël, un grain de melon durant le temps que vous mangerez la ſoupe; reſſuſciter un arbre mort; refleurir une fleur miſe en cendres; vous montrer l'œuvre de la création dans un tonneau d'eau de pluie; exciter une tempête, ou renvoyer la foudre, &c. Mais il eſt un objet plus précieux; c'eſt une liqueur d'une couleur ſi vive, qu'elle ſurpaſſe celle du ſang fraîchement tiré

du corps le plus sain, belle, diaphane, éclairant de sa lumière, & pareille au plus beau rubis; c'est le divin azoth; c'est la magnésie, l'ambroisie céleste, la fontaine de toute science, qui lave l'homme de la fange où il est tombé, & qui le remet pur au centre du quarré mystérieux de son origine. C'est-là le puits de toutes les vérités; & celui qui peut y descendre, n'a plus rien à craindre des hommes ni des élémens. Il sait tout, voit tout, se communique par-tout dans l'Univers . . . Et vous n'entendez pas? Je vais vous dire une grande chose. Notre Art est tout cabalistique . . . N'entendez-vous pas encore? Je vous plains d'avoir perdu tant de temps à rétrograder=.

Le Marquis devenoit de plus en plus sot par l'esprit de Garaille. = Hélas! dit-il, me seroit-il impossible de recommencer? = Non. = Par où m'y prendre? = Reconnoître la vraie matière philosophique, la surprendre dans un filet tissu avec artifice, & l'employer par un procédé industrieux, doux, innocent & légitime.= Tous les livres m'en

ont dit autant ; mais le nom de la matière ? = Vous le savez, Monsieur le Marquis. = Où se trouve-t-elle enfin ? car c'est-là ce qui désespère. = Oh ! bien, moi, je vous consolerai. Elle se trouve par-tout, dans tout, au fond de tout. Je crois vous avoir déjà dit que c'étoit l'unité, mère de deux substances ; qui reviennent à l'unité. Mais prenez garde, ce que je vous dis est cabalistique ; & afin que personne ne vous en dise plus que moi, je vous avertis que vous trouverez la chose au fond du puits sans corde. = Hélas ! encore une fois, vous vous jouez de mon ignorance ; quel est ce puits sans corde ? = L'enfant le connoît, quand il y descend. Je ne puis pas, ajouta le Capitaine, vous parler plus intelligiblement ; &, si je le faisois, je serois plus obscur. Il est un degré de préparation nécessaire pour comprendre.

D'ailleurs, je pars, & crois avoir assez fait pour vous, Monsieur le Marquis, en vous laissant un bouclier qui vous défendra désormais des imposteurs. Il est plus utile de savoir qu'on ne sait

rien, que de ne ſavoir que pour ſa ruine=.

Durant cet entretien, Ruffine avoit terminé la grande & merveilleuſe aventure. L'armée s'étoit approchée juſques ſous les murailles du jardin; la nuit étoit noire: elle s'éloigna, chargée de tous les bijoux, de tout l'or, de toute l'argenterie du Château, ſans avoir employé la force à ce ſiége, qui mériteroit d'être fameux.

Au point du jour, le Capitaine & ſa charmante nièce firent leurs adieux au Marquis. En le quittant, le Capitaine lui dit: = Vous êtes un galant homme; vous m'avez charmé: je vous ai laiſſé le ſecret de la pierre philoſophale dans vos armoires & dans vos coffres: mais ſongez bien que je vous le laiſſe ſous le cachet d'Hermès; profitez, & taiſez-vous=. Il pique: Ruffine le ſuit à toute bride.

= Je ſens un remords, dit-elle au Capitaine. Ne m'avez-vous pas dit que la ſcience étoit réelle? ne ſeroit-ce pas un devoir que de rectifier l'idée que vous en avez donnée? = Il eſt vrai,

dit Garaille ; je ne lui ai dit auſſi que des vérités. Oui, Ruffine, la ſcience eſt réelle ; ſes effets le ſont de même. Comprenez-moi ; ne faites point comme tous les inſenſés qui reſſemblent au Marquis, & ne vous trompez pas ſur l'objet de la ſcience, qui eſt véritablement un tréſor, mais non pas un tréſor vulgaire.

=Allons, pourſuivit-il, point de relâche. Il exiſte aux environs de Malaga un homme qui me paſſe en ſcience, en richeſſes, en autorité, en plaiſirs : c'eſt l'Hermite Criſpin. Je ne ſuis que Chef, il eſt Roi ; quand je me fatigue, il repoſe. J'exécute avec péril de ma perſonne, il fait exécuter ſans riſque de la ſienne. Il faut que je recherche, on lui apporte. Je n'ai point de filet où je puiſſe attirer la proie, ſa Chapelle en eſt un merveilleux. Il ne faut qu'un lâche pour me trahir ; il ne peut être trahi par perſonne, tant ſa machine eſt heureuſement compoſée : en un mot, il eſt le premier parmi tous les fripons. Il eſt tout ruſe, tout eſprit ; le plus fort talent, Ruffine, c'eſt l'hypocriſie. = Ce n'eſt que cela ? dit Ruffine ; rien n'eſt

plus aisé que le rôle qu'il faut faire : puisqu'il a tout l'esprit du monde, il ne faut qu'être bête pour l'attraper. Toujours des moyens simples, n'est-ce pas ce que vous m'avez recommandé ==?

En conséquence d'un nouveau plan bien disposé, on se remet en marche du côté de Malaga. Le Capitaine, sous l'habit d'un vieux Valet de Dévote, va s'informer d'abord s'il est possible qu'une jeune Dame, qui desire de n'être point connue, soit admise à faire une Neuvaine devant la Sainte Patrone de l'Hermitage du bois. Sur cette proposition, le rusé Crispin répond que tous les Fideles sont bien reçus à sa petite Eglise. ==C'est donc une Dame pieuse ? ajoute-t-il. == Un peu trop, dit le Capitaine. ==Jeune comme vous dites?==Un peu trop. == Belle?== Un peu trop. ==Riche?==Un peu trop; car, comme vous voyez, elle ne sait à quoi dépenser ni à quoi prendre son plaisir.== Mon Dieu, mon cher frère, il ne faut point trouver à dire aux inclinations des gens : il faut les respecter quand elles sont utiles & honnêtes, les plaindre quand elles ne le sont pas.

Le

Le lendemain, Ruffine vit venir à elle le béni Frère Criſpin. Hélas, Dieu! il étoit couvert d'une tunique de mortification, dont on voyoit les cordes groſſes comme le doigt; il avoit le front très-haut, la couronne chauve comme un Zozime, la barbe Nazaréenne; & un Roſaire de gros grain lui pendoit avec ſes quinze myſtères. Ruffine étoit ſimplement vêtue, comme une ſainte veuve. = Que votre ſolitude eſt belle, mon père! qu'on doit y trouver de conſolations! que les plaiſirs d'un état ſi pur ſont au-deſſus de ceux que procure le monde!

=Hélas! Madame, il eſt vrai que le monde n'eſt qu'une vallée de misères, une immenſe armée, de grades différens, où chaque ſupérieur eſt vu de mauvais œil par ſon ſubalterne; une mer de flots ſans ceſſe bataillans; un monſtre altéré comme un hydropique des biens ou de l'honneur d'autrui; & ſon hiſtoire, bien faite, ne ſeroit qu'un conte d'illuſions & de chimères. =Mon Père, j'ai de grands ſervices à vous demander, de grands ſecrets à vous révéler.

=Madame, notre devoir consiste à être obéissans, secourables & discrets.

= Vous savez, mon Père, ce que c'est que l'esprit des familles ? je suis victime de l'ambition de la mienne. On m'a fait immoler mon cœur, j'ai obéi; c'est pour sauver ma personne, aussi-bien que mon ame, que je viens à vous.

=Quoi ! Madame, fuyez-vous un Cloître, un mari ou des parens ? Dans l'un de ces cas, mon devoir seroit tout autre que celui que je vous ai dit.

=Ne vous effrayez pas, mon Père; mon mari est mort, & ce n'est pas du Cloître que j'ai peur non-plus : mais on veut me dépouiller, me ruiner. J'ai quelque bien; j'en ai réalisé le plus que j'ai pu, & c'est dans l'intention de le soustraire à une grande avidité, qui est une suite des grandes vues qu'on a sur mon frère, que je venois vous demander vos conseils, & un lieu sûr pour le cacher. Mon Père, je vous raconterai ma misérable histoire : ne rebutez pas une infortunée qui n'attend plus que les secours de la Religion; dites-moi si je puis faire des-

cendre deux ou trois valiſes, & repoſer cette nuit aux environs de votre Hermitage.

= La compaſſion eſt la vertu de la Divinité, dit Criſpin; diſpoſez de ma cellule, & daignez m'apprendre ſi ce que je fais pour vous eſt légitime=. On entra, on pleura, on fit une hiſtoire. La nuit vint: on avoit renvoyé les chevaux & le Valet; & l'Hermite n'avoit encore fait voir qu'un petit lit bien dur, bien étroit & bien pauvre. Mais lorſqu'il eut vu dans les valiſes tout l'argent & les bijoux du Marquis Génois: =Ne vous déſeſpérez pas, dit-il; vous avez eu le bonheur, Madame, d'honorer mon Hermitage au moment où il n'y vient aucune ame religieuſe pour y faire des Neuvaines; il y a des lits pour leur uſage, & des cellules auſſi parées qu'il convient d'en deſirer avec des ſentimens de pénitence =. L'œil de Criſpin n'étoit point pénitent, lorſqu'il parloit ainſi; l'œil de Ruffine ne l'étoit point, lorſqu'elle écoutoit, mais bien languiſſant, bien tendre, &

comme un œil de Dévote, bien affamé d'être entendu.

On ſoupa pauvrement ; on alla ſe coucher triſtement. La cellule de la Sœur n'étoit ſéparée de celle du Frère que par une cloiſon. Au milieu de la nuit, Ruffine ſe releva, prit ſa lampe qui brûloit, ouvrit ſa petite porte qui ne crioit point, & vit que l'Hermite ne dormoit pas, mais qu'il feignoit de dormir. Elle s'approcha, ſa lampe à la main : elle s'arrêta dans une eſpèce de contemplation ; elle regarda, ſoupira, & du ton le plus bas, le plus rempli d'une affection tendre : =O Saints & Saintes, dit-elle, ſi je puis regarder à mon aiſe ce bel Hermite ſans qu'il ſe réveille, je promets de remplir demain ſon tronc de tous les écus d'or que j'ai ſur moi=. Le Frère dormit, pour voir ce que cela deviendroit : le lendemain le tronc fut rempli. Tout le jour on cauſa ; on parla d'un diamant ſuperbe qui paroit la main de Ruffine : ce qui donna lieu à la Sœur de faire entendre qu'il valoit plus que tout ce qu'elle avoit apporté, quoique

la ſomme renfermée dans la valiſe ne fût pas mépriſable, au point de ne pas ſonger à la mettre en ſûreté. = Je ſuis ſi peu accoutumé à voir de l'or, dit Criſpin, que, depuis hier, je regardois ces valiſes poſées-là comme un meuble inutile. Mais, pour votre tranquillité, Madame, elles n'y reſteront pas. = Je m'en rapporte à vous, dit Ruffine, & je vais paſſer une heure en prières dans ma cellule.

=La nuit ſuivante, Ruffine répéta le même piége: = O Saints & Saintes, ſi ce bel Hermite devine que c'eſt par amour pour lui que je demeure dans ſon Hermitage, demain je lui donne, pour l'ornement de ſon autel, le diamant que je porte au doigt=. L'Hermite dormit encore; &, le lendemain, le diamant fut attaché de la main de Ruffine à l'autel.=J'ai encore des vœux à faire, dit-elle à Criſpin; je ne vois point revenir le Valet qui m'a ſervi de guide, & qui devoit m'apporter des nouvelles de mon frère, de ſon courroux après ma fuite, & différentes bagatelles qui me ſont néceſſaires.=Malaga n'eſt

pas si loin d'ici, dit l'Hermite, que vous ne puissiez demeurer cette journée seule, & que je ne m'empresse d'y porter votre commission =.

En partant pour Malaga, l'Hermite fit entendre à la chère Sœur l'inconvénient d'être surprise, & la nécessité de se laisser renfermer à la clef. Ruffine déféra sans difficulté; elle avoit encore tous les crochets qui lui avoient été d'une si belle ressource au Château du Marquis.

Le premier homme qui vit entrer Crispin dans Malaga, fut le Capitaine Garaille, qui saute à cheval, appelle son monde, vient à l'Hermitage, & repart, en laissant le saint lieu dans l'état canonique où tout Hermitage doit être.

On perd aisément le souvenir des malheureux; on ne demande point ce que deviennent les vaincus; on les abandonne sur le champ de bataille: mais on suit avec intérêt la trace des vainqueurs; & voilà pourquoi l'on seroit fâché d'i-

gnorer le sort des Héros fortunés de ces aventures.

Après le partage de tant de richesses si galamment acquises, Ruffine & le Capitaine se rendirent à Tolède, où, dès-long-temps, ils avoient résolu de fixer leur séjour. Hôtel en Ville, Châteaux aux champs, Valets, Ecuyers, ne permirent aucune espèce de curiosité. On demanda seulement de qui descendoient Monseigneur Don Relampago & sa nièce Dona Emerenciana; & le Capitaine & la nièce assurèrent qu'ils venoient des Menèses de Portugal. On les trouva si doux, si polis, si bienfaisans, si pleins de vertu, de Religion, de probité, qu'ils n'eurent, tout le reste de leur vie, que la peine de choisir entre leurs amis & leurs plaisirs. Tout finit pour le Lecteur, quand les Héros deviennent sages. Cette nouvelle vie de Ruffine & du Capitaine est, comme le mariage, un gouffre où la course du Romancier se précipite; & quoiqu'on aime, de préférence, les

honnêtes gens, il eſt pourtant vrai que ce n'eſt pas ceux dont on ſe plaît davantage à entendre parler.

TROISIÈME CLASSE.

ROMANS HISTORIQUES.

ZZZELIN,

BRAS-DE-FER,

COMTE DE RAVENNE.

L'Arioste & le Taſſe, les deux plus grands Poëtes Epiques qui aient paru dans le monde depuis Virgile, & qui ont tant illuſtré l'Italie, ſont venus chercher leurs Héros en France. Ils ont rendu fameux notre Roland & notre Godefroy, notre Charlemagne, nos vieux Pairs & nos grands Paladins. Ils ont tranſmis en beaux vers, a la Poſtérité, nos merveilleux exploits & nos amoureuſes prouëſſes.

Mille fois inférieurs à ces deux Chantres immortels, imitons du moins leur générosité, & célébrons les Italiens comme ils ont célébré les François.

L'Italie mérite bien d'attirer nos regards & d'occuper nos plumes. Que de morceaux intéressans l'Histoire Lombarde n'offriroit elle pas à nos jeunes Ecrivains! que d'événemens fameux, que d'hommes illustres, que d'ardentes passions n'ont pas illustré Rome, Venise, Naples, Pise, Florence, Gènes, toutes les grandes Villes de l'Italie, depuis la destruction de l'Empire Romain jusqu'à nos jours!

Osons dire que, relativement à notre Collection, ce vaste champ est vierge encore. Nous avons très-peu de Romans historiques Italiens. Il n'est guère sorti que des Poëmes Epiques, des Contes fort libres & des Romans satyriques, de cette Contrée fameuse.

Nous abandonnons à d'autres cette immense moisson, & nous allons parler d'un Homme très-peu connu en France. L'étonnant Ezzelin nous a laissé un exemple qui seroit bien capable de purger la terre du fléau de la jalousie, si les grandes passions n'étoient pas incurables.

On a déjà vu, dans notre Collection, le farouche San-Piétro, Corse, apporter un jour à

sa femme, sur le soupçon vague d'une infidélité dont elle n'étoit point coupable, un pistolet, un poignard & du poison, en lui adressant ce seul mot : *Choisis.* On se rappelle que cette malheureuse, éperdue, voyant sa perte certaine, se mit à genoux, joignit les mains, & dit : *Mon très-redouté époux, délivrez-moi du tourment de me détruire moi-même; tuez-moi.*

On sait encore que San-Piétro, voulant bien lui accorder cette faveur, prit tranquillement une jarretière de l'infortunée; qu'elle se jetta dans ses bras; qu'elle approcha son cœur palpitant du cœur immobile, froid & dur de son époux; qu'il l'étrangla en silence, sans pousser un soupir, sans ressentir un remords le reste de sa vie, qui fut encore longue.

Ce barbare Corse n'aima point.

Mais Ezzelin avoit une ame combustible, une imagination ardente; il fut capable de recevoir une passion, il en reçut une : aussi, après son crime, il fut déchiré de remords. Son désespoir est consolant encore pour la vertu.

Commençons notre récit.

Ce fut dans le temps que l'Italie étoit ravagée par les sanglantes discordes des Guelfes & des Gibelins, qu'Ezzelin, Héros de cette Histoire, vit le jour. Il naquit à Onéra, Village de la Marche Trévisane, au commencement du treizième siècle.

Ezzelin avoit bien reçu de la Nature tout ce qui peut rendre un homme extraordinaire. Son père étoit un Aventurier sorti d'Allemagne : sa mère étoit une Courtisane. Né dans un camp, ses yeux ne s'ouvrirent que pour voir tous les excès, pour recevoir toutes les impressions fortes. On lui donna un poignard au lieu de hochet ; & le seul amusement de son enfance fut le spectacle du carnage, des cruautés, de toutes les horreurs dont l'Italie étoit le malheureux théâtre.

Malgré ces impressions horribles, cet homme étoit fait pour aimer : mais ce n'étoit pas un sentiment doux qui devoit l'animer ; ce fut la passion & la fré-

néſie qui s'emparèrent de lui dès l'âge de la zone torride.

Le temps où il parut dans le monde étoit auſſi corrompu qu'atroce; la décence n'étoit preſque plus connue dans l'Italie; les hommes n'avoient plus de principes, les femmes n'avoient plus de mœurs: on ne daignoit preſque plus contracter de mariages; & l'on vivoit dans cette communauté révoltante & ſcandaleuſe dont les anciens Légiſlateurs avoient retiré avec tant de peine les premiers Habitans de la terre.

Cependant, au milieu de cette corruption preſqu'univerſelle, une jeune fille, de la pureté la plus touchante & de la beauté la plus enchanteresſe, offroit un ſpectacle rare en Italie, & faiſoit l'ornement de la Marche Tréviſane. Olympia étoit ſon nom; elle habitoit, avec ſon Aïeule, dans un vallon couronné de montagnes à pic, & partagé par un ruiſſeau auprès duquel étoit ſa modeſte chaumière.

Un jour qu'elle cueilloit des cornouilles & d'autres fruits ſauvages dans un petit bois en amphithéâtre, & contigu à ſon habitation, elle eſt effrayée d'un

bruit soudain qui vient frapper ses oreilles & porter l'alarme dans ses sens. Soit Guelfe, soit Gibelin, c'est un destructeur & un brigand.

Elle veut fuir, sans avoir encore rien vu. Elle voit un jeune homme hérissé de fer, qui déjà la contemple avec ex ase. Elle ne trouve rien d'horrible dans ses regards; elle le contemple à son tour; elle voit ses yeux fixes exprimer l'attendrissement, & se couvrir de pleurs involontaires.

Ezzelin (c'étoit l'homme hérissé de fer) ne peut point parler, l'admiration l'en empêche; on ne parle point dans le dernier degré d'émotion.

Olympia se taisoit aussi, par timidité & par frayeur. Sans avoir rien dit, d'un pas incertain & tremblant, elle reprend la route de sa demeure, en regardant doucement derrière elle.

Ezzelin la suit d'un pas plus timide encore. Elle rentre dans son modeste réduit; il ne la voit plus, il soupire.

Il regagne ses compagnons avec un visage pâle & défait: son ardeur pour le ravage est ralentie; un autre sentiment l'absorbe: il ne parle plus, n'en-

tend plus; ſon cœur eſt tout-à-fait changé.

Au lieu de courir au pillage, quand l'aube projette les premiers dards de lumière dans la plaine, quand l'étoile du ſoir ſe hâte de remplacer le ſoleil ſorti à peine de l'horizon, il retourne au petit bois, où, pour la première fois, il a ſenti palpiter ſon cœur; où, pour la première fois, il a vu que la guerre n'étoit pas la plus ſatisfaiſante paſſion de la vie; & là, reſſentant tous les tourmens de l'impatience, ne revoyant plus celle dont il ſent ſi bien l'abſence, il ſe promène à grands pas, paſſe les jours ſans alimens, les nuits ſans repos, & ne s'apperçoit pas de l'intempérie de l'air. Mille fois tenté de deſcendre à la cabane, d'y pénétrer, d'y jouir encore du ſpectacle raviſſant, toujours préſent à ſon ame, mais que ſes yeux n'ont plus, ce farouche Gibelin, que rien n'avoit pu faire trembler, héſite, ſe trouble & retombe ſur le gazon.

A la cabane, Olympia étoit rêveuſe. En y rentrant, après la rencontre douce & fatale du petit bois, ſa diſcrète Aïeule avoit remarqué je ne ſais quelle alté-

ration dans ſes traits ; la gaieté de l'innocence avoit fait place à l'inquiétude des tendres ſoucis. On la queſtionne, elle eſt réſervée. En travaillant, ſes diſtractions annoncent qu'elle eſt occupée de toute autre choſe que de ce qu'elle fait.

N'oſant retourner au petit bois, elle le lorgne furtivement par la lucarne du grenier ; elle le lorgne : ſouvent elle ne voit rien ; mais elle croit entendre marcher : elle croit voir, elle voit en effet. N'eſt ce jamais que par les yeux que voit l'Amour ?

On dit que ce Dieu inſpire du courage au ſexe le plus foible ; & que le premier moyen, le plus sûr qu'il emploie, eſt celui du deſir.

Olympia s'accuſe déjà d'être trop timide. Qu'a-t-elle à craindre ? quand elle s'eſt trouvée ſeule au petit bois avec le beau Guerrier, n'a-t-il pas été reſpectueux ? il le ſera toujours.

Elle ſe haſarde d'aller au petit bois, non trop raſſurée, non trop hardie encore : une feuille la fait trembler ; une fauvette, qui s'élance de ſon nid, porte le trouble dans ſon ame. Elle avance

cependant : le ſilence augmente ſa terreur. Elle veut retourner ; elle retourne ; Ezzelin eſt à ſes pieds.

A ſes pieds ! un barbare, un Gibelin !

Oui, Lecteurs, cet homme farouche eſt à ſes pieds. Il n'eſt point de férocité qui tienne contre l'Amour ; ce ſentiment triomphe de tout, des monſtres qui ſe rencontrent parmi les humains, comme de ceux qui ſe trouvent parmi les animaux : c'eſt la véritable chaîne d'or avec laquelle Jupiter ſe vante, dans Homère, d'attirer ſans effort à lui du haut de l'Olympe & les Mortels & les Dieux.

Ezzelin dit à la jeune Bergère : = Depuis que je vous ai vue, je n'aime plus rien ; je ne vis qu'en vous ; je ne reſpire plus, & je ſuis mort s'il faut que je vous quitte =.

L'Aïeule d'Olympia, inquiette du trouble qui égaroit ſon enfant, l'avoit ſuivie au petit bois par un ſentier dérobé. Cachée dans un épais buiſſon, elle avoit vu le Gibelin héſitant & brûlant d'aborder la touchante Paſtourelle. Elle le voit tomber à ſes pieds ; elle

entend les mots d'Ezzelin, que nous venons de rapporter. Eperdue, haletant, tranſie, elle ſe débarraſſe de ſon buiſſon.

Olympia l'apperçoit : *Ah ! ma très-honorée mère !* s'écrie-t-elle.

Votre mère ! dit Ezzelin ; *Ah ! Madame !* ajoute-t-il.

L'AÏEULE.

Qui es-tu ?

EZZELIN.

Un Soldat.

L'AÏEULE.

De quelle faction ?

EZZELIN.

Gibelin.

L'AÏEULE.

Que veux-tu ?

Il regarde Olympia, baiſſe reſpectueuſement les yeux, & ſe tait.

L'AÏEULE.

Que veux-tu, Gibelin ?

Il montre Olympia, soupire, & se tait encore.

L'AÏEULE.

Réponds-moi donc, que veux-tu?

EZZELIN.

Elle.

L'AÏEULE.

Dans quelle vue?

EZZELIN.

Pour faire son bonheur, le vôtre & le mien.

La sage Aïeule regarde Olympia, pantelante, éperdue de crainte, combattant l'Amour.

Elle prend aussi-tôt son parti, jette un soupir, du regret de ses jeunes ans, de la réminiscence délectable de la première scène qu'elle avoit eue dans le

même genre; reprend son air sévère, & dit à Ezzelin :

« = Soldat destructeur, non des ennemis de ta Patrie, mais de tes malheureux Concitoyens, auras-tu la force de renoncer à ton infame métier = » ?

EZZELIN.

Oui, Madame; ordonnez.

L'AÏEULE.

Je te l'ordonne, & voici le prix de ton obéissance; reçois la main de mon Olympia : mais apprends à quelle condition je te la donne.

Le Ciel t'accorda une santé robuste & des bras; s'il a placé encore dans ton sein une ame, tu consacreras ta vie à rendre cette enfant heureuse. Tu as suffisamment détruit, il faut maintenant réparer. Assassin aveugle de tant de malheureux Guelfes, viens me planter des arbres & cultiver mon jardin; viens nourrir la femme que je te donne. Race de Tudesques, je te connois; j'ai connu ton père : c'étoit un monstre, & tu allois le devenir. Rends grace à mon Olympia,

qui va te retirer de la carrière des Brigands ; je t'impose la tâche de consoler mes cheveux blancs avec elle =.

A ces mots, l'admiration d'une part, la passion de l'autre, raviſſent, enivrent le barbare. Barbare ! il ne l'eſt plus : ſa cuiraſſe eſt jettée dans le ruiſſeau, dont les ondes l'entourent, en redoublant leur murmure. En la place de l'épée homicide, ſa main plus pure s'arme de la bèche, du hoyau, de la ſerpette : le Guerrier farouche cède la place à l'innocent Jardinier. Devenu l'époux d'Olympia, l'Aſſaſſin a diſparu : il ne dépouille plus la veuve & l'orphelin ; il nourrit la vieilleſſe & charme l'Amour.

O vous qui avez aimé ; vous, plus heureux, qui aimez encore, enfans privilégiés de la Nature qui vous a donné une véritable vie, dites ſi les champs ne ſont pas le vrai théâtre d'Amour ? non les champs bien ſymmétriques & bien parés des environs des grandes Villes ; mais ceux que la Nature, irrégulière par-tout, forma elle-même négligemment & ſans peine. L'Amour devient factice dans le ſéjour & auprès des Arts ; il languit dans un boſ-

quet trop bien deſſiné : il ne lui faut que des bocages. Ce fier tyran du monde veut reſter libre ; c'eſt au milieu des grands effets de la Nature qu'il ſe plaît à jouir.

La Marche de Tréviſane offre ces grands effets-là. Quand Ezzelin découvroit par la lucarne de la modeſte habitation où il avoit trouvé ſon bonheur, les premiers traits de pourpre & d'azur qui imprimoient leur teinte aux neiges des montagnes voiſines, il s'arrachoit ſans peine, avec plaiſir même, des bras de ſon Olympia. Fidèle à la parole qu'il avoit donnée à l'Aïeule, il ſe diſoit : Il faut que mes bras pourvoient aujourd'hui à la ſubſiſtance de *ma Dona* & de ma bienfaitrice. Enivré de bonheur, il le ſentoit augmenter par la reconnoiſſance.

Les âpres rigueurs des frimats, les influences brûlantes de la canicule, l'ingratitude du ſol, l'injuſtice du Ciel, qui, ſouvent en une minute, venoit détruire les travaux de toute une année, rien ne ralentiſſoit ſon ardeur. Cette ardeur venoit d'une ſource qui ſe renouvelle d'elle-même ; il la puiſoit dans

les yeux d'Olympia, qui encourageoit tous ſes travaux par ſa préſence; ſouvent même ſes mains délicates s'armoient d'une bèche : mais c'étoit Ione auprès d'Hercule, ou l'Amour ſoulevant le caſque de Mars.

Ezzelin ne ſe permettoit de repos que lorſque les ombres prolongées des ſapins noirs de la montagne ſe perdoient dans les ténèbres naiſſantes de la nuit : alors, content de lui-même, comme Titus quand il avoit fait des heureux, le ſourire ſe peignoit ſur ſes lèvres, & la ſatisfaction intérieure venoit égayer ſes traits en les animant.

Il étoit heureux alors; l'Aïeule béniſſoit le bon Génie qui l'avoit portée à l'unir à ſa petite-fille : Olympia goûtoit un bonheur accompli.

Lecteurs, pardonnez-moi de m'être arrêté avec trop de complaiſance ſur la deſcription d'une félicité paſſagère : la peinture de l'innocence m'a entraîné; je la quitte à regret, & j'aimerois bien mieux la prolonger, que de commencer l'horrible changement qui va ſuivre, & que je vous dois. C'eſt un fait trop connu

dans l'Hiſtoire, pour qu'il me ſoit permis de l'altérer.

L'Amour peut, pour un temps, contraindre & captiver un grand caractère; mais la Nature revient au galop.

Criminel Ezzelin, tu étois né atroce: une paſſion pouvoit bien entrer dans ton ame; mais jamais, jamais un vrai ſentiment, un ſentiment durable & fondé ſur l'eſtime.

Tout homme paſſionné eſt fou; je n'en excepte pas plus Alexandre & Céſar, que Craſſus & Céladon.

Depuis long-temps le jeune Berger Fabri menoit ſon troupeau à la moyenne région de la montagne, auprès de laquelle étoit le jardin d'Olympia; & ce Berger, tantôt en graviſſant le côteau, tantôt aſſis ſur un rocher, jouoit de la flûte. Ces ſons prolongés, modifiés, rendus plus doux par l'éloignement, étoient avidement reçus par la ſenſible Olympia: ſes beaux yeux ſe couvroient de pleurs involontaires, quand elle entendoit cet inſtrument champêtre arriver lentement à elle dans le ſilence de ce lieu déſert.

Elle

Elle étoit attendrie même du bruit que faiſoient les chèvres avec leurs ſonnettes. Les regards qu'elle jettoit ſur cet amphithéâtre pittoreſque, ajoutoient encore à l'illuſion ; illuſion délicieuſe, effet inévitable qu'éprouvent toutes les ames ſenſibles auprès des grandes montagnes. Orgueilleux Pic du Midi, altière cîme du Mont-Blanc, quand pourrai-je encore jouir de ces ſenſations raviſſantes dont tu enivras ma jeuneſſe ! ô Paris, quel ſpectacle m'offres-tu qui puiſſe remplacer celui-là? Mais laiſſons nos regrets, & revenons.

Ezzelin ne ſentoit pas cet effet. Il fut d'abord étonné de voir pleurer ſa femme au ſimple ſon d'une flûte ; il vit que, lorſque le ſon n'étoit plus, ſon impreſſion duroit encore, & qu'Olympia tomboit dans une ſorte de mélancolie.

Au lieu de tourner cet attendriſſement à ſon profit, au lieu de jouir d'une ſenſibilité ſi touchante & ſi rare, le malheureux va ſe perſuader que ſa femme eſt amoureuſe de Fabri.

Le voilà devenu inquiet, rêveur & ſombre. Son travail n'eſt plus pour lui qu'une

tâche pénible : il eſt ſilencieux & froid ; ſa poitrine eſt oppreſſée des ſoupirs qu'il retient. Plus de careſſes à la douce Olympia ; plus d'empreſſement auprès de la bonne Aïeule ; plus de repos pendant la nuit ; plus d'objet enchanteur pendant le jour.

Le Démon de la jalouſie eſt entré dans ſon ſein ; il veut l'en arracher : il part pour la Terre Sainte.

La paſſion des Croiſades étoit alors dans toute ſa vigueur. Il n'y avoit pas vingt ans que Pierre, ſimple Hermite des environs d'Amiens, avoit perſuadé, par ſon éloquent enthouſiaſme, à tous les Souverains de l'Europe d'aller braver la mort, avec leurs Peuples, en Paleſtine ; preſque tous délaiſsèrent alors le ſoin de leur Empire, & partirent dévotement pour ſe faire occire ſur les bords du Jourdain, & aux pieds des murs d'Antioche & de Jéruſalem.

En 1219, ce zèle ſacré n'étoit encore ralenti qu'en France, où Louis VIII faiſoit prêcher une Croiſade d'une nouvelle eſpèce contre les Albigeois, & ſe préparoit à maſſacrer ſes Sujets au lieu des Mammelus.

Mais, en Italie, on n'avoit pas encore changé d'objet; & c'étoit toujours sur les Mécréans de la Palestine que l'ardeur religieuse dirigeoit ses coups.

Ezzelin croyant donc trouver quelque remède à son tourment, s'embarqua avec quelques jeunes Templiers, qui ramassoient les bandits & les vagabonds d'Europe pour aller délivrer le tombeau de Jésus-Christ, de l'Empire des Infidèles. Ces Chevaliers distinguèrent notre Héros, qui joignoit à la valeur d'un Soldat la tête froide d'un Capitaine. Dans plusieurs rencontres, il mit les Infidèles en fuite. On le louoit; il restoit froid au bruit des louanges, comme à l'approche des dangers & de la mort. Il combattoit en silence; &, quand il revenoit vainqueur, il revenoit d'un pas lent, d'un air sombre, en contenant ses sanglots.

La nuit, le sommeil fuyoit loin de sa paupière. Olympia, Fabri, déchiroient son ame: il avoit cru trouver du soulagement dans l'absence; l'absence étoit un tourment de plus. Il cherchoit la mort: elle le fuyoit, comme le sommeil.

Il ne réſiſte point à ce ſupplice ; il s'embarque ſur le premier bâtiment qui revenoit en Europe.

Il vole à l'habitation d'Olympia, & ſe cache dans le même petit bois, lieu jadis délectable, ſéjour horrible aujourd'hui.

La fatale flûte de Fabri vient frapper ſon oreille. Quelle affreuſe perſécution ! Pour ne pas entendre, pour ne pas voir, il avoit franchi les mers & pénétré en Aſie. Que n'étoit-il mort ſous les traits des Infidèles !

Fabri chante cependant ; il chante un air d'Amour. A ces ſons touchans, Ezzelin, plus menaçant qu'Orion, plus terrible qu'une comète de ſang, promène ſes regards furieux ſur les côteaux d'alentour : ſa marche égale celle d'Ajax, renverſant les guérets & dévaſtant les moiſſons.

Un Dieu, protecteur de l'innocence, dérobe Fabri à ſes recherches. Ne le trouvant pas, il entre dans la cabane ; il voit l'Aïeule, il voit Olympia ; il ne voit que malheur où il avoit goûté la félicité ſuprême : tout eſt changé pour

lui. On veut l'embraſſer, il s'enfuit en murmurant.

Il reprend la bèche; on lui parle, il ne daigne pas répondre : on pleure, & on l'indigne encore plus. Les douloureux regards d'Olympia, qui alloient timidement chercher les ſiens, ne rencontroient que la terreur & le déſeſpoir.

La frénéſie, cachée dans le cœur d'Ezzelin, n'en pouvoit ſortir que par un coup de tonnerre.

Cependant l'infortunée, qui alloit être la victime de cette déteſtable paſſion, n'ayant aucun reproche à ſe faire, ſe contentoit de gémir, & de prier le Ciel de lui rendre le cœur de ſon époux. Elle continuoit, par habitude, d'aller entendre les ſons du Berger Fabri avec la ſécurité de l'innocence.

=Elle l'aime =, diſoit le furieux, en rugiſſant & en jettant ſa bèche, en ſe promenant à grands pas, en prononçant des mots vuides de ſens & de raiſon.

Olympia s'approchoit de lui; il la repouſſoit avec horreur, L'Aïeule lui diſoit: = Qu'avez-vous? = La mort dans le cœur =, répondoit Ezzelin.

Le mal ne fit qu'empirer.

Finissons.

La plus innocente & la plus sensible des femmes ayant voulu faire un dernier effort pour arracher le fatal secret de son époux, vint un jour se jetter dans ses bras ; il tire un poignard, il la frappe.

L'Aïeule, tremblante, arrive au bruit du coup ; elle voit Olympia déjà couverte des ombres de la mort, & baisant encore la main du barbare qui l'a assassinée : elle la voit tomber sans vie. Ezzelin, immobile, tenant toujours le poignard sanglant, contemple sa victime d'un œil sec. L'Aïeule, trop foible pour soutenir un tel spectacle, s'évanouit.

Le Meurtrier, qui la croit morte aussi, pousse enfin un soupir. Le remords vient s'établir dans son sein ; il s'échappe de ce lieu d'horreur, & maudit sa férocité.

Il sort de la Marche Trévisane, & mène une vie errante & vagabonde dans les solitudes éloignées du ravage des factions. Là, sa félicité trop courte, la beauté d'Olympia, son innocence peut-être, sa douceur du moins & sa

tendresse, la bonté de la malheureuse Aïeule, occupent toutes ses pensées. Il abhorre son crime ; il s'abhorre lui-même.

Il alloit promener ses peines dans un lieu solitaire & sauvage. Une jeune Bergère l'y surprit plusieurs fois, & fut touchée de sa douleur; elle osa même s'approcher de lui, & lui offrit sa panetière. Cette humanité le frappa. Il revit plusieurs fois sa consolatrice : il oublioit son tourment auprès d'elle. Pour le distraire, elle lui racontoit les faits d'armes & les crimes les plus récens des Gibelins & des Guelfes.

Elle lui dit un jour : = Vous vous plaignez sans cesse; quelles peuvent donc être vos peines ? Etes-vous le seul malheureux? l'êtes-vous autant que la plupart de nos Compatriotes ? Vous ne savez pas que le Ciel en courroux tonne sur toute l'Italie, & que ce coin où nous sommes, ce coin où vous gémissez, est le seul exempt de larmes. Sans vous parler des calamités publiques, je vais vous raconter un malheur particulier arrivé depuis peu dans la Marche Trévisane =.

Ce mot fit treſſaillir le déſolé Criminel. Dans la Marche Tréviſane ? s'écrit-il.

Pourſuivez.

=Un Gibelin, dit la Bergère, d'une figure fière & martiale, d'une beauté de Héros, rencontra un jour, dans cette Province, une innocente Bergère, belle comme celles qui ſe trouvoient jadis ſur les bords de l'Aréthuſe ou de l'Arno. Frappé de ſes attraits vainqueurs, il brûle d'une flamme dévorante. Cette flamme eſt partagée : il obtient ce qu'il adore. La jalouſie, furie vengereſſe qu'enfantèrent nos climats, s'empare de ſon ame ; il ſoupçonne la vertu, il poignarde ſa femme=.

A ce funeſte récit, qui lui retraçoit ſon crime, Ezzelin, rembruniſſant encore ſes traits lugubres, dit d'une voix de tonnerre : *Je ſuis ce farouche Gibelin ; j'ai tué la Vertu, la Beauté. Fuyez, innocente Bergère ; fuyez un monſtre qui a outragé votre ſexe & déshonoré l'humanité.*

La Bergère reſte anéantie, & le miſérable Ezzelin s'enfuit en déſordre.

S'il avoit été plus foible de caractère & de corps, il ſeroit tombé dans

l'abattement, & la douleur l'auroit adouci; il auroit connu le prix des larmes; il seroit resté malheureux, mais il auroit cessé d'être criminel. Il n'eut pas cette heureuse foiblesse; ou, si on l'aime mieux, il n'eut pas le courage de redevenir bon.

Ayant commis un grand crime, ayant été nourri dans le carnage, le désespoir le précipita, le reste de sa vie, dans la carrière des forfaits, du ravage & des conquêtes.

Ce ne fut donc qu'en faisant des malheureux que son instinct brutal le poussa à tenter de se dédommager de ses malheurs. Ayant retrouvé ses anciens Compagnons d'armes, il les rassembla, combattit tous les Guelfes qu'il put rencontrer, remporta sur eux plusieurs victoires, & rendit toute sa supériorité à la faction Gibeline. Il prit d'assaut Vérone, Padoue, plusieurs autres Villes d'Italie. Il se fit craindre par ses violences & par ses cruautés; de grands Princes recherchèrent son alliance. On ne s'illustre que trop par des crimes heureux. Le nom d'Ezzelin devint fameux dans l'Europe, redoutable en Italie,

glorieux en Allemagne. Malheur à qui s'opposoit à ce torrent furieux, à qui osoit rompre les fers qu'il avoit donnés ! Padoue s'étant révoltée contre lui, il vola vers ces murs rebelles, comme le Roland de l'Arioste, les força, & fit pendre sur la brèche douze cents Citoyens. En vain trois Papes consécutifs (1) lancèrent l'anathème contre ce nouvel Attila : il en brava les foudres, & n'en devint que plus furieux.

Il exerça pendant quarante ans la plus exécrable tyrannie; mais enfin les Princes de la Lombardie se réunirent pour l'exterminer. Il assiégeoit alors la Ville de Milan; il fut pris & conduit à Soncino. Mais quand il fut question de punir tous ses crimes & de venger l'Italie, aucun n'osa frapper cette grande victime. Ses Juges tremblèrent devant lui, comme le Teuton, chargé jadis de tuer Marius, trembla à sa vue.

L'Histoire atteste qu'Ezzelin ne mourut que de sa douleur & de son désespoir, le 12 Octobre 1259.

(1) Grégoire IX, Innocent IV, & Alexandre IV.

Ainſi, il fut tourmenté pendant quarante ans du regret d'avoir donné la mort à l'innocente Olympia, qui put bien charmer ce monſtre, mais non pas l'apprivoiſer. Si elle eût produit ce miracle, elle eût épargné bien des larmes à l'Italie, & l'Amour compteroit ce triomphe parmi les plus brillans qu'il ait jamais remportés.

C'eſt à Ravenne que ce Tyran tenoit ſa Cour. Il prenoit fièrement le titre de Comte de cet Exarquat, à l'exemple de ces fameux Lieutenans des Empereurs de Conſtantinople, ſi ſouvent les émules de leurs Maîtres. Notre immortel Bayard & notre généreux Gaſton de Nemours, ſe trouvant, pluſieurs ſiècles après, dans cette Ville, allèrent voir la tour de ce Brigand, comme on alloit voir jadis l'antre de Cacus. Ces deux preux Chevaliers admiroient le contraſte que préſente le caractère de cet homme, qui, de Brigand, étoit devenu ſenſible & bon, & qui, après les remords de ſon crime, au lieu de rentrer en lui-même, avoit été ſe précipiter dans tous les excès. Hélas! l'homme, chef-d'œuvre du Créateur, eſt une étrange choſe.

Les Anglois ont une Pièce de Théâtre sur ce sujet historique ; & l'un des plus fameux de leurs Artistes vient de faire paroître une magnifique Estampe d'Ezzelin, au moment où il a tué sa femme. On la voit étendue à ses pieds : son scapulaire est à côté d'elle, avec l'anneau nuptial. Ezzelin a le coude appuyé sur une table, les cheveux hérissés, l'œil égaré ; le désespoir est déjà dans tous les traits du barbare. La gravure est de Smith, d'après le tableau de Fusley. Mais la manière en est trop noire : nous avons adouci & abrégé les horreurs de cette Anecdote ; & nous n'aurions point fait cet Extrait, si la peinture de quelques vertus ne nous avoit consolés en l'écrivant. Nous laissons aux Anglois ce besoin qu'ils ont d'impressions fortes, & nous aimons mieux intéresser que déchirer.

QUATRIÈME CLASSE.

ROMANS D'AMOUR.

En 1760.

LE Baron de Montbrun étoit, depuis quelque temps, à la Campagne chez le Comte de Monbrilland, son intime ami; il n'avoit compté y passer que fort peu de jours : mais des raisons puissantes l'y retenoient; & il étoit à-peu-près décidé dans son cœur qu'il y passeroit le reste de la belle saison. Peu d'hommes ont avec plus d'abondance ces qualités intéressantes qui forment l'art de plaire; la Nature y a joint la probité, le sentiment & les charmes de la figure; & Montbrun est regardé comme un hom-

me accompli par tous ceux que le vice & l'engourdiſſement ne privent pas du bonheur d'apprécier les agrémens & le mérite.

Les raiſons qui le retenoient chez ſon ami étoient de celles que l'on combat difficilement, lorſque l'on a une imagination vive & un cœur tendre; & ces deux qualités, la Nature les lui a encore départies ſans meſure. Une Femme-de-chambre de Madame de Monbrilland cauſoit ce dérangement dans ſes projets.

Roſette a dix-huit ans, & efface par les charmes & la blancheur de ſon teint tout ce que l'Hiſtoire & les Romans ont jamais vanté de plus admirable en beauté; elle a de plus l'innocence & l'eſprit : ſes diſcours ſont très-ingénus, & ſes réflexions très-ingénieuſes. C'eſt un contraſte; mais il faut ſe perſuader qu'il en eſt de poſſibles chez les femmes. Roſette eſt née de parens honnêtes, mais pauvres, chez qui elle n'a rien appris. Elle eſt entrée, à ſeize ans, chez Madame de Monbrilland, où elle a vu

beaucoup de choſes qui peuvent inſtruire ; mais quand on a paſſé les trois premiers luſtres ſans rien voir ni rien apprendre, on eſt encore long-temps *neuve*, malgré ce que l'on voit, ſans compter qu'il eſt une ignorance aimable que la Nature imprime à quelques femmes, pour les rendre plus piquantes que d'autres. La Nature a ſes caprices : ils ſont connus ; & qui peut s'en étonner, eſt un phénomène plus extraordinaire que la femme la plus ſimple. Voici donc comment il faut repréſenter l'aimable objet que j'offre ici aux regards des incrédules. Ayant été long-temps ſans rien ſavoir, elle s'étonne de ce qu'elle n'a pas encore vu ; mais ce qu'elle a vu une fois, elle le conçoit & l'explique. On peut conclure qu'elle eſt née avec de l'eſprit, & qu'à trente ans elle aura tout l'eſprit imaginable : mais peut-être faudroit-il ſouhaiter que ce progrès fût impoſſible pour elle. Si cette idée eſt un peu obſcure, pour l'expliquer, il ne faut que jetter un coup-d'œil ſur ces femmes à qui trop d'eſprit a fait

perdre les plus aimables moyens de nous plaire, qui, à mon gré, ſont la ſimplicité & la bonne foi.

Roſette, du caractère dont elle eſt, a dû prendre, dans la maiſon où elle vit, les impreſſions qu'elle y a trouvées, ſi, dans cette maiſon, c'eſt la vertu qui donne l'exemple. Pour qu'on en puiſſe juger, faiſons connoître Madame de Monbrilland. C'eſt une femme de trente ans, dont l'imagination eſt très-vive, & qui ne peut penſer que d'après elle-même. Avec un cœur plein de ſentiment & de bonté, elle a le plus ſouverain mépris pour l'Amour, *à cauſe*, dit elle, *qu'il eſt très-groſſier dans ſes deſirs.* La même antipathie eſt pour les hommes qui ne diſſimulent pas aſſez devant elle leur penchant à la galanterie; & l'on peut dire auſſi qu'elle a de l'averſion pour toute femme mariée, qui ne ſe tient pas devant elle, avec ſon mari, dans une réſerve ſcrupuleuſe. Ce caractère eſt peut-être romaneſque : mais on peut dire, du moins, que ce n'eſt pas la lecture des Romans qui le lui a fait, car elle n'en

a jamais lu aucun. La froideur du sang a pu y contribuer seule ; peut-être aussi a-t-elle été élevée par quelqu'imagination Platonicienne. Je ne connois pas Mme de Monbrilland, & ne puis par conséquent remonter jusqu'aux sources de ses idées : mais ses idées sont certainement celles que je lui prête ici ; & l'on saura tout ce qu'elle pense sur ce qui n'est pas précisément sentiment dans l'Amour, si j'ajoute que sa répugnance à cet égard est telle, que l'Amour du plus aimable mari n'a jamais pu la surmonter. Elle aime une jeune personne à proportion qu'elle est innocente ; quand elle joint la beauté à la pudeur, elle l'adore, & donneroit pour elle la moitié de ses biens : mais elle s'explique toujours sur cela de manière à faire penser que si ce même objet venoit à se laisser séduire par l'Amant même le plus aimable, elle seroit capable de le détester, au moins autant qu'elle l'auroit aimé.

Rosette, nourrie chaque jour des maximes de Madame de Monbriland,

n'offre donc qu'un objet à reſpecter. Son cœur eſt cependant capable de tendreſſe; & le jeune Montbrun, en voyant ſes charmes & un cœur ſi intéreſſant, n'a pu réſiſter au plaiſir de former des vœux. Il s'expliqua d'abord par des ſoupirs; il y joignit les ſoins les plus tendres & les plus meſurés; & tout cela parla pour lui, ſans qu'il parlât lui-même. Roſette ne comprit pas d'abord qu'on vouloit la ſéduire; & lorſqu'elle eut commencé à le comprendre, elle étoit déjà ſéduite. Montbrun employa l'éloquence, pour n'offrir à ſon imagination que des plaiſirs ſans danger. Elle n'en connoiſſoit aucun, & elle crut qu'ils n'étoient pas tous criminels. Dans un moment preſſant, elle alloit s'y livrer & être éclairée, lorſqu'un bruit ſoudain ſuſpendit le triomphe de Montbrun. Ils ſe ſéparèrent, & Roſette ſe retira avec précipitation : mais la vertu endormie n'éprouva point ce réveil que la terreur occaſionne ſouvent. Abymée dans un amour profond, elle étoit, deux heures après, & le ſoir même, tout autant en danger qu'elle avoit été douze heures

auparavant. Elle n'avoit revu Montbrun que pour l'adorer ; & tous ses mouvemens ne servoient qu'à rendre son délire plus funeste, en le prolongeant : un mot, un regard, un signe de Montbrun, pouvoient la conduire sur le bord de l'abyme ; & le souffle d'un soupir eût suffi pour l'y plonger. Mais Montbrun étoit honnête homme ; il avoit fait des réflexions, & Rosette étoit sauvée. Le fut-elle pour toujours ? de la part du Baron, j'oserai l'assurer. Il a dompté sa passion ; & le premier instant est toujours celui qui décide, quand la vertu ou la probité a été consultée. Mais Rosette, peut-être, n'en tombera pas moins dans les piéges de l'Amour ; elle a été si sensible, qu'on peut bien craindre le retour de ses premières idées:

Une si douce fantaisie
Toujours revient ;
En songeant qu'il faut qu'on l'oublie,
On s'en souvient.

Tout dépend donc du premier Amant qu'elle aimera ; & l'on sait que les hon-

nêtes gens, en Amour, sont très-rares, & même très-peu possibles.

M. de Montbrun, en renonçant à Rosette, lui devoit un compte exact de ses motifs: son procédé étoit un outrage, s'il ne le justifioit pas; il lui écrivit cette lettre, & partit pendant qu'elle la lisoit.

« L'inégalité de ma conduite, depuis hier, doit vous avoir étonnée beaucoup, Mademoiselle; je vois dois un aveu fidèle des sentimens qui m'ont fait agir: peut-être n'est-il pas impossible de vous les faire trouver aussi raisonnables, que, sans doute, ils sont généreux. Il m'en coûte à moi-même pour vous forcer de les trouver tels; je connois tout le prix de ce que je sacrifie pour cela, & vous vous appercevrez peut-être que mon éloquence ici ne coule pas de source: mais il faut tout faire pour prévenir les remords, quand on les sent inévitables. La crainte de les éprouver est la loi de l'honnête homme; j'ai déjà violé cette loi, qui parloit à mon cœur: lâche envers moi,

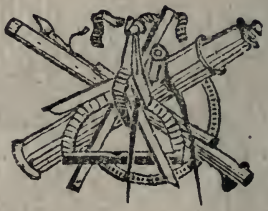
j'ai mérité de me mépriser; & si mon opprobre n'est pas complet, c'est au respect que votre intérêt m'inspire, que je dois ce bonheur. Il ne m'aura pas éclairé en vain; vous recueillerez le fruit de vos bienfaits, & nous jouirons un jour de cette félicité, qui n'est connue que des ames qui ont su se rendre, l'une par l'autre, supérieures à leur foiblesse.

« Vous m'aimâtes, Mademoiselle, & je ne puis, malgré moi, oublier ce bonheur : vous vous promîtes de vos sentimens un prix trop capable de faire disparoître le danger; vous les crûtes innocens, parce qu'ils étoient délicieux: tout cela étoit un artifice de ma part; c'est à mon éloquence trompeuse que vous avez dû cette confiance qui aveugle, ces illusions qui égarent, ces transports qui enivrent sans retour. Votre cœur ne seroit pas venu chercher le mien; tout ce qu'il a senti, je l'avois préparé : votre perte étoit résolue; j'avois réglé vos démarches, prévu vos desirs: je savois que vous m'écouteriez,

que vous me croiriez ; & mes ſermens ſéducteurs étoient des loix que je vous impoſois. Ma ſécurité, ma criminelle aſſurance n'étoient que trop fondées. Le langage de la paſſion vous étoit inconnu ; mes regards, pleins d'amour, en garantiſſoient la vérité : votre ame ſenſible pouvoit-elle me ſoupçonner de détour ? Vous euſſiez cru me faire un outrage, quand je vous donnois des plaiſirs. Cependant la défiance & le mépris étoient ce que je méritois ; car enfin, après ce moment qui devoit nous égarer tous deux, que ſeriez-vous devenue ? où auriez vous trouvé des conſolations ? Le plaiſir nous eût rendu indiſcrets : Madame de Monbrilland vous eût abhorrée ; vos amis auroient pleuré votre perte ; vos parens auroient pleuré votre honte : il ne vous ſeroit reſté que mon cœur, qui ne vous eût pas ſuffi. En voyant tout le monde s'épouvanter & vous punir de votre foibleſſe, vous euſſiez ſenti que l'Amour vous avoit trompée, & vous euſſiez éprouvé des remords que je méritois ſeul de connoître. La fortune même n'eût pu

vous offrir des consolations; elle a eu pour moi des rigueurs qui ne me laissent que la triste liberté de lui dire des injures, quand je ne puis faire des heureux. Je vous aurois donc trompée, égarée & déshonorée! je vous aurois enlevée à une femme respectable, généreuse, enchantée de vous! à la femme de mon ami, à vos amies dont vous êtes l'exemple, à vos parens dont vous êtes l'idole; & tout cela, pour un plaisir commun, pour un plaisir d'un moment: car tous les autres momens du plaisir se ressemblent, & ne touchent plus, quand le cœur peut se les reprocher. Rendez grace, Mademoiselle, au Ciel qui vous a protégée; il vous falloit un défenseur aussi absolu: mes sentimens pour vous étoient de ceux dont aucune puissance humaine ne peut arrêter le cours. Cette même Providence veillera à votre tranquillité; elle empêchera que vous ne vous croyiez offensée par ma résolution: elle est trop bonne consolatrice pour mépriser les droits de l'amour-propre; elle préviendra le murmure du vôtre; elle veillera à tout ce

qui peut nuire à l'opinion que j'ai voulu vous donner de vous & de moi-même, en m'immolant pour vous.



ROMANS D'AMOUR.

En 1761.

LES riens ne peuvent jamais déplaire, & doivent souvent réussir; il y a même des femmes avec lesquelles il faut, pendant un temps, savoir s'y borner. Agenor n'a pas voulu suivre ce conseil, que ses amis lui ont donné cent fois, & il s'est rendu insupportable à la femme qu'il adoroit. Il lui dit un jour: = Quoi! Madame, rien ne peut vous toucher, rien ne peut vous plaire? Tout ce que je fais pour vous se tourne en malheur pour moi; je vous offrirois un Trône, il ne vous tenteroit pas. Hélas! Madame. = Hélas, Monsieur, j'en suis désespérée, j'en suis furieuse; car

vous êtes le plus honnête homme qu'on ait vu depuis Amadis : mais c'eſt une fatalité, un ſort inexplicable ; tout ce que vous faites pour me plaire me déplaît, m'accable, me donne une humeur... Peut-être faites-vous trop ; il ſemble que vous vouliez intéreſſer ma conſcience par des ſoins ſi généreux ; & elle veut être libre. = Eh bien, Madame, preſcrivez-moi donc ce qu'il faut que je faſſe ; apprenez-moi à modérer mon ardeur ſi violente ; jettez des glaces dans mon cœur : peut-être pourrai-je vous aimer moins & vivre encore. = Je ne vois pas de poſſibilité à ce que vous demandez, dit Lucinde : je n'entends rien à conſeiller ; je n'imagine jamais qu'un moyen, & celui qui s'offre à moi n'eſt propre qu'à vous révolter. = Dites-le, Madame ; quelqu'affreux qu'il puiſſe être, je me ferai un courage exprès pour l'employer. = Cela ne ſe peut pas, répondit-elle ; car, par exemple, ſeriez-vous capable de vous éloigner de moi pendant quelque temps ? Vous n'en auriez pas la force ; cependant . . . . =

Ah ! Madame, que me propoſez-vous? que m'ordonnez-vous ? = Moi, je ne propoſe rien ; j'ordonne encore moins : vous me demandez mon avis, & mon avis ſeroit que vous fiſſiez un voyage=.

Ce fut le parti qu'il prit. Il voyoit qu'il n'y avoit pas d'autre reſſource ; mais il trouva bien le ſecret d'empêcher tout le bon effet qu'il pouvoit s'en promettre. Il ne partit que plus de trois ſemaines après en avoir pris la réſolution ; &, pendant ce temps, il eut l'imprudence de voir, deux fois par jour, celle pour qui ſa vue étoit devenue un ſupplice. Ce qu'il y a de plus plaiſant, c'eſt qu'il ſe vantoit avec elle de la plus prodigieuſe force d'eſprit ; il ne tariſſoit point ſur l'admiration qu'il s'inſpiroit à lui-même. = Avouez, lui diſoit-il, qu'il n'y a point d'exemple de ce que je fais ; on ne réunit jamais tant de courage & tant de paſſion. = Oui, répondoit Lucinde en riant, ſans pouvoir s'en empêcher : c'eſt un procédé admirable, une action toute héroïque ; & quand vous ſerez parti, certainement

je ne cesserai de m'en pénétrer. Mais quand partez-vous ? = Demain, Madame; mes ordres sont donnés, & ma résolution est bien prise : ce n'est qu'en m'éloignant que je puis devenir capable de cette modération que vous exigez; je voudrois déjà être parti. N'est-il pas vrai, Madame, que je ne puis trop me hâter ? J'apprendrai, loin de vous, ces airs légers, ces riens charmans que vous m'avez prescrits; & je reviendrai, toujours plein de la plus vive passion, mais aimable, semillant, peut-être avantageux; & je vous en plairai davantage =.

Il disoit tout cela en poussant de profonds soupirs; & Lucinde, qui pouvoit à peine s'empêcher de rire, répondoit d'un ton sérieux : = Oui, vous me plairez beaucoup avec cet air-là; & je prévois qu'à votre retour je vous aimerai à la folie =.

Il partit enfin. Mais il faut dire que, la veille de ce jour fatal, il lui envoya une berline fond brun, des étoffes d'hiver, deux tourterelles; & que ce présent

ſérieux étoit accompagné d'une lettre plus ſérieuſe encore.

Pendant ſon abſence, il ne ceſſa d'écrire ſur le même ton; mais il parloit toujours des riens, & promettoit d'être fort léger à ſon retour. Lucinde n'eut aucune foi à ſes promeſſes, & prit ſérieuſement le parti de ſe défaire d'un homme ſi peſant. = Il en mourra, ſe diſoit-elle, & je prévois que je m'en déferai un peu plus que je ne veux. Mais dois-je mourir moi-même, à vingt ans, d'ennui & de déſeſpoir, pour épargner une vie qui eſt abſolument contre l'ordre & la ſociété? Il n'y a pas moyen d'endurer un ſi cruel tourment; & charité bien entendue commence par ſoi-même =.

Il ne falloit à Lucinde que le quart d'un prétexte pour ſe croire autoriſée à faire beaucoup de mal, quand on lui avoit cauſé beaucoup d'ennui; & comme l'ennui avoit été extrême, le prétexte fut plus que ſuffiſant. Dès qu'il lui eut appris qu'il revenoit, elle renvoya chez lui tous les préſens qu'elle

en avoit reçus ; & partit en poſte, pour être sûre qu'il ne la joindroit pas. De dire où elle alla, c'eſt ce que je ne ſais point ; mais ce que je ſais, c'eſt qu'Agenor ne trouvant, à ſon retour, que des preuves de la haine qu'elle avoit pour lui, voulut terminer, par le poiſon, une vie malheureuſe. Ses amis l'empêchèrent de faire cette ſottiſe, & eurent bien de la peine à y réuſſir. Ils n'y ſeroient pas parvenus, s'ils n'avoient employé que la raiſon. Il ne pouvoit plus en entendre les maximes ; il diſoit cent fois par jour : J'ai tout fait pour elle, & elle me quitte ! Je me ſuis privé de ſa vue ; je lui ai immolé mon amour, mes plaiſirs : j'ai appris la frivolité, la fatuité, comme un enfant, au Collége, apprend le Grec qu'il ne doit jamais bien ſavoir ; & ſa haine, ſa fuite ſont le prix de tant d'efforts... Il ne pouvoit s'accoutumer à cette penſée, ni ſouffrir qu'on lui parlât avec modération du parti qu'avoit pris Lucinde ; & il auroit fini par battre tout le monde, ſi on n'avoit eu-la

prudence de se prêter à sa manie, ou plutôt à sa douleur.

On ose se permettre une réflexion, parce qu'elle amenera un second trait non moins intéressant que celui qui précède.

Cette Histoire, frivole pour ceux qui regardent comme fiction tout ce qui est du cœur, mais trop vraie pour le malheureux Agenor, & trop vraisemblable pour ceux qui ont le malheur de lui ressembler dans leur passion, n'est pas même indifférente pour les Petits-Maîtres les plus hardis. Notre caractère change; une femme suffit pour renverser tous nos principes, & pour nous jetter d'une extrémité à l'autre: & tel est fat aujourd'hui, qui, demain, sera peut-être un Amant très-sérieux, très-triste, très-passionné, & conséquemment très-misérable, s'il a le malheur d'aimer, comme Agenor, une femme que la passion importune. On n'a qu'à lire l'histoire du cœur humain; on y trouvera, à chaque page, le récit de la même révolution, cent fois renou-

vellée par le caprice de la Nature, & toujours marquée par quelqu'affreux déſeſpoir.

Les femmes ont la légèreté en partage; elle eſt dans leur cœur, & n'y peut être anéantie, ou même balancée, que par quelque paſſion extraordinaire: mais ces ſortes de paſſions ſont très-rares, & le miracle n'en appartient ni au mérite ni à l'amour; il eſt toujours l'ouvrage du haſard. Voilà donc tous les hommes réduits à chercher à plaire par l'amuſement. S'ils s'écartent de cette règle, les femmes qu'ils importuneront les déteſteront. Dans l'ennui, on juge toujours ſévèrement; elles s'imagineront qu'on veut attenter à leur droit, ou qu'on aſpire à changer leur caractère; elles penſeront même que la révolte eſt le motif de cette ambition; & comme elles ſont accoutumées à regarder les hommes comme des eſclaves-nés, & que la ſoumiſſion les enchante, elles puniront ceux qui, par de grands ſoins & de triſtes ſoupirs, ſembleront vouloir les arracher à l'amuſement, & leur donner des loix.

Cette réflexion, au reſte, n'eſt pas offenſante pour elles; puiſqu'il faut que l'empire du monde appartienne à l'un ou à l'autre ſexe, il n'y a pas de mal qu'il ſoit le partage de celui des deux qui a le plus de gaieté : nous n'avons que trop de ſujet, d'ailleurs, d'être triſtes.

Ceci nous conduit à parler encore un moment des riens; on ne peut trop les conſeiller, puiſqu'il faut que les hommes paſſent le premier temps de leur vie à aimer, & à être malheureux s'ils ne plaiſent pas. Un de mes amis en éprouva toute l'efficacité, il y a quelques années. Il aimoit une jeune perſonne, que trois ou quatre Amans, lourds & importuns, avoient ſucceſſivement effarouchée par leurs ſoins ſérieux & leurs profonds ſoupirs; il l'auroit peut-être effarouchée comme eux, tant il l'aimoit, s'il n'avoit pas eu la ſage penſée de me conſulter. Je lui preſcrivis les riens, & il ſe fit adorer. Il eut le bonheur de l'épouſer quelques mois après, & ce mariage a fait ſa for-

tune. Une des choſes qui réuſſirent le mieux fut cette Epître qu'il lui adreſſa, & que j'avois faite pour lui.

Vous êtes belle, & le Ciel en votre ame
A répandu ſes tréſors précieux ;
Vous avez tout, hors l'eſprit d'une femme,
J'entends l'eſprit qui brille dans leurs yeux,
Forme leur cœur, leur donne mille idées,
Et leur imprime un air intéreſſant,
Inſtruit, ruſé, ſenſible, pénétrant,
Long-temps avant qu'elles ſoient décidées,
C'eſt-à-dire, preſqu'en naiſſant.

Sans cet eſprit, la Beauté ſolitaire
Manque d'éclat, & n'eſt plus un bonheur.
Il ne ſe donne point; mais un ami ſincère,
Par ſes leçons, peut porter dans le cœur
Des ſentimens dont l'ardeur ſalutaire
En tienne lieu : car ce qui touche éclaire.
Heureux emploi, ſoin preſqu'auſſi flatteur
Que le plaiſir charmant de plaire.
Cet honneur m'appartient : oui, j'oſe me flatter

Que le cœur le plus vrai, que l'ami le plus tendre
Sur ſes rivaux doit l'emporter.
On peut bien me le diſputer,
Mais on ne doit pas y prétendre.

Tous mes diſcours rouleront aujourd'hui
Sur l'Amour, ſur ſes loix dont je dois vous inſtruire.
Je ſais que vous avez ſur lui
Des principes qu'il faut détruire.
Il eſt aiſé de l'accuſer,
Il l'eſt bien plus de le défendre :
L'or imité peut nous ſurprendre,
Le diamant ne peut ſe déguiſer.

Vous naiſſez, vous vivez encore
Sous les loix du ſot préjugé ;
Vous connoîtrez ce Dieu que l'on adore ;
Et que vous avez outragé.
Une mère, une duègne, une Abbeſſe Iroquoiſe ;
Vous font, juſqu'à préſent, des ſermons à la toiſe.

Vous écoutez modeſtement ;
Et, malgré l'ennui que vous cauſe
Leur inſipide *document*,
Vous ne concevez pas comment
On pourroit vous dire autre choſe,
Et parler auſſi ſagement.
Mais l'Amour va bientôt paroître ;
Vous verrez un Dieu tout charmant,
Et vous ne concevrez que difficilement
Qu'avec un cœur qu'il a fait naître
Pour le chérir & pour lui devoir l'être,
On l'ait connu ſi lentement.

Il eſt bon, avant qu'il paroiſſe,
Que vous ſachiez comment il vient ;
Comment il plaît ; comment il bleſſe,
Ce qu'on lui doit, ce qu'il devient.
Je peindrai mal, je le confeſſe,
Car l'Amour échappe au pinceau.
C'eſt un air ſi touchant, c'eſt une façon d'être,
Ce ſont des traits ſi fins, c'eſt un tout ſi nouveau,

Que, pour le faire reconnoître,
Il faut le groſſir au tableau.
Malgré mon embarras, je tiendrai ma promeſſe;
La difficulté n'y fait rien,
Quand l'objet intéreſſe:
Ecoutez, mais écoutez-bien.
Ce tableau, ce diſcours, ce ſublime entretien,
Vaut mieux qu'un diſcours de l'Abbeſſe.

Ce Dieu charmant qu'adore l'Univers,
A toutes les beautés; il change de viſage,
Suivant les temps & les objets divers;
Il prend les traits, l'humeur & le langage
De quiconque l'ignore, ou brave ſon ardeur,
Et de quiconque encor, né pour lui rendre hommage,
S'en fait un portrait enchanteur.
Il a tout, il eſt tout; il penſe avec le Sage,
Il rit avec les foux: il eſt tendre, volage,
Diſcret, entreprenant, triſte, étourdi, rêveur,
Sans art, plein de détours, timide, beau parleur.

Quel eſt ſon but, & qu'en a-t-on à craindre?
Pourquoi tromper, pourquoi ces aſpects infinis?
Ne le condamnez pas; c'eſt lui qui doit ſe plaindre:
Il eſt entouré d'ennemis;
L'Art eſt un droit qu'il voit avec mépris:
Mais il eſt obligé de feindre,
Et de ſe déguiſer ſous d'odieux replis.

Le monde eſt plein d'eſprits mélancoliques,
D'eſprits jaloux, d'eſprits vains & critiques,
Dont la fureur eſt de dire du mal
De tout ce qui n'a pas leur air ſec & moral.
Ce monde-là règne par la triſteſſe:
Il eſt donc ennemi du Dieu de la tendreſſe,
Car la tendreſſe rend joyeux.
Auſſi dans ſa fureur le pourſuivant ſans ceſſe,
Il en fait un portrait affreux.
En le peignant criminel, odieux,
Il épouvante la ſageſſe.
L'aveugle & facile jeuneſſe

Qu'on abuſe aiſément, pour qui rien n'eſt douteux,
Le croit, en le fuyant, encor plus dangereux,
Que ne l'a peint la criminelle adreſſe
D'un monde faux, jaloux & factieux.

Mais l'Amour mépriſe une injure
Dont le juſte reſſentiment
Priveroit toute la Nature
De ſes plaiſirs, d'une volupté pure,
Et de ſon plus bel ornement.
Pour exercer la bienfaiſance,
Contraint de ſe cacher & d'éblouir les yeux,
Il prend les traits, l'eſprit, la contenance
De l'objet qu'on goûte le mieux.
D'abord ce n'eſt qu'avec prudence
Qu'il agit & ſe fait valoir;
Il faut s'y connoître pour voir
Les effets de ſon exiſtence
Dans l'objet trop heureux qu'anime ſon pouvoir.

Ce n'eſt qu'une ſimple nuance,
Qu'une légère différence
Qu'on peut à peine appercevoir.
Mais inſenſiblement, sûr de ſon avantage,
Sûr d'avoir plu, d'avoir touché,
Il ſe montre, & ſe dédommage
De s'être ſi long-temps caché.

C'eſt-là que commence la vie;
C'eſt-là que le parfait bonheur,
Entrant dans notre ame ravie,
Y devient la ſource infinie
D'une ineſtimable douceur.
Juſqu'alors la Nature entière
N'avoit été qu'une maſſe groſſière;
Rien n'exiſtoit, tout paroiſſoit commun:
L'onde étoit ſans murmure,
Les gazons ſans émail, les roſes ſans parfum,
Les vergers ſans verdure,
Les hommes ſans eſprit, ſans talens, ſans figure,

Les livres ſans attraits, les bijoux ſans valeur;
L'Univers étoit ſans parure.
L'Amour en un inſtant y répand tous ſes feux;
Quel changement dans la Nature!
Rien n'exiſtera plus qui ne charme les yeux,
Ou qui n'enchante les oreilles;
Tous les momens ſeront heureux,
Tous les objets ſeront délicieux:
L'Amour enfante les merveilles;
Sans lui l'Univers eſt affreux.

Ainſi donc ce Dieu favorable,
Si digne de nos vœux, ſi propre à les remplir,
Eſt né pour tout charmer & pour tout embellir.
Il entre dans nos cœurs ſous une forme aimable;
C'eſt un moyen victorieux,
Et même un titre inconteſtable:
Car, quand on plaît, on eſt bientôt heureux.
A peine eſt-il vainqueur, que tranſportant les Cieux

Sur la terre autrefois ſauvage,
Il communique à tous les lieux
Ses charmes, ſon pouvoir, ſes bienfaits précieux :
Tous les objets ſemblent nous rendre hommage :
Des Amans deviennent des Dieux.

Jugez, d'après cette peinture,
Si l'on peut réſiſter au torrent de douceurs
Qui naît d'une tendreſſe pure ?
Non, tout doit ſe livrer à d'aimables ardeurs :
C'eſt le bonheur de la Nature,
C'eſt le devoir de tous les cœurs.
Ainſi vous aimerez, quoi que vous puiſſiez dire ;
Vous aimerez demain, peut-être dès ce jour :
Je connois votre cœur, & j'oſe lui prédire
Qu'il n'eſt pas fait pour ignorer l'Amour.
Vous avez ſon portrait ; vous connoiſſez ſes charmes :
Vous y reviendrez malgré vous ;
Et l'attrait ſéduiſant d'un ſpectacle ſi doux
Vous forcera de lui rendre les armes.
Or, maintenant, ſi vous voulez ſavoir
Comment ce Dieu ruſé va faire,

Quelle forme il prendra, quel ton, quel caractère
Pour mieux établir son pouvoir;
Je crois qu'en me nommant, je ne hasarde guère.
Voici sur quoi se fonde mon espoir.

Quand je vous vois, je deviens raisonnable;
J'ai du plaisir : je suis vif, amusant;
Et, par un rapport admirable,
Vous devenez, en un moment,
Beaucoup plus belle & beaucoup plus aimable.
Quoique d'un âge différent,
Nous sommes l'un par l'autre
Amusés naturellement.
Mon plaisir est toujours le vôtre,
Et qui plus est, mon ton, mon sentiment :
Votre esprit n'a rien du Couvent,
Et le mien n'a plus rien du monde.
Quand nous nous séparons, c'est toujours lentement,
Et toujours de peur qu'on ne gronde
De nous quitter trop tard, de nous voir trop souvent.
Je sens alors de la mélancolie,

Du vuide, de l'ennui, du refroidiſſement
Pour l'Opéra, le Bal, la Comédie;
Et j'éprouve ce changement
Sans y penſer, ſans nul étonnement.
Quand je reviens, je ſens renaître
Mon humeur, mon goût, tout mon être;
Vous rougiſſez en me voyant:
Vous baiſſez les yeux; & pourtant
Il m'eſt très-aiſé de connoître
Que vous vous amuſiez dans votre appartement
Du deſir de me voir paroître.

En raſſemblant exactement
Ces effets d'un rapport extrême,
Je conclus très-conſéquemment
Que je vous aime tendrement,
Et que bientôt vous m'aimerez vous-même.

TABLE

DU VOLUME DE DÉCEMBRE.

La Garduna de Sevilla, y Anzuelo de las Bolsas. *La Fouine de Séville, & le Hameçon des Bourses*, Pag. 3

Ezzelin, Bras-de-Fer, 153

Nouvelle, 181

Anecdote galante, 193

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, le Volume du mois de Décembre *de la Bibliothèque des Romans.* Cet Ouvrage me paroît toujours fait pour plaire à l'imagination & aux ames sensibles, sans jamais blesser la décence. A Paris, ce 30 Novembre 1782.

DE SANCY.

De l'Imprim. de DEMONVILLE, rue Christine.

LF.C.
B582u
209726
Author
Title Bibliothèque universelle des romans. Vols. 119-120.

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
Under Pat "Ref. Index File"
Made by LIBRARY BUREAU